Histoire de l'Algérie par ses monuments

HISTOIRE

DE

L'Algérie

PAR SES MONUMENTS



PARIS
LUDOVIC BASCHET, ÉDITEUR
12, RUE DE L'ABBAYE

HISTOIRE

DE

L'Algérie

PAR

SES MONUMENTS



LIBRAIRIE D'ART
Ludovic Baschet, éditeur
12, RUE DE L'ABBAYE, 12
PARIS



Panorama de

AVANT-PROPOS

Au moment où attirés par les brillants succès de nos armes, tous les yeux sont tournés vers l'Afrique septentrionale, il a paru intéressant de rappeler par une publication artistique, une Algérie qui s'en va et une Algérie qui renaît à la civilisation par la domination française.

L'Exposition universelle, où se trouvent rassemblés dans les pavillons Algériens tant de documents précieux, a inspiré l'idée de faire publier l'*Histoire de l'Algérie par ses monuments*, afin de conserver la mémoire des efforts tentés pour la reconstitution du passé, et de permettre à ceux qui n'auront pu assister à la grande fête du travail de se rendre compte de ce qu'a été et de ce qu'est devenue l'Algérie par l'occupation française et la colonisation.

C'est en poursuivant cette idée que j'ai été amené à demander à des hommes dont les écrits font autorité dans la matière de vouloir bien, adoptant mon programme, traiter les différentes époques de l'histoire de l'Algérie; et je suis heureux de leur rendre ici un public hommage de reconnaissance, en les remerciant du concours empressé qu'ils ont prêté à cette œuvre de vulgarisation.

L'Algérie a traversé quatre grandes périodes distinctes dans l'histoire.

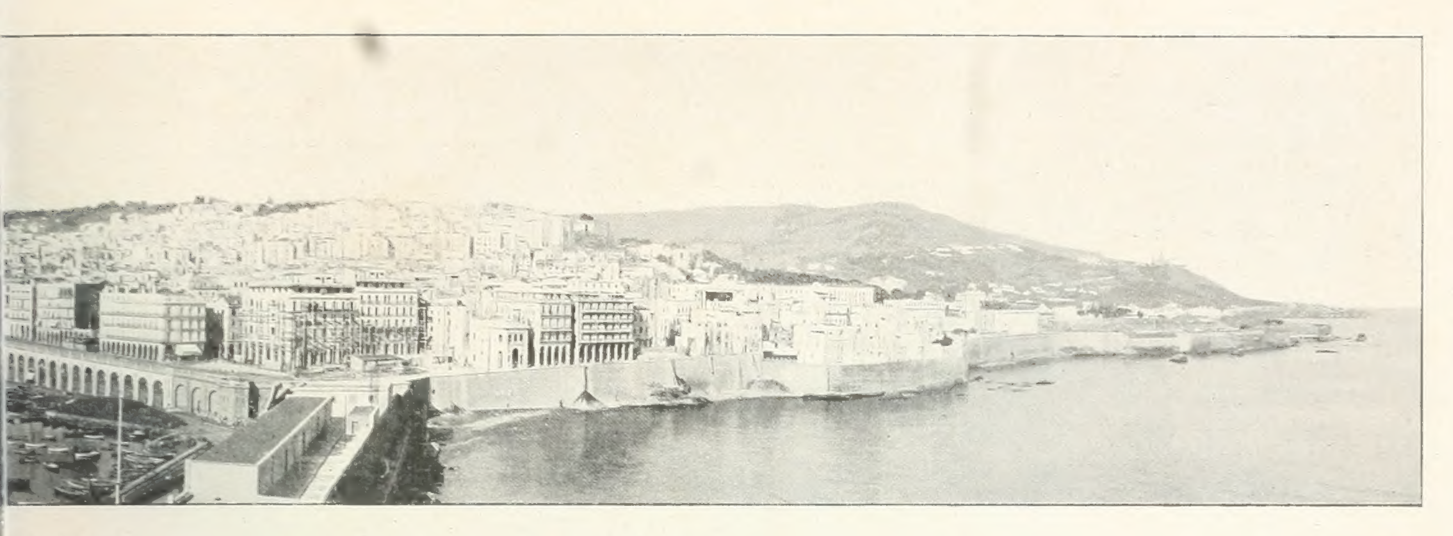
La période antique, époque héroïque, où Carthage et les royaumes de Numidie tombent définitivement sous la domination romaine, est exposée par M. René Cagnat, l'éminent membre de l'Institut, qui nous dépeint à grands traits la vie, les mœurs, les monuments et la civilisation des Romains pendant qu'ils tenaient les provinces africaines sous le joug de leur puissance. M. Roger Ballu, architecte des monuments historiques, nous donne, dans sa description de Timgad, le type des anciennes villes romaines de cette époque.

La période arabe berbère est due à la plume autorisée du savant Directeur de l'école supérieure des lettres d'Alger, M. René Basset, correspondant de l'Institut; qui nous fait, en quelques pages concises, assister aux luttes intestines et aux intrigues cruelles de ces peuples barbares.

La période musulmane Turque nous est décrite par M. G. Delphin, le distingué directeur de la Medersas d'Alger. D'un coup d'œil rapide, il nous mène du commencement du XVI[e] siècle jusqu'à l'époque de la conquête et nous retrace les tentatives malheureuses de Charles-Quint pour s'emparer d'un pays, où, près de trois siècles plus tard, devait flotter notre pavillon.

La période française se divise naturellement en *conquête* et *colonisation*. La première partie est traitée avec un rare talent par M. Édouard Cat, professeur à l'École des Lettres d'Alger, auteur de l'aperçu géographique qui sert de préambule à cette publication. La colonisation ne pouvait être mieux confiée qu'à M. Casenave, sous-chef de bureau au Gouvernement général, spécialement chargé de ce service. Avec une grande compétence il nous fait toucher du doigt les progrès réalisés depuis la conquête, le développement progressif de la colonisation, ses résultats actuels et ses espérances.

La carte placée en tête de cet exposé est l'œuvre de M. F. Accordo, le sympathique directeur



ville d'Alger.

du service des cartes et plans au Gouvernement général; elle témoigne une fois de plus de la puissance et de la force d'extension coloniale de la France, et les nouvelles annexes d'*Igli*, *Timimoune* et d'*In-Salah*, créées par les arrêtés des 9 mai et 1er juin 1900 font pressentir le moment où reliées à Tombouctou, et par le rail et par le fil, nos vastes possessions françaises africaines s'étendront de la Méditerranée à l'Océan. M. Augustin Bernard, professeur de l'École des lettres d'Alger, dans un article fort documenté, nous retrace, avec une grande compétence, les récents événements de ces nouvelles conquêtes qui assurent d'une façon définitive la prépondérance de la France dans le Gourara, le Touat et le Tidikelt.

M. Jean Lorrain, l'auteur si connu, a bien voulu faire bénéficier l'Algérie de son talent, et nous le remercions vivement de son article : *Les villes mortes*.

M. Jérôme Doucet, dont le concours nous a été si utile, s'est borné au rôle de simple metteur en œuvre; mais a apporté ainsi avec autant d'aménité que de bonne grâce, sa pierre à l'édifice.

Je ne terminerai pas sans remercier M. Delphin, auteur de l'article sur la période turque dont il a déjà été question, du concours aussi dévoué que désintéressé qu'il nous a prêté pour rassembler les documents nécessaires à l'illustration de cette publication. C'est grâce à son activité, à son esprit net et précis que nous sommes arrivés à grouper tous les éléments de l' « Histoire de l'Algérie par ses monuments ».

R. CANOLLE.

Alger, le 30 juillet 1900.

Chef de bureau au Gouvernement Général.

QUELQUES PENSÉES

On peut affirmer, dans l'état actuel du monde, que la fondation des colonies est la meilleure affaire dans laquelle on puisse engager les capitaux d'un vieux et riche pays. »

STUART MILL. (*Principes d'économie politique.*)

« Le peuple qui colonise le plus est le premier peuple; s'il ne l'est aujourd'hui, il le sera demain. »

LITTRÉ.

« La colonisation de l'Algérie est un fait sans précédent et sans analogie dans l'histoire ou dans les temps présents. »

LEROY-BEAULIEU. (*Revue des Deux Mondes.*)

« Ce qui a été fait en Algérie, égalé rarement, n'a été surpassé nulle part. »

DE TCHIHATCHEFF. (*Espagne, Algérie, Tunisie.*)

« Quiconque a pu voir les prodigieux travaux exécutés par les Français en Algérie, n'éprouvera que de la pitié pour ceux qui, en présence de toutes ces œuvres admirables, oseraient prétendre que les Français ne savent pas coloniser. »

ROHLFS, Explorateur allemand. (*Mittheilungen de Petermann.*)

QUELQUES PENSÉES

« Dès qu'ALGER eut ouvert ses portes à l'une de ces vaillantes armées qui sortent de la nation frivole, il fallut prendre soin des Arabes et des Berbères, songer au Tell, aux oasis, au plus grand des déserts, aux routes du pays des noirs, à tout ce qu'exige de semence, à tout ce que promet de moissons, la terre qui nous convie à *régner en Afrique*.

Car, pour l'Algérie, nous entamons ce vaste continent barbare, trois fois plus grand que l'Europe, cinquante fois plus grand que la France. »

ONÉSIME RECLUS. (*France. Algérie et Colonies.*)

« Depuis l'an 1830, la patrie des Français ne se borne pas à la France d'Europe; elle est doublée de la France d'Afrique : plus que doublée en espace, puisque l'Algérie a déjà 67 000 000 d'hectares, avec l'espoir de déborder au levant sur Tunis, au couchant sur le Maroc, au midi sur le Sahara, peut-être sur le Soudan où nous aurons des préfectures telles que Tombouctou, Hamdallah, Sansanding et Ségou Sikoro : noms qui nous semblent presque fantastiques, comme l'étaient pour nos ancêtres, ceux de Constantine, de Tlemcen ou de Titteri. »

ONÉSIME RECLUS. (*France. Algérie et Colonies.*)

« On prétend que le Français n'émigre pas. Il serait plus exact de dire qu'il ne s'expatrie pas. Faut-il s'en plaindre ? Soyons, au contraire, fiers pour notre pays de l'amour qu'inspire à ses enfants le vieux sol de la Gaule; mais disons bien haut à nos concitoyens que venir en Algérie, ce n'est pas émigrer, encore moins s'expatrier.

» Répétons-leur que l'Algérie est aux portes de la France, qu'ils y trouveront la même liberté et la même protection que dans la mère patrie; que le climat y est aussi sain, que la natalité y dépasse notablement la mortalité; que le sol algérien, qui a nourri autrefois quinze ou vingt millions d'hommes et sera un jour le jardin de la France et le cellier de l'Europe, est d'une richesse incomparable, se prête à toutes les cultures et offre des ressources inépuisables à tous ceux qui savent en tirer parti. »

L. TIRMAN, Gouverneur général de l'Algérie.
(*Discours au Conseil supérieur.*)

« N'est-il pas évident que la possession de l'Algérie, dans les mains d'une puissance autre que la France, eût été à tout jamais un amoindrissement de sa puissance continentale et maritime et un danger permanent pour sa propre sécurité ? Si nous n'étions pas allés en Algérie, en 1830, comme nous sommes allés, en 1881, en Tunisie, qui pourrait assurer que nous ne serions pas descendus au dernier rang des nations, surtout après nos désastres de 1870? La perte de leurs colonies a été, pour l'Espagne et le Portugal, la cause de leur irrémédiable déchéance. Pour l'Angleterre, sa puissance coloniale lui a permis de défier tous les coups de fortune et, pour la France, elle lui a donné la possibilité de tenir son rang dans le monde. »

E. ÉTIENNE, Député. (*Rapport sur le projet de budget de* 1887.)

« Il ne suffirait pas de démontrer que nos colonies coûtent plus qu'elles ne rapportent pour en faire regretter la possession à ceux qui comprennent les intérêts de la patrie autrement que ceux d'une maison de commerce. »

ALFRED DE FOVILLE. (*La France économique.*)

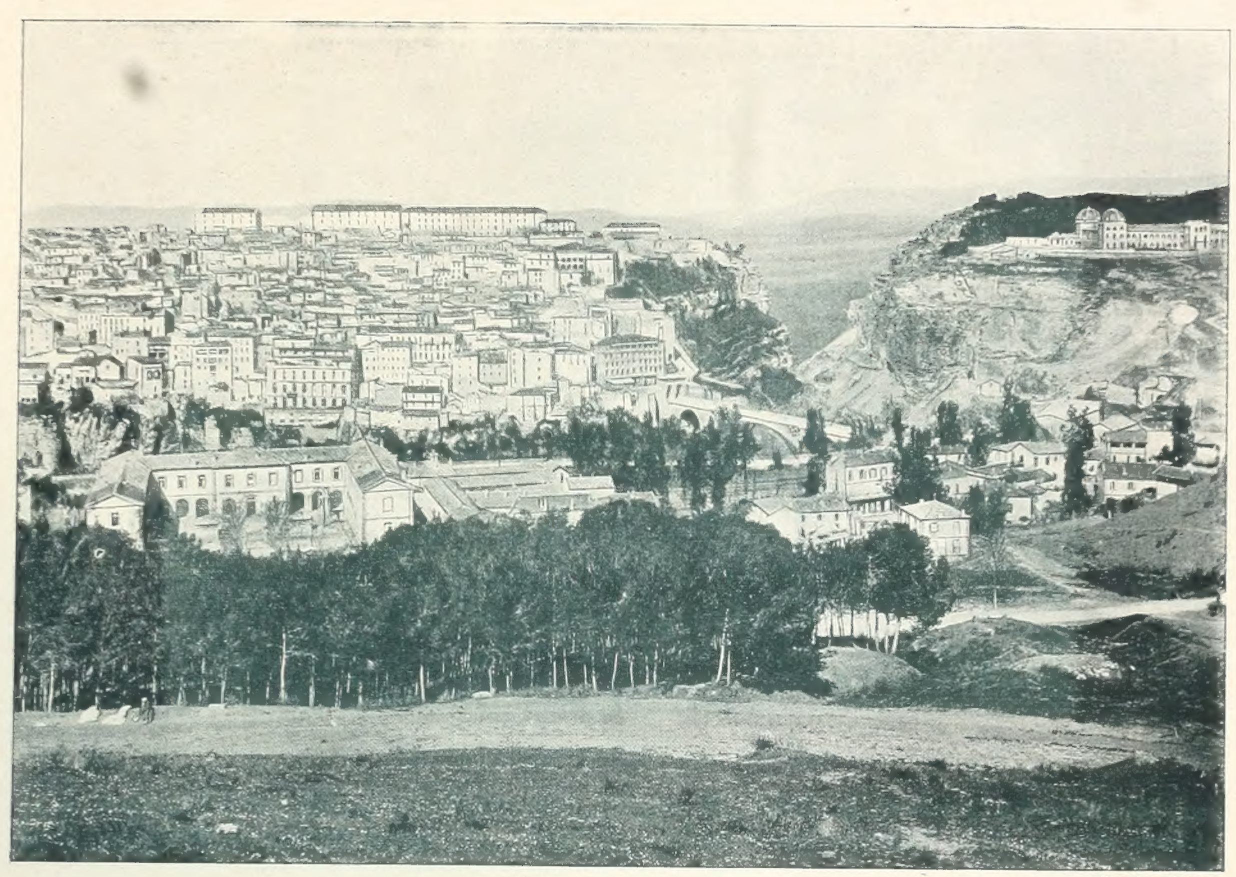
« Rendre à l'Algérie son antique splendeur, dissiper les haines, les préjugés qui séparent de nous les populations indigènes dont nous avons la tutelle et que nous devons émanciper progressivement pour ne pas compromettre par des mesures prématurées la cause de la civilisation, créer enfin, dans le Nord de l'Afrique, une nouvelle France à l'image de l'ancienne, tel est le programme que nous nous efforçons de réaliser en Algérie. Il n'en est pas qui mérite davantage de retenir l'attention de tous ceux qui ont souci de la grandeur et de la prospérité de la patrie. »

G. THOMSON, Député. (*Rapport sur le projet de budget de* 1888.)

« Les colonies sont pour une nation comme les enfants pour une famille : une charge au début, un souci souvent, mais aussi une joie, une force, un prolongement et une perpétuation de nous-même sous une forme nouvelle, et, loin d'épuiser la métropole, elles lui donnent ce bien inappréciable qui fait braver tous les périls et supporter tous les sacrifices : le sentiment de la fécondité, de l'exubérance, de la vie qui déborde, toujours prête à se concentrer s'il le faut. »

J.-J. CLAMAGERAN, Sénateur. (*Algérie. Impressions de voyage.*)





Neurdein frères.

Constantine vue de la Route de Mansourah.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

LE LITTORAL

En face de nos côtes de Provence et de Languedoc, à un jour de traversée, se développe de l'Occident à l'Orient, au-dessus des flots bleus, le littoral de l'Algérie.

C'est un peu plus de 1200 kilomètres de côtes, presque rectilignes, qu'échancrent à peine quelques baies très ouvertes, comme celles d'*Oran*, d'*Arzew*, d'*Alger*, de *Bougie*, de *Stora* et de *Bône*, baies où les vents du nord et du nord-ouest poussent la houle et fatiguent les navires. Dans ces baies, deux havres seulement sont assez bien défendus par des caps contre ces vents redoutables : *Mers-el-Kebir*, à l'abri du cap Falcon, *Bougie*, très loin dans l'est, à l'abri du cap Carbon.

Ce rivage est presque partout une simple falaise qui forme le rebord de l'Atlas; il est rocheux, accore, déchiqueté par les flots. Des témoins de ce travail, débris de la côte emportée, îlots et écueils, précèdent le rivage à peu de distance dans les flots et ajoutent aux dangers de la navigation. C'est bien le *littus importuosum* dont parlait Salluste.

La mer n'est pas toujours bleue et souriante en ces parages; des tempêtes soudaines y surprennent le navigateur; de folles brises, des calmes subits forcent à chaque instant à changer la voile. *Mare sævum*, disait encore le grand peintre Salluste. Mer cruelle, en effet, qui dispersa mainte flotte romaine revenant d'Afrique, chargée de butin, qui engloutit nombre de vaisseaux de César et de Charles-Quint, et qui inspirait encore à nos marins de 1830 des craintes quasi superstitieuses.

Ce littoral pouvait convenir aux petits navires de l'antiquité. Chaque fois que les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains y rencontraient une pointe saillante abritant un petit espace, une baie un peu fermée aux vents, un îlot isolé du rivage et couvrant un peu de la mer du large, ils fondaient un établissement et la côte fut ainsi parsemée de petits ports et de villages. Là aussi, au temps des Arabes et des Turcs, les pirates purent trouver des abris pour leurs barques, inabordables aux



Oran. — Vue prise de la Vierge de Santa-Cruz.

grands navires qui leur donnaient la chasse, et sur les caps voisins ils perchèrent leurs observatoires et leurs repaires. Mais quand la France voulut ouvrir ce pays au commerce et à la civilisation, il lui fallut faire de grands travaux pour corriger l'œuvre de la nature; il lui fallut dépenser plus de 110 millions pour éclairer de phares et de feux ce littoral redoutable, pour y créer des ports tels que Oran, *Arzew*, *Mostaganem*, *Ténès*, Alger, *Dellys*, *Bougie*, *Djidjelli*, *Collo*, Philippeville et Bône, sans compter d'autres moins importants.

Le premier aspect de la côte algérienne, sauf aux abords des grandes villes, est assez sévère. Des montagnes et des collines dénudées, aux flancs rougeâtres ou blancs, se dressent droit ou en pentes accidentées au-dessus des flots, comme pour défendre l'accès de l'intérieur. Point de vallée profonde et large, qui entaille le pays et facilite les communications entre les hommes; point d'embouchure de grand fleuve. On sent que, derrière cet âpre rebord, il y a un pays tourmenté et en quelque sorte sauvage.

LE CIEL ET LE CLIMAT

Une chose pourtant attire et retient l'étranger : c'est la beauté du ciel. La couleur des paysages est semblable à celle de l'Italie, de la Grèce, de l'Orient. Les collines et les monts, au lever et surtout au coucher du soleil, se colorent de mille teintes délicates, bleues, violettes, mauves, orangées ou pourpres. L'air est plein de lumière; les ombres s'accusent nettement et tout le paysage se dessine avec des contours fermement arrêtés. Plus loin, dans le Sahara, la transparence de l'air est plus grande encore; l'horizon est, pour ainsi dire, sans limites; la vue s'étend à des distances infinies et tous les objets, dunes, arbustes, tentes, voyageurs, troupeaux se détachent d'une façon saisissante sur les vastes plaines. La nuit, la lune éclaire le tout d'une lueur blanche qu'on ne connaît point sous nos climats, car elle n'est point ici l'astre blafard et jaune auquel nous sommes habitués, mais l'éclatante Phœbé des poètes antiques; les étoiles scintillent plus nombreuses et plus brillantes que dans nos pays du nord, quelques-unes semblables à de petites lunes, les autres poussière de diamants semée dans l'azul pâle. Rien n'égale la sérénité des nuits sahariennes.

L'Algérie a encore une autre séduction; c'est la douceur de son climat. La moyenne de l'année varie, sur le littoral entre + 16 et + 18. L'hiver, sauf sur les hauteurs, est tiède; la neige est un phénomène rare, et, quand il en tombe quelques flocons, elle est bientôt fondue; la gelée ne s'observe presque jamais dans le voisinage de la mer. Les pluies, d'ailleurs désirées et bienfaisantes, ne durent pas longtemps. Après les averses ou les ondées, le ciel se met le plus souvent à sourire et la terre, vêtue de verdure et de fleurs, est aussi belle que chez nous aux plus heureux jours du printemps. Pendant des hivers presque entiers, j'ai vu le soleil briller tous les jours et la pluie ne



Le Port de Mers-el-Kebir

tomber que la nuit, quand le refroidissement produit par la disparition de l'astre lumineux amenait la condensation des vapeurs dispersées dans l'atmosphère. L'été, il faut bien l'avouer, a quelques rigueurs. Sur le littoral, si la température ne dépasse guère 30 degrés, il y a cependant ce grave inconvénient que l'air est saturé d'humidité. Sur les Hauts Plateaux et au Sahara, où les hivers sont assez rigoureux, la chaleur du jour dépasse souvent 40 degrés, mais les nuits relativement fraîches remettent de la fatigue diurne. Il y a bien aussi le *siroco*, qui flétrit les plantes et fait pâtir les êtres vivants; il y a bien la fièvre qui sévit dans quelques cantons marécageux; mais la fièvre est aujourd'hui localisée et d'ailleurs mieux combattue qu'autrefois, mais le siroco ne dure que peu de jours, parfois même quelques heures. Dans l'ensemble, le climat de l'Algérie, surtout non loin de la mer, est un climat tempéré, doux, favorable aux malades, aux faibles et aux vieillards.

LES TROIS ZONES

Si du littoral on avance dans l'intérieur, on rencontre d'abord une zone accidentée, composée de monts et de collines verdoyantes parsemées de vallées et de plaines, une zone bien peuplée et cultivée, aux paysages semblables à ceux de l'Europe méridionale : c'est le *Tell* qui s'étend sur une profondeur de 70 à 140 kilomètres à partir de la mer. Quand on a franchi le dernier bourrelet des montagnes qui en constituent l'ossature et qu'on appelle l'*Atlas tellien*, on aperçoit à ses pieds se déroulant à l'infini vers le sud des plaines immenses, couvertes d'une végétation uniforme et maigre et au milieu desquelles brillent au soleil de grandes cuvettes, emplies d'eau en hiver, recouvertes d'une croûte de sel en été. Ce sont ces steppes, hautes souvent de 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer, qu'on appelle, assez improprement, les *Hauts Plateaux*, zone parallèle à la précédente et profonde de 200 à 300 kilomètres. Elles sont limitées au sud par des massifs montagneux qui atteignent parfois 2000 mètres d'altitude, massifs dont les flancs tournés au nord sont couverts d'une belle parure de forêts tandis que ceux inclinés au sud sont décharnés et rougeâtres. C'est l'*Atlas saharien*. De ces monts, abrupts au midi, on voit se développer le Sahara, les immensités couvertes de sables jaunes ou de roches calcinées, que parsèment des oasis aux maisons grises enfouies sous la verdure noire des grands palmiers; les anciens le comparaient à une peau de panthère, au fond fauve avec des taches noires; mais ailleurs, il est désert, infini, monotone et vide. Voilà les trois zones parallèles qui constituent l'Algérie. Du bord des flots, on monte, par des pays riches, aux flancs de l'Atlas tellien, puis on descend dans les steppes, et ensuite, après avoir franchi, par des pentes souvent assez douces, l'Atlas saharien, on redescend dans le Sahara.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

LE TELL

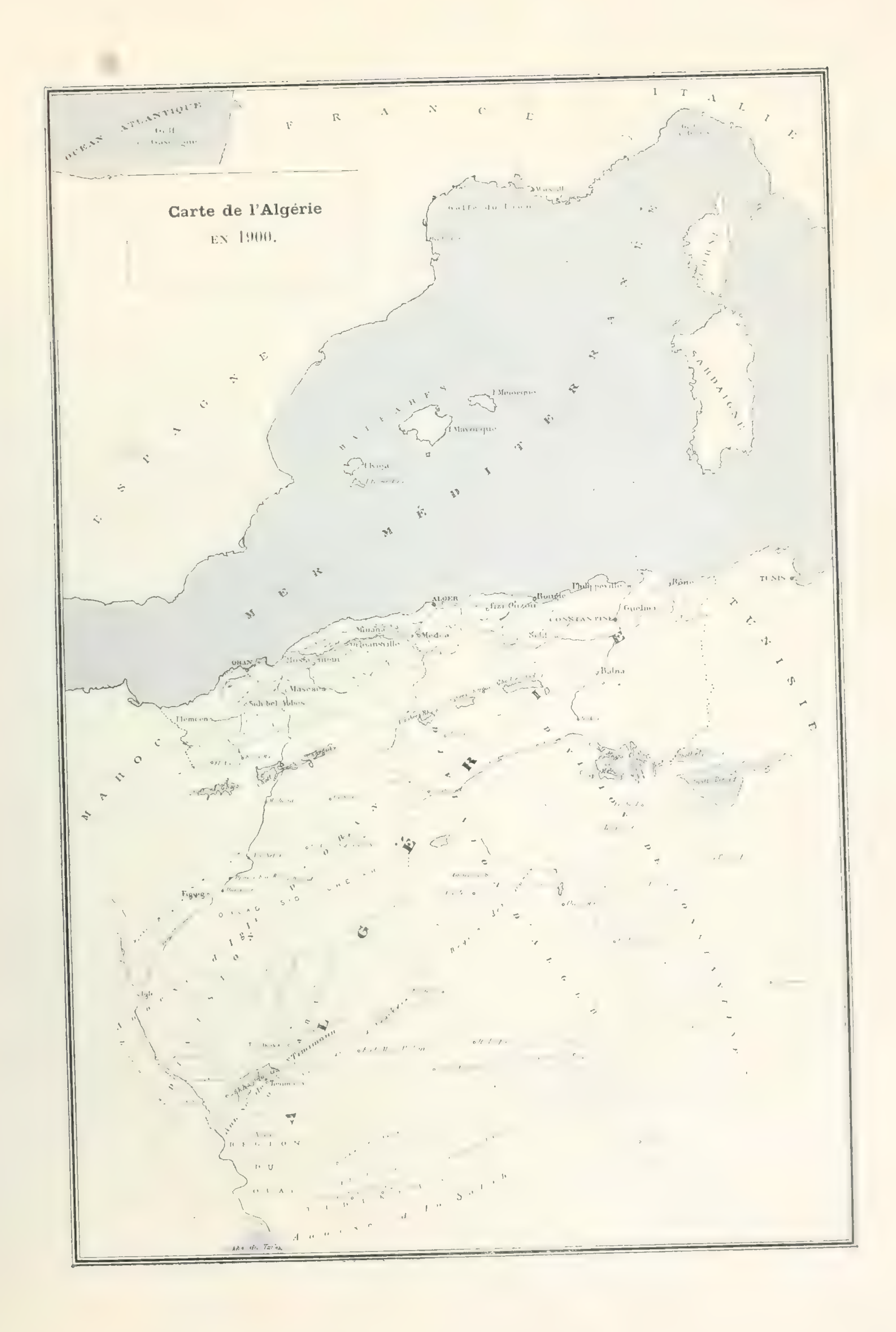
Le Tell est constitué par un ensemble de massifs montagneux, étagés par deux ou par trois de la mer à la crête, séparés les uns des autres par des vallées perpendiculaires et parallèles à l'axe, où coulent des oueds, torrents l'hiver, desséchés pendant l'été. Les principaux de ces massifs sont : les *monts des Traras* et le *Tersala*, avec en arrière les *monts de Tlemcen*; les collines des *Beni Chougran*, avec en arrière les *monts de Daya* et de *Saïda*; les collines du *Dahra*, avec en arrière le massif épais et imposant de l'*Ouarensenis*; le petit massif du *Sahel*, avec en arrière la chaîne du *Petit Atlas* et celle des *monts du Titteri*, au troisième plan; la sierra du *Djurdjura*, dont une des cimes, le *Lella Khedidja*, atteint 2308 mètres, et est par l'altitude la seconde montagne de l'Algérie; les *monts des Babor* et des *Bibans*, qui constituent l'ossature de la Petite Kabylie; les *collines d'El Kantour* et les monts de la Medjerda, en avant desquels se projettent, près de la mer, les massifs de *Collo* et de l'*Edough*.

Des oueds circulent entre les massifs et les découpent : la *Tafna*, avec ses affluents l'Isser et la Sikkak, la *Makta*, qui prend naissance en arrière de la crête de l'Atlas tellien, sous le nom d'*Habra* et se grossit du *Sig*; le *Chélif*, le plus grand fleuve de l'Algérie, qui prend ses sources au flanc du Djebel Amour, parcourt du sud au nord toute la zone des Plateaux, puis se creuse une vallée de l'est à l'ouest entre l'Ouarsenis et le Dahra, et reçoit sur sa rive gauche de gros affluents venus de l'Ouarsenis; le *Mazafran*, formé dans la plaine de la Mitidja par de nombreux oueds venus du Petit Atlas (oued Djer, Bou Roumi, Chiffa, etc.); l'*Harrach* et la *Hamise*, simples rivières de la plaine; l'*Isser*, qui borde à l'ouest le pays kabyle; le *Sebaou*, qui circule entre les contreforts septentrionaux du Djurjura; l'*oued Sahel*, qui forme comme le fossé méridional de cette région de la Kabylie et qui avec le *Bou-Sellam* venu des plateaux de Sétif, constitue la *Soummam*, la grande rivière qui borne la Kabylie à l'est et finit à Bougie. Puis ce sont des torrents, comme l'*oued Agrioun*, aux gorges pittoresques, l'*oued Djindjen* et l'*oued Nil*, dans le massif de Djidjelli, l'*oued el Kebir*, qui se forme par la réunion du *Rummel*, la rivière de Constantine et le *Bou Merzoug*, et enfin la *Seybouse*, qui prenant sa source sur les plateaux de la région de Tébessa, sous le nom d'*oued Cherf*, vient finir à Bône. Nulle de ces rivières n'est navigable, ni flottable; roulant d'énormes masses liquides en hiver, elles n'ont plus en été que des flaques et un mince filet d'eau. Elles ne servent en réalité qu'à entraîner vers la mer une bonne portion de l'humus et de la terre fertile des vallées.

Dans cette région accidentée du Tell, la brise marine tempère les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été. La terre bien arrosée produit sous les rayons du soleil de merveilleuses moissons : vallée de Tlemcen aux beaux ombrages, plaines fécondes de Sidi-Bel-Abbès et de Saint-Denis-du-Sig, régions d'Oran et de Mostaganem riches en jardins maraîchers et en vignobles, collines verdoyantes du Dahra et monts boisés de l'Ouarsenis, Mitidja et Sahel qu'orne un magnifique chapelet de villages épars parmi les cultures de tout genre, Kabylie aux mille hameaux perchés sur les hauteurs dans la verdure des oliviers et des figuiers, vallées fertiles du Saf-Saf et de la Seybouse, voilà ce qu'admire le touriste, et la variété des terrains et des aspects



Bougie.


Carte de l'Algérie
EN 1900.
OCEAN ATLANTIQUE
F R A N C E
I T A L I E
E S P A G N E
M E R M É D I T E R R A N É E
I. Minorque
I. Majorque
SARDAIGNE
M A R O C
T U N I S I E
A L G É R I E
ALGER
Bougie
Philippeville
Bône
TUNIS
CONSTANTINE
Guelma
Tizi Ouzou
Médéa
Miliana
ORAN
Mascara
Tlemcen
Batna
Figuig
Timimoun

fait que nulle terre au monde n'est plus attrayante. Cet attrait explique que depuis l'antiquité la plus haute ce pays fut cultivé et peuplé. Les Maures, qui ont subi le joug de vingt peuples divers, y demeurent dans les villes; les indigènes, Berbères plus ou moins arabisés, habitent des douars de gourbis ou de tentes, tandis que les Kabyles, Berbères presque purs, demeurés à l'abri des invasions, grâce à leurs montagnes, gardent leurs villages pittoresques et sales et parlent encore la langue de leurs plus lointains ancêtres. Tous, ou à peu près, sont sédentaires, parce que la culture des arbres fruitiers, des légumes, des céréales, attache au sol. C'est dans cette partie de l'Algérie, aux ressources variées, que la colonisation européenne devait forcément se développer. Elle y a fait des merveilles, quoi que disent les impatients. Elle a quadruplé la population des anciennes villes arabes, telles qu'*Alger* (140 000 habitants avec Mustapha), *Oran* (80 000), *Constantine* (48 000), *Bône* (32 000), *Blida* (16 000), *Mascara* (18 000), *Mostaganem* (15 000); elle a fondé de grandes villes en des endroits jadis déserts, comme *Sidi-bel-Abbès* (25 000 habitants), *Philippeville* (15 000), *Saint-Denis-du-Sig* (10 000), *Boufarik* (9000), *Sétif* (8000), *Souk-Ahras* (7000), *Guelma* (7000), *Orléansville* (4000), *Batna* (4000), etc.; elle a créé plus de 600 villages. C'est à l'œuvre colonisatrice de la France que l'on doit ces routes qui relient, par un réseau encore incomplet, il est vrai, les diverses régions jadis isolées les unes des autres, c'est à elle que l'on doit et les ponts jetés sur les oueds et les ports aux vastes quais où s'entassent les marchandises et des installations agricoles des plus remarquables. Le Tell, de la frontière du Maroc à celle de la Tunisie, a été entièrement transformé; on n'y voit maintenant que jardins maraîchers, vignobles, plantations d'arbres fruitiers, champs de blé, d'orge, de sorgho, de tabac, de plantes à parfums, etc. Il est comme un coin de l'Europe méditerranéenne sur le seuil du continent africain.

LES PLATEAUX

Quand on a traversé ces vallées et ces plaines si riches, qu'on est parvenu à la crête de l'Atlas tellien, on aperçoit s'étendant à l'infini les steppes dénudées, dites Hauts Plateaux. Elles sont creusées de cuvettes comme les *Chotts Gharbi* et *Chargui*, les *Zahrès*, le *Hodna*, les *Guerah* et traversées parfois de chaînons ou massifs isolés qui rompent les vastes plaines : ce sont des témoins restés debout de l'ancien plateau fortement creusé et érodé par le puissant travail des eaux.

En cette zone que la chaîne tellienne isole de la mer et empêche de recevoir les brises modératrices, le climat est violent, sujet à de très grands écarts. Les hivers sont rigoureux, marqués par des averses diluviennes, qui font déborder les rivières temporaires, et par des tempêtes de neige qui déciment les troupeaux et ont parfois fait souffrir nos soldats en marche. Les étés sont ardents avec des sécheresses prolongées et des sirocos redoutables, et les troupeaux assoiffés sont encore trop souvent décimés.



Bône. — Vue générale prise de la Casba.

Avec de telles alternatives, la vraie culture ne peut exister que sur des points très rares, bien abrités : ailleurs celle des céréales n'est possible que si les pluies sont très abondantes à l'hiver ou au printemps; alors, les indigènes, alléchés par l'espoir d'un fort rendement, ensemencent des surfaces que d'ordinaire ils laissent incultes. La végétation des steppes, uniforme sur d'immenses espaces, consiste en grami-



Mascara.

nées recherchées par les moutons et les chameaux : *alfa*[1], *drinn*[2], *retem*[3], *diss*[4], armoise, etc.

Un des effets de cette nature du pays, c'est que la vie sédentaire est l'exception, et que les Européens n'ont guère abordé cette zone que pour y faire l'exploitation industrielle de l'alfa. La population, faible et clairsemée, est nomade, et sa ressource consiste en troupeaux qui changent de pâturages à mesure que les premiers sont épuisés. 8 millions d'ovins, en déplacements réguliers, parcourent ces steppes. Si l'on aménageait les *r'dirs* ou cuvettes, de manière à y maintenir l'eau l'été, si l'on arrivait à habituer les indigènes à la pratique de la stabulation, on pourrait en nourrir cinq fois plus et fournir à une exportation des plus fructueuses.

Les villes naturellement sont peu nombreuses sur les Plateaux et de peu d'importance; ce sont ou des points stratégiques comme *Géryville*, *Djelfa*, *Boghar*, ou des marchés dans des oasis à demi sahariennes, comme *Bou-Saada* et *M'sila*. Les principales tribus qui promènent leurs tentes vagabondes et leurs troupeaux dans les steppes sont les *Hamyan*, les *Trafi*, les *Harrar*, les *Ouled Mokhtar*, les *Oulad Ameur*, les *Ouled Nayl*; l'élément arabe prédomine chez elles.

Il convient de remarquer que dans la partie orientale de l'Algérie, c'est-à-dire dans la province de Constantine, les plateaux sont fort différents de ce qu'ils sont dans la partie occidentale. Les montagnes du Tell y projettent d'importantes ramifications; par suite le sol présente des aspects plus variés, a plus d'eau de pluie et ressemble davantage au Tell. Ainsi les hautes plaines qui s'étendent de Bordj-Bou-Areridj jusqu'à Tebessa et qui ressemblent aux steppes par leur altitude et leur horizontalité, sont couvertes de végétations comme le Tell, produisent des millions d'hectolitres de céréales et élèvent des milliers de chevaux et de bœufs. Des villes y existent avec des marchés animés, par exemple : *Bord-bou-Areridj*, *Sétif*, *Aïn-Beida*, *Khenchela*, *Batna*, *Tebessa*, et la colonisation européenne y est représentée par une vingtaine de villages.

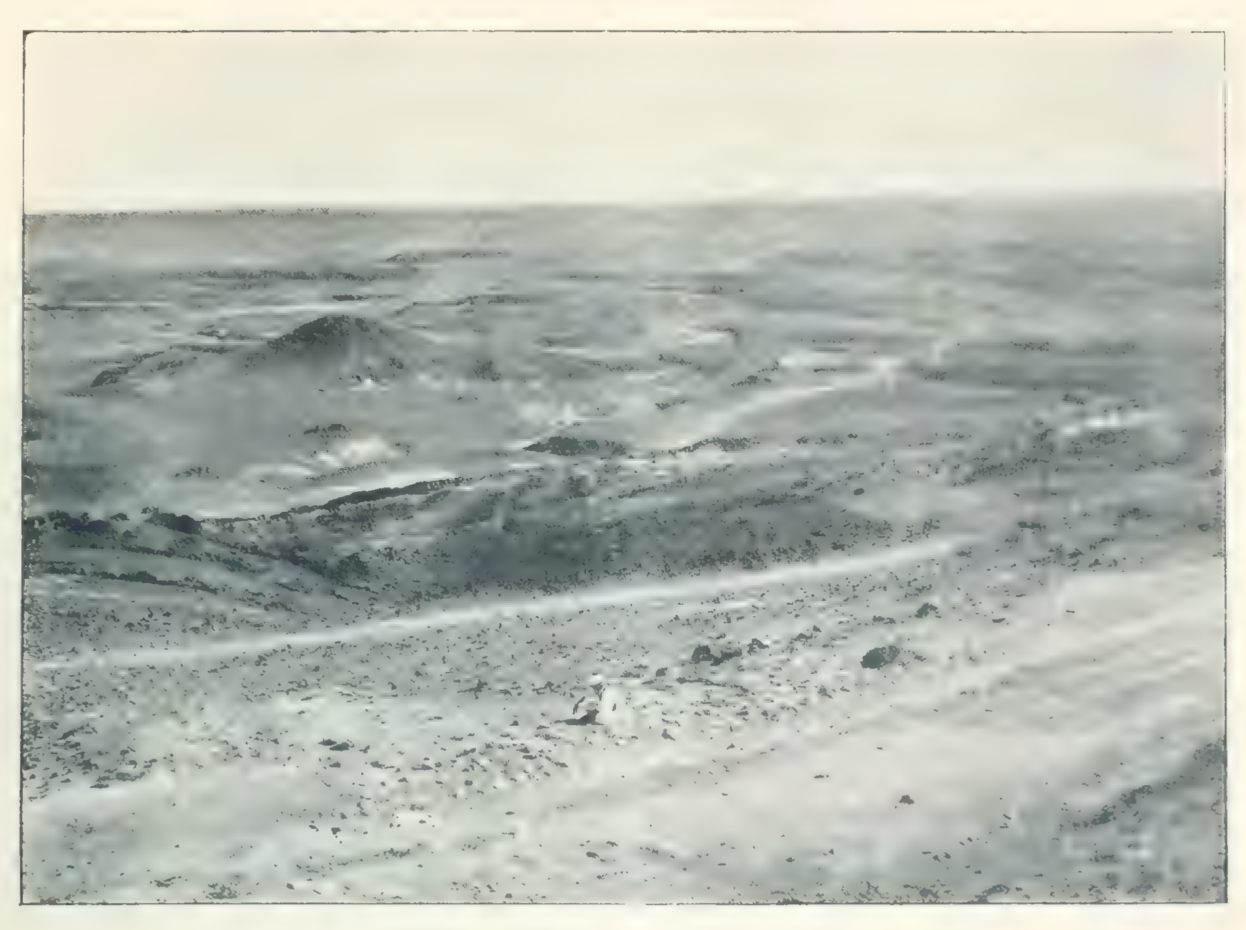


Bône. — Cathédrale d'Hippone.

LE SAHARA

Les massifs qui limitent au sud les steppes et qui forment l'Atlas saharien (on disait jadis le Grand Atlas) sont en pente douce au nord, mais vus du sud, du désert, ils ont grande allure près de la frontière

1. Alfa. *Stipa Tenacissima*. — 2. Drinn. *Arthratherum pungens*. — 3. Retem. *Retama*. — 4. Diss. *Ampelodesmos tenax*.



Le désert du Sahara. — Vue prise du col de Sfa.

marocaine : les *Monts des Ksours* atteignent 2200 mètres d'altitude ; le *Djebel-Amour*, le *Bou Kahil* ont encore de 1900 à 1500 mètres, et si ensuite la chaîne s'abaisse notablement aux collines du Zab, elle se relève dans le puissant massif de l'Aurès, aux cimes de 2500 mètres (le *Chelia*, point culminant de l'Algérie, 2312) et aux vallées tourmentées et noires de verdure.

Les oueds auxquels donne naissance l'Atlas saharien appartiennent à deux bassins hydrographiques : ceux de l'ouest se perdent dans les cuvettes du Gourara et du Touat ; ceux de l'est dans les cuvettes des Grands Chotts où l'on avait parlé de faire une *mer intérieure*.

Dans l'ouest, les oueds se forment généralement en arrière de la ligne de faîte, traversent les massifs par des défilés (que suivent ainsi les nomades dans leurs migrations) et débouchent, parfois assez riches d'eau, dans la plaine saharienne ; à mesure qu'ils y avancent, ils sont bus par le sable et le soleil, et après une centaine de kilomètres du Nord au Sud, leurs lits d'ordinaire desséchés se perdent dans une *zone d'épandage* devant les dunes du Grand Erg. Tels sont l'*oued Zousfana*, l'*oued Namous*, l'*oued Gharbi*, l'*oued Seggueur*, l'*oued Zargoun*. Mais plus loin, à quelque 300 kilomètres plus au sud, leurs eaux qui ont couru sous l'Erg reparaissent à la surface pour former les archipels d'oasis du Gourara et du Touat.

Dans la partie orientale du Sahara algérien, les eaux descendues du Djebel Amour et du Bou-Kahil forment la grande rivière de l'*oued Djedi* (oued M'Zi, dans son cours supérieur, jusqu'à Laghouat) qui coule de l'Ouest à l'Est, comme un fossé longeant le pied de l'Atlas saharien et va finir dans la région marécageuse des Grands Chotts, d'un niveau inférieur en beaucoup d'endroits à celui de la mer. Là viennent finir aussi l'*oued el Kantara*, qui forme avec [illegible] *Biskra*, l'*oued el Abiod*, l'*oued el Arab*, tous torrents qui viennent de la partie septentrionale de l'Aurès et débouchent dans la plaine après avoir découpé le massif en vallées parallèles profondément ravinées.

Le Sahara, qui déroule ses immensités vides au sud de l'Atlas, n'est pas aussi [illegible]

uniforme, aussi privé d'habitants qu'on le dépeignait autrefois. C'est le désert sans doute, mais un désert relatif. Sur les dunes, quand il a plu, il croît quelques herbes et dans les vallées des oueds même à sec il y a toujours quelques graminées, des arbustes ligneux, de loin en loin des térébinthes et des tamarix, grands comme des chênes; dans certaines parties peuvent vivre des troupeaux de moutons et de chameaux et aussi des gazelles, des autruches, des mouflons. Seules, les parties rocheuses, les *gantra*, sont dépourvues de toute végétation. Il y a même des parties assez belles, par exemple une jolie région de *dayas* (cuvettes boisées) au sud de Laghouat, quelques terres fertiles au pied de l'Aurès, irriguées par les torrents.

Il y a surtout dans certaines contrées, où l'eau s'accumule sous terre et est ramenée à la surface par des puits artésiens, des *oasis* avec des villages, des forêts de dattiers, des carrés de légumes, de céréales, d'arbres fruitiers, oasis d'autant plus belles au regard du voyageur qu'elles sont dans des pays plus désolés. Telles *Moghar*, *El Abiod*, *Brezina*, appartenant aux Ouled-Sidi-Cheikh, les archipels, de 400 localités habitées, du *Gourara*, du *Touat*, du *Tidikelt*, la grande oasis de *Laghouat* avec sa voisine : *Aïn Madhi*, les cinq villes du *M'Zab* (*Gardaïa*, *Mellika*, *Beni-Isguen*, *Bou-Noura* et *El Atteuf*) élevées par un miracle de patience dans un pays aride et morne. *Ouargla*, avec 500 000 palmiers, mais qui laisse mourir ses puits et dont la population est affaiblie par les fièvres. Plus belles encore que les oasis des provinces d'Oran et d'Alger sont celles de la province de Constantine : *Biskra*, la reine des Ziban, a autour d'elle plusieurs chapelets de villages, le *Zab occidental* au pied des collines du Zab, le *Zab oriental* qui s'allonge au pied de l'Aurès, et, à une journée de marche à peine vers le sud, commence une grande allée d'oasis, l'*Oued Rhir*, qui se termine par la ville de *Touggourth*, ancienne résidence de sultans, et par celle de *Temacine*, où demeurent les chefs vénérés de l'ordre religieux des Tidjanya. Plus à l'est, dans les grandes dunes de sable, le *Souf* élève sept villes (*El-Oued*, *Kouinin*, *Guemar*, *Tarzout*, *Zghoun*, *Behima*, *Zaouia Sidi Aoun*) avec des forêts de palmiers.

La population, peu dense, se compose naturellement de deux éléments divers : les nomades qui conduisent l'hiver dans les vallées leurs troupeaux de moutons et de chameaux, et qui sont aussi, à l'occasion, caravaniers et pillards; les sédentaires attachés à la culture des oasis. Les nomades sont de race arabe assez pure : tels les *Ouled-Sidi-Cheikh*, les *Larbaa*, les *Ouled Nayl*, les *Troud* du Souf. Les *Chaamba*, qui ont probablement beaucoup de sang berbère dans les veines, se sont entièrement arabisés, comme il convient à des nomades, ne parlent qu'arabe et paient l'impôt religieux aux Ouled-Sidi-Cheikh. La population sédentaire est formée d'éléments hétérogènes; c'est l'élément berbère qui semble dominer, un élément brun ou noir qui pourrait bien être autochtone (Gétules ou Garamantes des anciens) mais qui a été sûrement influencé par la masse de nègres jadis importés du Soudan. Ces berbères noirs résistent mieux que les blancs à la malaria des oasis, aux eaux stagnantes et sont souvent protégés ou vassaux des nomades. Ils sont en général industrieux et commerçants et émigrent de leur pauvre pays pour aller gagner leur vie dans le Tell ou au loin : tels les *Souafa*, les sédentaires du souf, les *Bouarha* ou gens de l'Oued Rhir, nombre de ceux qu'on appelle *Bekris*, les *Harratin*



Sahara — Puits à irrigation dans les Zibans.



Zirara, étape avant El Golea.

du Gourara et du Touat. Il faut mentionner, comme formant une race à part, parmi eux, les *M'Zabites* qui ont gardé l'usage de la langue berbère, et qui, au point de vue religieux, sont comme des protestants de l'Islam, des Ibadites en relations avec leurs coreligionnaires du Djebel Nefouça (Tunisie) et de Zanzibar. Enfin, par delà ces espaces, dans le Sahara central, vaguent les hommes voilés, les fameux *Touareg*, les pirates du désert, avec qui nous entrons chaque jour davantage en contact.

L'ŒUVRE DE LA FRANCE EN ALGÉRIE

Voilà, dans ses traits essentiels, l'aspect géographique de l'Algérie. La France pour avoir cette colonie a sacrifié le sang de ses enfants et dépensé six milliards. Est-ce que ces sacrifices ont été inutiles? Est-ce que vraiment nous avons montré ici que nous n'avions pas d'aptitudes à coloniser?

Je ne le crois pas. D'abord la France s'est emparée d'une bande de terre sur le bord de la Méditerranée, qui assied son influence sur cette mer et qui établit son prestige sur 3 800 000 musulmans; sans doute elle ne les a pas assimilés encore, ce sera l'œuvre des siècles; mais déjà ils sont moins éloignés de nous qu'ils ne l'étaient jadis; ils prennent quelque chose de nos procédés agricoles, de notre manière de vivre; ils apprennent notre langue, ils se rapprochent de nos idées.

C'est peu, au jugement des impatients qui voudraient une transformation radicale et une assimilation rapide.

C'est beaucoup, si l'on songe qu'il faut des siècles pour transformer la mentalité d'un peuple, et c'est fort encourageant pour l'avenir. De plus, la France a installé ici 212 000 Européens étrangers, à qui elle donne une hospitalité très large; il y faudrait joindre 60 000 fils d'étrangers, qui sont devenus Français automatiquement par la loi de 1889. Je ne dis pas qu'ils soient tous Français de cœur; mais la France, en les hébergeant, a quelques droits à la reconnaissance des pays d'où ils sont venus. Enfin, il s'y est établi 258 000 Français, qui trouvent ici une vie plus large que dans la métropole et qui maintiennent ici l'honneur de notre drapeau.

Ce sont là des résultats qui ne peuvent se chiffrer par des sommes d'argent. Ajouter que cette Algérie fait avec la France un commerce de plus de 588 millions chaque année, qu'elle sert de débouché aux produits de notre industrie et qu'en revanche elle lui fournit pour 116 millions de francs de vin, pour 18 millions de blé, pour 7 millions d'orge, pour 35 millions de bestiaux, pour 3 millions de phosphates, et mille autres choses que nous serions obligés d'acheter à l'étranger.

Mais ce n'est pas seulement la position importante au point de vue stratégique, ni la production agricole qu'il nous faut envisager comme résultats de la possession de l'Algérie. C'est encore ce fait qu'elle est le seuil du continent africain, que par là nous aurons accès vers le Soudan central et le Tchad, que par là nous unirons en un immense empire colonial toutes nos possessions africaines. L'Algérie, à tous les points de vue, fait la France plus grande dans le monde, et le sang et l'or répandus ne l'ont pas été sans profit pour notre patrie.

ÉDOUARD CAT,
Professeur à l'École des Lettres,
Directeur de l'[illegible]





Pavillon officiel de l'Algérie à l'Exposition universelle

M. E. LAFERRIÈRE

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE



M. Laferrière (Édouard), gouverneur général de l'Algérie, né à Angoulême en 1841, est fils du jurisconsulte de ce nom qui fut membre de l'Institut et inspecteur général des Facultés de droit. Acquis dès sa jeunesse aux idées républicaines, il fit partie de l'opposition sous l'Empire, se fit inscrire au barreau en 1864, fut secrétaire d'Ernest Picard, concourut à la fondation du *Rappel* et créa la *Loi* en 1870. Après le 4 septembre, il entra dans les fonctions publiques en qualité de maître des requêtes près la commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'État impérial. Commissaire du Gouvernement au Contentieux jusqu'en 1879, il se fit remarquer aux audiences du Conseil par sa parole et sa science juridique.

Au mois de février 1879, il fut appelé à la direction générale des Cultes qui venait d'être rétablie et continua de siéger au Conseil d'État en qualité de conseiller en service extraordinaire. Bientôt après, la réorganisation du Conseil d'État, opérée par la loi de 1879, le fit rentrer dans le service ordinaire, d'abord comme conseiller, puis comme président de la section du Contentieux.

Tout en exerçant cette haute magistrature, il fut appelé deux fois à d'importantes fonctions dans l'enseignement, d'abord à l'École des ponts et chaussées comme professeur de droit administratif, puis à la Faculté



E. Laferrière

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

de droit comme chargé par Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, de créer un cours spécial de droit administratif pour le doctorat.

Républicain éprouvé, signalé par ses travaux et par la haute situation qu'il avait acquise au Conseil d'État, M. Laferrière fut appelé, le 19 janvier 1886, à la présidence de cette assemblée, et il l'exerça pendant douze ans, jusqu'en juillet 1898. A cette époque, le Gouvernement pensa que son autorité personnelle, la fermeté de son caractère et son expérience administrative lui permettaient d'aborder les difficultés que présentait alors le Gouvernement général de l'Algérie. M. Laferrière consentit à quitter le Conseil d'État pour assumer cette tâche nouvelle, dans laquelle il a déployé des qualités d'activité et d'initiative dont les principaux résultats ont été : la pacification de la colonie, la création des délégations financières algériennes, la préparation du budget spécial de l'Algérie et la prise de possession des oasis du Touat.

Comme publiciste, M. Laferrière a dirigé la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, et le *Répertoire général du droit administratif;* il a collaboré au *Rappel* et au *Temps*, et a fait paraître plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont le principal est son *Traité de la juridiction administrative* en deux volumes, dont la seconde édition a paru en 1896. M. Laferrière est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 20 novembre 1897.

. . .



Palais d'été du gouverneur.

L'ALGÉRIE ROMAINE



1. Stèle d'Azibar. — Musée d'Alger.

Ce que vos maîtres ne peuvent pas vous apprendre, a dit un savant de la Renaissance, les pierres vous l'enseigneront.

Si cette sentence est vraie pour tous les pays dont l'ensemble constituait jadis le monde romain, elle s'applique peut être mieux encore à l'Algérie qu'à toute autre partie de l'Empire. Ce qu'était autrefois cette région; quelle fut sa destinée, sa vie, sa prospérité; comment elle a été colonisée, exploitée; jusqu'à quel point elle s'est modifiée suivant les populations qui l'ont occupée et les maîtres qui l'ont gouvernée, les récits des auteurs le disent peu ou point; mais les pierres le racontent : inscriptions éparses dans la campagne, monuments enfouis sous terre ou s'élevant encore au-dessus du sol, collections conservées dans les musées ou dépôts archéologiques; il suffit de les interroger et de classer leurs enseignements. Leurs différentes séries sont l'image fidèle, le reflet sincère de l'histoire et des mœurs du pays à travers les siècles.

Avant la conquête romaine, l'Algérie était occupée par des populations indigènes encore assez mal connues; on les désigne sous le nom général de Berbères ou, pour distinguer ceux de l'Est de ceux de l'Ouest, sous celui de Numides et de Maures. On a d'eux des armes primitives semblables à celles qu'on a recueillies dans les dolmens et les tumulus de la Gaule; des gravures rupestres, indices d'un art rudimentaire; des inscriptions, tracées dans cette écriture géométrique que les Touareg emploient encore, et qu'on ne déchiffre que très imparfaitement; des stèles avec bas-reliefs, qui sont toujours restés très grossiers (fig. 1); des tombeaux en forme de tumulus ou de pyramides, atteignant parfois une sorte de grandeur par leur masse seule, comme le *Madracen*, dernière demeure de quelque dynastie numide, ou le *Tombeau de la Chrétienne*, sépulture de quelque prince maure, peut-être du roi Juba. Tout cela nous donne une idée, assez vague du reste, de populations qui ont dû être nombreuses, qui ont pu arriver à une certaine puissance, mais qui ne sont jamais parvenues à une civilisation propre.

A ce fonds africain sont venus s'ajouter des éléments étrangers et tout d'abord des éléments sémitiques. Les Phéniciens ont commencé par établir sur la côte des aiguades; ces points de relâche se transformèrent ensuite en comptoirs commerciaux, et peu à peu autour de l'atterrissement primitif, des villes s'élevèrent, qui arrivèrent parfois avec le temps à une haute fortune. Les Phéniciens nous ont laissé, comme souvenirs de leur occupation et comme moyens de l'étudier, des tombes et des ex-voto. Ceux-ci nous montrent surtout les symboles habituels à la religion punique (fig. 5), ou des fidèles apportant leurs offrandes à la divinité : celles-là nous rendent un mobilier funéraire caractéristique, poteries, lampes, vases à boire, déposés auprès des défunts par la piété des parents pour leur permettre de continuer après la mort leur existence antérieure et de prolonger les joies passées au delà des limites de la vie terrestre. Mais on chercherait vainement ou, du moins, on a vainement cherché jusqu'ici, en Algérie, ce que nous souhaiterions surtout posséder, des restes d'édifices phéniciens.



5. Stèle phénicienne



14. Esculape



14 *bis*. Musée de Lambèze.



16. Statue colossale de Cherchell



15. Cherchell

15 *bis*. Cherchell



6. Cavalier de la garnison de [illegible]



12. Musée de Tébessa.

Les Phéniciens s'étaient juxtaposés aux Africains, sans s'éloigner pourtant de la côte; il était réservé aux Romains de couvrir tout le pays et de le gagner à une forme de civilisation supérieure. La Tunisie était militairement soumise ou à peu près au début de notre ère : les départements de Constantine (Numidie) et ceux d'Alger et Oran (Maurétanie) ne le furent que par les empereurs du Ier siècle pour la partie septentrionale. par ceux du IIIe siècle pour le Sud. — Plusieurs légions prirent part à la conquête : une seule, la légion IIIe Auguste, constitua l'armée d'occupation. Au IIe siècle, elle tenait garnison à Lambèse (près Batna); on y voit encore les restes de son camp avec le *prætorium* ou palais du général; on y peut lire, écrite sur la pierre, toute l'histoire du corps d'armée, le nom de ses officiers et de ses soldats[1], la mention des expéditions auxquelles ils ont pris part, des victoires qu'ils remportèrent, les ordres du jour que l'empereur Hadrien leur adressa à l'issue des grandes manœuvres de l'an 128.

La Maurétanie, avec un commandant spécial de moindre dignité, n'était gardée que par des soldats appartenant à des cohortes auxiliaires. Leurs tombes témoignent du nombre et de l'importance des garnisons qu'elles occupaient; quelques-unes, ornées de portraits ou de soi-disant portraits, nous permettent de voir comment étaient vêtus et armés ces ancêtres de nos spahis et de nos chasseurs (fig. 6); la plupart, malheureusement, sont fort grossières comme l'ont été de tout temps les produits des marbriers de village et des ouvriers du génie.



10. Famille Romaine.

1. On aperçoit sur cette figure un monument demi-circulaire couvert d'inscriptions latines : elles font connaître le règlement intérieur d'un cercle de sous-officiers avec les noms de ces militaires.



[illegible] Famille Romaine.



15. Une salle du Musée d'Alger.

Grâce à la protection des armées, l'Algérie connut pendant trois siècles une prospérité à laquelle elle n'avait pas encore atteint; la « paix romaine », ainsi que l'appelaient les historiens et les panégyristes de Rome, s'étendit dans les plaines du Cheliff comme dans celles de la Metidja, sur les versants de l'Ouarensenis aussi bien que sur ceux de l'Aurès et jusqu'aux limites du désert. Alors on vit naître et grandir des villes de toute sorte, dont les ruines font aujourd'hui encore l'étonnement des visiteurs.

Les unes furent fondées de toutes pièces sur un plan nettement romain et à l'imitation de la ville de Rome, telle cette belle cité de Thamugadi dont nul ne saurait mieux parler au lecteur que l'architecte habile qui en poursuit l'exploration. La plupart naquirent du développement même de petits centres déjà existants, de leur appropriation aux besoins d'une population plus dense.

Ainsi, à côté du camp légionnaire de Lambèse, dont il a été question plus haut, vinrent se grouper tout d'abord des marchands, des artisans, — on dirait aujourd'hui en Algérie des *mercanti*; — ils s'installèrent sous la toile ou sous la planche; peu à peu les baraques firent place à des maisons et le quartier des boutiques se changea en un gros village, embryon d'une ville future. On en marqua l'entrée et la sortie par des portes monumentales; la place publique se couvrit de temples; un Capitole s'y éleva à l'image de celui qui dominait le Tibre.

Tébessa était un grand centre bien avant l'arrivée des Romains en Afrique; les Carthaginois l'avaient possédé pendant plus de cinquante ans. Au début de l'empire, il était occupé militairement par la légion IIIe Auguste, ce qui dut en augmenter encore l'importance. Le joli temple, dit de Minerve, qui sert actuellement de Musée, et le bel arc de triomphe de Caracalla sont une preuve de la splendeur à laquelle la ville arriva dans la suite.

Non loin de Guelma, cité elle-même très importante, s'élevait dans la montagne un établissement considérable nommé *Thibilis*. Il succéda, suivant toute vraisemblance, à une agglomération berbère. Il suffit de se promener au milieu des gros blocs de pierre qui couvrent le forum, entre les deux portes triomphales qui le limitent (fig. 8), pour se rendre compte de sa prospérité d'autrefois.

Cherchell, sur laquelle je reviendrai plus loin, était la capitale du royaume et ensuite de la province romaine de Maurétanie. Il est difficile de trouver un monument plus imposant par sa taille, plus digne de la majesté du peuple



9. Salle des antiquités africaines au Louvre.



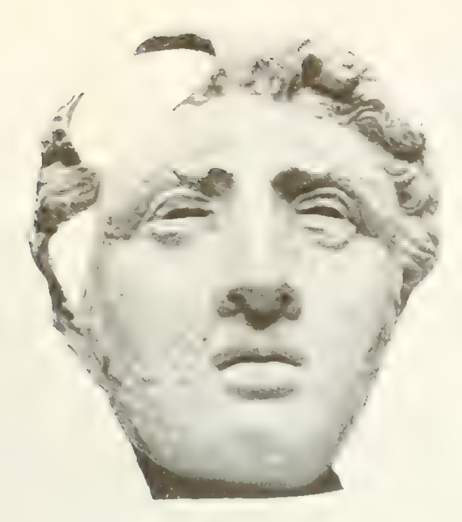
Victoire de Constantine.

15 *bis*. Diane de Cherchell.

17. Tête colossale de Cherchell.

14 *bis*. Ptolémée.

14. Fouilles de Cherchell.



Masque bronze

romain que les grands thermes récemment déblayés. Sa voisine, Tipasa, n'était, à l'origine, qu'un petit comptoir phénicien, sans importance; au IIe siècle, elle reçut un grand développement. D'abord enfermée sur la colline centrale, en face du port, elle s'étendit ensuite dans la plaine, puis sur les deux collines voisines à l'est et à l'ouest. Les restes d'un théâtre, d'un amphithéâtre, de thermes, d'une fontaine monumentale, d'autres édifices encore sont des témoignages indubitables de sa vitalité. On a même trouvé dans les ruines des sarcophages avec figures, dont les plus importants sont conservés au musée d'Alger.

On pourrait multiplier les exemples et rappeler les restes antiques de bien d'autres villes; ce serait se répéter.

Dans toutes ces cités, à en juger par les apparences, l'élément romain semble, à première vue, avoir été prépondérant. Comme les édifices, les habitants étaient vêtus à la romaine : ils portaient, les hommes, la toge ou la tunique; les femmes, la tunique et le manteau des matrones. Ceux de leurs portraits que l'on a retrouvés seraient aussi bien placés sur les bords du Pô, du Rhône ou du Danube que sur ceux de l'Oued-Sahel (fig. 9); entre certaines statues drapées de Lambèse, par exemple, et d'autres qui ornent les musées d'Italie; entre certaines stèles, comme celles d'Aumale ou de Cherchel et des tombes trouvées dans la région du Rhin, il n'y a que des différences insignifiantes (fig. 10). De plus, le latin était la langue officielle des Algériens d'alors; les noms berbères ou puniques qui étaient d'usage autrefois avaient fait place à des noms romains, qui en étaient généralement la traduction plus ou moins exacte. Enfin on dirait que les morts eux-mêmes veulent porter témoignage du changement des mœurs et de la transformation des habitants : à voir les mausolées qui bordaient les grandes voies, au sortir des villes, on pourrait se croire à Pompéi ou sur la voie Appienne; et quand on ouvre des sépultures on y recueille des lampes ou des vases absolument semblables à ceux qui meublent les musées de la France et de l'Italie.

La façade des choses et des hommes était donc purement romaine, et, au premier abord, on pourrait penser que l'assimilation a été complète. Il n'en était point tout à fait ainsi. Au fond, l'élément importé d'outre-mer est toujours resté fort peu nombreux; la population, dans des proportions considérables, est demeurée africaine. Tout le prouve : les innombrables épitaphes des cimetières, les images des défunts sculptées sur leur tombe, qui sont bien réellement la suite des gravures rupestres du temps passé; les ex-voto dédiés par les petites gens des villes et de la campagne à leurs divinités favorites, filles du panthéon sémitique. Et cette vitalité même des cultes primitifs est peut-être la preuve la plus forte de la persistance de l'élément indigène, sous le masque d'apparences trompeuses. Ce n'est pas l'abandon du burnous qui fera des Arabes algériens des Français, si jamais le fait peut se pro-



[illegible]



8. Announa. Le Forum.

dure, mais l'oubli de la religion musulmane. Il en a été de même pour les Algériens d'autrefois. Sans doute, les divinités gréco-romaines ont reçu leurs hommages : ils fréquentaient les temples de Jupiter, Junon et Minerve; ils élevaient des statues à Neptune, à Mercure, à Bacchus; ils honoraient Esculape et sa fille Hygie (fig. 11), et leur demandaient la santé, mais leurs hommages allaient de préférence, surtout dans les petits centres, à leurs dieux nationaux. On ne compte pas les localités qui possédaient des sanctuaires à Saturne, le Baal punique, affublé, lui aussi, d'un nom romain; il n'est pas de musée où l'on ne conserve des stèles votives portant son image avec la représentation d'attributs ou d'offrandes relatives à son culte (fig. 12).

Ainsi, à tout prendre, derrière la Numidie et la Maurétanie officielles, une population nombreuse et active vivait et prospérait, qui ne s'était laissée gagner à la vie romaine que dans les limites de ses besoins très restreints et de ses facultés plus restreintes encore. Il n'y a, dès lors, point lieu de s'étonner que l'art gréco-romain n'ait jamais prospéré dans le pays. Rien n'est plus pauvre que la statuaire africaine : ses productions, quand elles méritent un autre nom que celui d'ébauches informes, ne sont que la copie souvent maladroite de modèles courants : nulle originalité, nulle recherche de la composition, nulle pensée personnelle; par contre, une grande inhabileté dans l'exécution. Les quelques statues que nous avons reproduites donnent une idée très exacte du savoir-faire des artistes africains. Seuls les mosaïstes ont montré quelque talent. On sait combien était répandu dans l'antiquité l'usage de la mosaïque comme revêtement des murs et surtout comme pavement. Les décors géométriques formaient le fond de ce genre d'ornementation et la plupart des décorateurs s'en contentaient (fig. 13). Mais souvent aussi on se plaisait à représenter des scènes où la figure humaine jouait un grand rôle : c'étaient surtout des épisodes empruntés à la mythologie : Amphitrite ou Neptune entourés de Néréides et de dieux marins (mosaïques de Constantine au musée du Louvre (fig. 5), de Bougie et de Sétif au musée d'Alger), triomphe de Bacchus ou capture de Chiron, par Hercule (mosaïques de Saint-Leu, au musée d'Oran); métamorphoses de Jupiter (musée d'Alger); les trois Grâces; les quatre Saisons, etc. Plus rarement on y dessinait des sujets empruntés à la vie réelle, une ferme, une maison de campagne, des chasses, des chevaux de course au pâturage ou à l'écurie. La valeur des mosaïques africaines est loin d'être constante : quelques-unes, cependant, ont un mérite réel et dénotent des artistes de quelque valeur. — Il est pourtant une ville qui fait exception au milieu de la



Afrique d'Announa

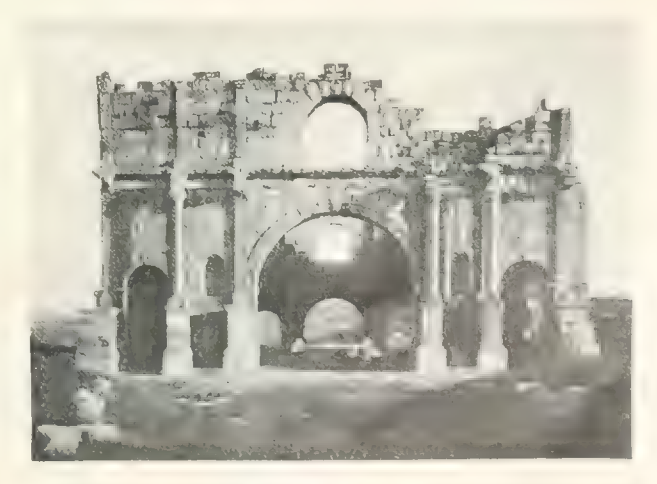


18. Khamissa. Ruines d'un portique.

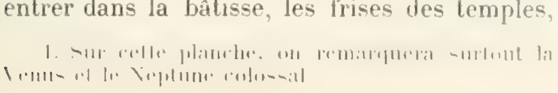
médiocrité de l'Algérie romaine, c'est Cherchell (*Cæsarea*). Capitale du roi Bocchus, cette cité devint celle du roi Juba II, dont le buste a été retrouvé dans les ruines (fig. 14). Esprit éclairé, élevé à Rome dans les traditions grecques, ce prince voulut faire de sa résidence un centre tout romain, de son palais une imitation lointaine des palais du Palatin : il appela auprès de lui des artistes grecs et s'entoura d'œuvres d'art, copies d'originaux attiques. Bien que son fils Ptolémée (fig. 14), n'ait pas hérité de ses goûts, la prospérité de Césarée se maintint encore pendant son règne, si bien que lorsque l'empereur Claude réunit la Maurétanie à l'Empire, Cherchell était, sans contredit, par les chefs-d'œuvre qu'elle renfermait, la première ville de l'Algérie, peut-être même, à cet égard, la rivale de Carthage. Les débris de tant de splendeur font actuellement l'ornement de plus d'un musée. Le Louvre possède quelques beaux spécimens; on en voit d'autres à Alger (fig. 15[1]); et la collection locale de Cherchell a conservé quelques morceaux d'un intérêt tout particulier (fig. 15, 16 et 17) : il y a là des œuvres qui rappellent les différentes périodes de l'art grec, depuis l'archaïsme jusqu'aux époques voisines de l'ère chrétienne. Malheureusement Cherchell est unique dans son genre.

La domination de Rome sur la Numidie et la Maurétanie dura, incontestée, pendant quatre siècles. Dans la première moitié du v[e] siècle elle eut à lutter en Afrique contre des barbares venus d'Occident, les Vandales. Bien que peu nombreux, ceux-ci, aidés assurément par les indigènes, remportèrent une suite de succès qui leur assurèrent la suprématie dans le pays. Grands destructeurs des monuments du passé, ils n'en élevèrent pas eux-mêmes, si bien qu'ils ne nous ont laissé comme souvenir de leur passage que des ruines.

A leur tour, les Vandales furent chassés par les Byzantins. Grâce à ceux-ci, l'Afrique du Nord connut un renouveau d'un genre tout particulier. De tous côtés elle se couvrit d'édifices improvisés, surtout d'ouvrages militaires, — car il fallait avant tout songer à se défendre, si bien que la région se transforma en un vaste camp retranché. Ceux des monuments anciens qui existaient encore se changèrent en fortifications : on en bouchait les ouvertures avec des pierres de taille (fig. 18), on en faisait des bastions ou des fortins avancés. Les portes triomphales des villes étaient-elles restées debout, on les reliait les unes aux autres par une muraille continue. Sétif, Tébessa (fig. 19), Guelma, étaient, à l'époque de la conquête française, ou sont même aujourd'hui encore en partie entourées de leur enceinte byzantine. Rencontrait-on un grand ensemble religieux comme la basilique de Tébessa, on en constituait une forteresse détachée (fig. 20). Ailleurs, on se contentait de puiser dans les restes des édifices détruits les pierres nécessaires à la construction des forts qu'on élevait au milieu des ruines ou à quelque distance ; on faisait tout entrer dans la bâtisse, les frises des temples,



[illegible]



1. Sur cette planche, on remarquera surtout la Vénus et le Neptune colossal.

les tombes des cimetières, les bases honorifiques des places publiques, les statues mêmes et les colonnes. Et aujourd'hui, lorsqu'on parcourt le pays et qu'on rencontre à chaque pas ces ouvrages défensifs, on ne peut s'empêcher d'admirer le rôle des Byzantins, sur lesquels on a porté bien longtemps un jugement fort injuste. Ils ont accompli en Afrique une œuvre militaire qui tient du prodige; rien ne plaide plus chaleureusement leur cause que les restes des monuments, grands ou petits, dont ils ont couvert le pays.

Mais leur puissance militaire ne pouvait arrêter longtemps la marche des événements. C'était au tour des Arabes de dominer en Afrique; à l'âge d'or de la paix romaine, à l'âge d'argent de l'occupation byzantine succéda, vers le milieu du VIIe siècle de l'ère chrétienne, l'âge de fer de la barbarie musulmane.

L'histoire lui doit pourtant une justice; plus respectueuse que ses devanciers, elle a épargné les restes des périodes antérieures. A vrai dire, si elle ne les a pas détruits, ce n'est point par déférence mais bien par indifférence. Les Arabes étaient pour la plupart des nomades qui ignoraient l'usage des maisons et n'avaient point besoin de pierres de taille. Ils se sont donc contentés de planter leurs tentes au milieu des villes romaines et des camps byzantins; ils ont laissé le temps accomplir son œuvre sans l'aider — comme ont fait tant de peuples qui se vantaient d'apporter avec eux une forme supérieure de civilisation. On peut penser qu'il n'y a pas lieu de les en louer; encore est-il piquant de le constater. Rome victorieuse avait rasé Carthage et tout l'éclat de la grande cité punique s'était évanoui en un jour — ainsi l'avait décidé la haine des conquérants : Rome vaincue à son tour a été plus heureuse; la fortune lui a donné de vivre, jusqu'à notre époque, sur la terre algérienne, par les restes de ses monuments.

R. CAGNAT.
Membre de l'Institut, inspecteur général des musées scientifiques et archéologiques de l'Algérie







Tlemcen — L'enceinte de Mansourah.

LES VILLES MORTES

Une haute muraille d'argile et de basalte dressant pendant des lieues des contreforts rougeâtres avec çà et là des taches vertes, qui sont des vignes et parfois des lentisques : crêtes déchirées où des flocons de nuages s'accrochent comme des lambeaux de toisons, car la muraille est haute et se perd dans le ciel : la chaîne du Djebel-Térim.

Au pied, d'interminables vignes, des vergers d'oliviers séculaires, des bosquets de figuiers convulsés et trapus, des haies bleuâtres de cactus, cerclant l'orge et le blé des cultures indigènes, et, le long des sentiers bordés de petits murs, des irrigations d'eau vive débordant d'étroits caniveaux creusés à profondeur de bêche, qui vont porter la fraîcheur et la fécondité à travers cinquante lieues de labours et de jardins : la vallée de l'Isser.

Derrière vous, ce mamelon couronné de murs blancs, que chacun de vos pas en avant abaisse et efface, Tlemcen, la cité des Émirs : Tlemcen déjà lointaine et dont les sonneries de casernes, claironnant depuis cinq heures du matin, n'arrivent plus maintenant qu'en modulations vagues, confondues avec les grincements de guitare d'un colon espagnol, rencontré tout à l'heure au tournant d'un chemin.

Et dans cette solitude cultivée, au passant rare, où nul toit de métairie n'apparaît, tout à coup surgissent devant vous des tours, hautes tours ruinées, éventrées et pourtant se tenant encore. De croulantes murailles les relient ; c'est l'ancienne enceinte d'une ville disparue, s'ouvrant en cirque sur cent hectares jadis bâtis de luxueuses demeures, de palais, de mosquées, de koubas et de bains : Mansourah.

Mansourah, la ville guerrière, dont la splendeur rivale tint huit ans en échec la prospérité menacée de Tlemcen ; Mansourah, la ville assiégeante bâtie à une lieue de la ville assiégée : Man-

cal, dont l'enceinte, aujourd'hui démantelée, éparpille à mi-flanc du Djebel-Térim jusqu'à travers les vallées de l'Isser les moellons de ses tours et les briques vernissées de ses portes, les monuments, les maisons et les rues ayant été rasés par les vainqueurs avec défense à tous les habitants de la plaine de prononcer jamais le nom de la ville détruite et de tenter de bâtir sur son emplacement.

Un siège de huit ans, que soutint la cité des Émirs, s'éveillant un matin, après trois assauts successifs, enveloppée d'une épaisse muraille en pisé dont on admire encore les restes, et, du coup, bloquée, sans communication, privée de vivres et de renforts, et comme ce n'était pas assez, voilà qu'au milieu du camp ennemi s'élevait en même temps une ville. La mosquée surgissait la première, une des plus grandes qui aient jamais existé, ensuite le minaret poste-vigie d'où l'on pouvait, à trente mètres de hauteur, surveiller les allées et venues des assiégés; puis des maisons se groupèrent autour des monuments : palais des grands chefs environnés de jardins, cafés et bains maures, et enfin des demeures plus humbles, abris de fantassins ou des simples cavaliers.

Et ce fut Mansourah, la cité assiégeante, grandie comme dans un rêve menaçant et terrible sous les remparts même de Tlemcen, Tlemcen, la ville investie, assiégée et déjà réduite à composition.

Qu'advint-il? Les indigènes ont voué aux sultans Yacoub et Youcef, qui mirent autrefois, dans la nuit des temps, la cité des Émirs en péril, une si fanatique et si vivace haine, qu'il est presque impossible de se faire raconter la légende, et c'est à peine si l'Arabe interrogé sur l'histoire de ces ruines consent à vous en dire le nom, comme à regret : Mansourah.

Singulière destinée des choses humaines! Tlemcen vouée à la destruction subsiste encore ; bien plus, est demeurée la reine du Magreb et, toute hérissée de minarets et de mosquées, a conservé intactes les richesses de sa merveilleuse architecture. De Mansourah la Victorieuse, il ne reste que des débris de murailles, des tours en ruines; sur les cent hectares jadis couverts de palais et de luxueuses demeures, colons et indigènes ont planté de la vigne. En vain son minaret de briques roses et vertes se dresse-t-il encore orgueilleusement auprès de sa pauvre mosquée! Vaincue par la Djéma-el-Kébir, le croyant fidèle n'en franchit plus jamais le seuil; seuls les roumis troublent parfois l'abandon et la solitude de ses salles à ciel ouvert, car les plafonds ont croulé avec l'arceau des voûtes ; et des fissures des anciennes mosaïques ont jailli çà et là des pieds noueux et tordus d'amandiers, dont l'Arabe nomade dédaigne même la fleur.

Jean LORRAIN.



Chambi et son mehari



Forum et arc de triomphe.

LES RUINES DE TIMGAD

A quelques lieues de la route de Constantine à Biskra, devenue la station hivernale et balnéaire par excellence, l'Afrique française offre au voyageur le spectacle aussi attrayant qu'instructif de la résurrection d'une antique cité romaine récemment tirée d'un oubli douze fois séculaire par les soins de l'Administration des Beaux-Arts.

La *Thamugadi* des anciens, l'actuelle *Timgad*, fièrement campée au pied du revers nord de la chaîne des Aurès ou Aouras, a, grâce au linceul de cendres dont elle fut recouverte au moment de sa destruction; grâce surtout à son éloignement de tout centre de colonisation, conservé le vivant aspect que présente aux touristes Pompéi, la merveille d'Italie.

Mais si Pompéi fut une coquette ville de plaisance, tout imprégnée de l'art grec, Timgad, due à la main-d'œuvre légionnaire romaine, eut des destinées plus hautes, un rôle plus important à remplir.

Sentinelle avancée de l'Empire, elle devint non seulement un centre de civilisation et de colonisation, mais aussi une pépinière de citoyens prêts à assurer le recrutement de la fameuse IIIe légion qui, installée dans le voisinage, à Lambèse, constituait à elle seule toute l'armée d'occupation d'Afrique.

Ce fut le légat propréteur Lucius Munatius Gallus qui jeta en l'an 100, sous le règne de Trajan, les fondations de la cité que nous admirons aujourd'hui.

L'histoire de Thamugadi est celle de la Numidie aux époques impériale, vandale et byzantine; et elle disparaît lors de l'invasion dévastatrice des Arabes dont les hordes fanatiques jettent comme un immense voile sur les souvenirs laissés dans les pays si longuement et si patiemment conquis par la Ville Éternelle.

La période qui s'étend de Trajan au commencement du IVe siècle fut pour Thamugadi une période de prospérité et de paix, à peine troublée par quelques insurrections des indigènes, les Maures de l'Aurès. Mais, à partir de Constantin, commencèrent les discordes religieuses engendrées

par le schisme de Donat : à plusieurs reprises et pendant de longues années, des bandes nombreuses de schismatiques, prenant le nom de circoncellions, ravagèrent le pays de Timgad qui devint l'un des foyers de l'hérésie; ces guerres incessantes désolèrent les contrées que la nature avait douées de tant de richesses et, en affaiblissant l'autorité impériale, préparèrent la chute de la domination de Rome.

On a conservé les noms de quelques évêques de Thamugadi, par exemple : *Novatus*, qui prit part au concile de Carthage en 258; *Sextus*, en 320; *Faustinianus*, en 411 : adversaire du donatiste Gaudentius; *Secundus*, mentionné dans la liste des évêques de Numidie en 484; et aussi de cinq martyrs arrêtés en 304, à Thamugadi, par Alexandre, qui plus tard devait être empereur. Ils furent mis à mort par le proconsul Anulinus à Boseth-Amphoria.

Après une tranquillité relative de vingt années, l'invasion des Vandales (en 429), auxquels se joignent de nouvelles circoncellions, ramène le pillage et la ruine. Les Berbères, retranchés dans leurs montagnes, profitent de ces désordres et de ces luttes pour dévaster les villes et les campagnes sans défense; au lendemain de la bataille de Tricaméron remportée en 533, par Bélisaire sur les Vandales, les Maures soulevés incendient Thamugadi (535) pour empêcher les Grecs de s'y établir.

Mais, Solomon, lieutenant du général byzantin, les bat dans la plaine de Mamma et, quatre années plus tard, construit une forteresse avec une partie des ruines de la colonie de Trajan dans laquelle il s'installe.

De 565 à 646, nous trouvons une époque à peu près calme pendant laquelle les Maures et les Berbères embrassent pour la plupart le christianisme; mais le patrice Grégoire, n'écoutant que son ambition, veut se rendre indépendant : attaqué, en 647, par Abd-allah-Imb-sad, gouverneur de l'Égypte, il est battu et tué à la bataille d'Aoukba, près de Gabès.

Toutefois l'invasion musulmane rencontre une résistance acharnée de la part des Berbères entraînés par une Aurasienne patriote, la Kahenna; Sidi Okba, le fameux marabout dont les restes devaient reposer près de Biskra, est vaincu et mis à mort par les troupes de l'héroïne africaine. De nouvelles armées arabes, conduites par Hassan, en 698, sont encore battues par les Berbères et les Grecs à la Meskiana; mais la fortune favorise enfin le Croissant et la Kahenna, réfugiée dans l'Aurès, est défaite à son tour par l'Arabe Kaled près d'Iezid.

La fin de Thamugadi coïncide donc avec la fin du VIIe siècle. Depuis cette époque, outre les tremblements de terre qui disloquèrent et abattirent les monuments respectés par les Barbares, le sable et la poussière de la plaine amoncelés par le siroco; les terres de la montagne qui domine la ville entraînées par les pluies, la végétation enfin ont enterré les ruines imposantes que nous admirons aujourd'hui et dont le service des Monuments historiques a entrepris le déblaiement méthodique et la consolidation.

A l'époque romaine, 14 milles, soit 21 kilomètres, séparaient Lambèse de Thamugadi; sur la route moderne qui relie Batna à Khenchela, on compte 27 kilomètres des ruines de l'antique ville militaire à celles de Timgad.

Cette dernière, dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 1071 mètres, est bâtie dans un renfoncement du mont Morris et s'ouvre du côté du Nord sur une large plaine qu'arrose, de l'Ouest à l'Est, l'oued Stoutz formé de la réunion de l'oued Merien et de l'aïn Morris.

Cette source, située à 3 kilomètres environ au Sud, alimentait la ville en eau potable au moyen de conduites en maçonnerie presque entièrement conservées; un appareil élévatoire contenu dans un château d'eau, aujourd'hui en ruines, distribuait le précieux liquide dans les aqueducs.

Si on laisse de côté la forteresse byzantine qui domine Timgad, l'espace couvert de ruines compactes est sensiblement un carré de 800 mètres de côté; ces ruines s'étendent donc sur une superficie d'environ 60 hectares, dont une partie importante a été mise à jour.

De l'Ouest à l'Est, une grande voie, appelée *Decumanus Maximus*, sépare la ville en deux fractions inégales et elle est coupée à angle droit par une autre voie moins importante, nommé *Cardo*. Dans les colonies militaires, la rencontre du tracé de ces deux voies déterminait l'emplacement du Forum, qui devenait de la sorte le centre de la cité; cette règle a été suivie à Thamugadi, mais là, par exception, le Cardo ne se prolonge pas au delà de la place publique en suivant la même ligne; interrompu au Forum, il reprend au sud de la grande voie une direction parallèle à sa première partie, à 80 mètres environ de distance.

La grande voie, dont chaque extrémité était fermée par une porte, n'était autre qu'une partie



Le Cirque.

de la route de Lambèse à Mascula et à Théveste; sur son côté Sud s'élèvent la plupart des monuments de Timgad que nous allons décrire tout à l'heure.

Ce sont d'abord : le bel *Arc de Triomphe*, sous lequel passe le Decumanus; les *Latrines publiques*, le *Forum*, avec les édifices qu'il contient tels que : la *Basilique civile*, les *Boutiques*, la *Curie*, la *Tribune aux harangues* et le *Temple de la Victoire*, les statues érigées en l'honneur des empereurs et des personnages marquants de la cité. Puis, en sortant de la place publique, le *Théâtre*, les *Thermes*, le colossal *Temple de Jupiter Capitolin*, le *Marché* et ses *Annexes*, les *Maisons*. Viennent ensuite les *Basiliques chrétiennes*, disséminées dans divers quartiers et même dans les environs; enfin, le fameux *Fort byzantin*, dernier refuge de l'antique civilisation.

De très riches variétés de marbres ont été employées à la construction de ces divers monuments; quant à la pierre, elle s'y manifeste sous trois formes différentes :

1° Le *calcaire bleu*, très résistant, provenant des montagnes situées au nord de la cité; ce calcaire a principalement servi à l'exécution des dallages;

2° Le *calcaire blanc de Menah*, tiré des carrières situées à 30 kilomètres environ;

3° Le *grès*, extrait des environs de Timgad, qui a été utilisé dans les constructions courantes, les pavages des rues secondaires, etc.

Thamugadi était entourée de faubourgs dont les murailles sont parfaitement visibles : les ruines suburbaines qui regardent le Sud semblent occuper une étendue plus considérable que les autres, et l'on trouve de ce côté quelques tombeaux creusés dans le roc. Vers l'Ouest, au delà d'un ravin formé par les eaux pluviales, on voit les traces d'habitations dont la construction a peut-être été postérieure à la destruction de Thamugadi par les Maures au temps de Solomon.

Tel est, en quelques mots, l'aperçu descriptif de la belle Pompéi algérienne qui, au temps de la prospérité impériale, était la plus riche colonie du pays. La merveilleuse conservation de ses

ruines offre de vastes sujets d'études aux savants, aux archéologues, aux artistes, et ses restes sont assez complets pour donner au voyageur l'impression vivante de l'installation romaine en Afrique.

Les premières fouilles régulières furent exécutées par *M. Duthoit* à la fin de 1880, sous la savante inspection générale de *M. Émile Bœswillwald*; les années suivantes virent le déblaiement de l'Arc de Triomphe, du Forum et du Théâtre. Malheureusement les travaux durent être interrompus; ils ne purent être repris qu'en 1892, sous notre direction. Grâce au crédit spécial mis chaque année à notre disposition par le Parlement, les opérations de fouilles ont pris une extension plus considérable et les résultats récemment obtenus ont dépassé toutes les espérances.

Nos dernières découvertes sont : les voies, les portes de la ville, les Thermes, le Capitole, les marchés, les maisons, les basiliques chrétiennes.

Mais l'antique fille de Trajan est loin d'avoir révélé tous les trésors archéologiques qu'elle possède et que les déblais ultérieurs, nous l'espérons, exposeront de nouveau à ce beau soleil d'Afrique où Rome a entassé tant de merveilles encore inconnues.

ALBERT BALLU.

Il est impossible de parler de Timgad sans emprunter à M. Albert Baliu, architecte en chef du gouvernement et inspecteur des monuments historiques de l'Algérie, quelques-unes des pages qu'il a consacrées à la fille de Trajan, qu'il a reconstituée d'une façon si remarquable au pavillon officiel de l'Algérie à l'Exposition universelle, sur laquelle il fit une série de conférences si applaudies, qui lui appartient en un mot par la façon définitive dont il l'a reconstituée en ses travaux et par ses fouilles.

L. R.



L'Arc de Triomphe



Sidi Okba. — La mosquée.

L'ALGÉRIE ARABE

Après avoir conquis l'Égypte, puis la Cyrénaïque et la Tripolitaine, les Arabes, poussant toujours devant eux, se trouvèrent en contact avec la Tunisie et l'Algérie. Là, dans les villes et sur le littoral, vivaient encore des populations, peut-être soumises nominalement à l'empire byzantin mais indépendantes en fait, tandis que dans les plaines et les montagnes, les Berbères avaient recouvré depuis longtemps leur liberté. Le khalife Omar s'était méfié du « lointain perfide », mais l'attrait du butin décida ses successeurs à envoyer des expéditions qui, destinées d'abord à faire de simples razzias comme celles d'Abdallah ben Abou Sarh et de Moaouyah ben Khodeidj, devinrent ensuite le noyau d'une occupation permanente. Malgré des interruptions causées par les luttes des prétendants au khalifat en Orient, la domination arabe s'établit d'une manière stable lorsque Oqbah ben Nafi fonda Qaïrouan (669) : cette ville devait être le point de ralliement, le dépôt, et, au besoin, le refuge des Musulmans, s'ils étaient menacés par une insurrection indigène ou un retour offensif des Byzantins.

La conquête présentait, en effet, bien d'autres difficultés que dans l'est de l'Afrique septentrionale. Là, les Musulmans avaient été accueillis comme des libérateurs par une population asservie depuis des siècles et qui supportait plus difficilement peut-être le joug religieux des Grecs que les exactions de leurs agents fiscaux. Incapables d'un effort énergique pour secouer eux-mêmes le joug, les Coptes acceptèrent avec une joie imprévoyante la domination arabe. Il n'en fut pas de même à l'Ouest, où l'autorité des Grecs ne s'exerçait plus que dans des ports comme Carthage, et où les haines causées par des dissensions religieuses s'étaient effacées depuis que les populations latino-berbères et berbères avaient recouvré leur indépendance. Les Musulmans ne devaient pas être accueillis comme l'avaient été les Vandales et les Byzantins, en qui les Berbères voyaient les libérateurs de leurs maîtres du moment. Au contraire, ils représentaient une double conquête : la conquête politique et la conquête religieuse, précédées d'une phase d'incursions et de pillages. Contre les Musulmans, les populations berbères luttèrent avec énergie, aidées parfois par les

Grecs, et elles auraient probablement triomphé si l'esprit de particularisme si puissant en Afrique n'avait tantôt contribué à armer les unes contre les autres les deux grandes familles berbères, les Senhadjas et les Zenatas, au grand avantage de l'envahisseur, tantôt à empêcher, sauf à de rares moments où le succès fut la récompense de l'union, une fédération de toutes les tribus berbères contre l'ennemi commun.

L'histoire de la conquête de l'Algérie est peu connue, ou plutôt mal connue. Au milieu des légendes qui se sont groupées autour de trois ou quatre noms, on peut démêler que les premières campagnes furent des pointes audacieuses, partant de Qaïrouan vers l'Ouest et le Sud-Ouest, sans que les Arabes essayassent de s'aventurer dans les massifs montagneux du Nord ou le long du littoral, où les villes, ravitaillées par mer, pouvaient les tenir longtemps en échec. Il eût été dangereux aux troupes légères dont se composaient les premières expéditions, de se risquer dans des défilés inconnus, dans des vallons étroits où la mobilité de la cavalerie arabe ne pouvait plus être d'aucune utilité et où tout l'avantage restait aux gens du pays, maîtres de couper les communications et d'affamer l'ennemi. Quant au chemin du littoral, les Musulmans n'avaient pas de matériel de siège pour s'emparer des ports qui les auraient arrêtés, sans compter que leurs flancs auraient été menacés, du côté de la terre par les Berbères des montagnes, du côté de la mer par les vaisseaux grecs. Il ne restait donc que la route des plataux et du Sahara : c'est elle qu'ils prirent.

Une première pointe aurait été poussée par le second gouverneur de l'Ifriqyah, Abou'l Mohadjir, jusqu'aux sources de Tlemcen; la grande tribu des Aourabah qui l'attaqua fut vaincue, et son chef Kosaïlah, fait prisonnier, dut embrasser l'islamisme et resta près d'Abou'l Mohadjir comme un otage, traité avec les plus grands égards, mais gardé pour répondre de la fidélité de son peuple. Quand Oqbah, nommé une seconde fois gouverneur de l'Ifriqyah (680), eut détruit l'œuvre d'Abou'l Mohadjir et rebâti Qaïrouan, il se lança dans l'Ouest. Vainqueur des Berbères et des Grecs en rase campagne, il évita prudemment de faire les sièges de Baghaï, de Lambèse et de Tiharet et, marchant toujours devant lui, il arriva jusque dans le Maghreb extrême, le Maroc actuel, dont les légendes lui font faire la conquête. Témoins de ses victoires, Kosaïlah et Abou'l Mohadjir l'accompagnaient comme des trophées vivants et les humiliations ne leur étaient pas épargnées, surtout au premier. Patiemment, il guetta l'occasion, dirigeant de sa prison mobile une vaste conspiration, et quand Oqbah, revenant de sa chevauchée, eut imprudemment divisé à Tobna son armée en petits corps de cavalerie qui devaient rentrer isolément à Qaïrouan, un soulèvement formidable éclata, ayant à sa tête Kosaïlah, qui s'était évadé. Surpris à Tahouda, par une armée de Berbères et de Grecs, Oqbah succomba après des prodiges de valeur (685); avec lui périrent ses trois cents cavaliers et Abou'l Mohadjir. Le corps du premier gouverneur de l'Ifriqyah fut transporté, on ne sait à quelle date, à la petite oasis qui porte son nom près de Biskra et une inscription mentionne le lieu où repose Sidi Oqbah ben Nafi.

Le succès des Berbères jeta la terreur dans l'esprit des Arabes et la panique fut si forte qu'ils évacuèrent le Maghreb et l'Ifriqyah, abandonnant Qaïrouan et entraînant dans leur fuite Zohaïr ben Qaïs, le lieutenant d'Oqbah. Les Berbères recouvrèrent leur indépendance et un de leurs premiers actes fut de renier l'islamisme qui leur avait été imposé. Les embarras du Khalife en Orient lui firent négliger le Maghreb, mais en 688, Zohaïr revint à la tête d'une armée considérable et se rencontra avec Kosaïlah à Memes, à l'ouest de Qaïrouan. Le combat fut acharné; enfin le chef berbère périt et sa mort fut le signal de la déroute. Mais le pays n'était pas conquis, car, malgré de nouvelles expéditions, Zohaïr évacua Qaïrouan et se retira en Tripolitaine où il fut tué, surpris par un retour offensif de la flotte grecque (690). L'heure était propice aux Berbères pour chasser les Arabes; mais Koseïlah n'était plus là pour les réunir : chaque chef de tribu se regarda comme souverain indépendant, et cette division, accentuée peut-être par des guerres intestines, permit aux Musulmans d'attendre l'arrivée d'un nouveau gouverneur, Hasan ben en No'mân (696) : les Grecs furent chassés de Carthage; des campagnes dans le nord et l'ouest de la Tunisie menacèrent l'Algérie. Les Berbères, réparant leur faute, s'unirent sous la direction de la Kâhinah (la prophétesse), dont le nom même est douteux (Dahyah ou Damyah?) Il est difficile, en présence des légendes qui se rattachent à son souvenir, de décider si elle régna réellement, ou si elle ne fut qu'une femme inspirée, qui devait, comme Lalla Fatma dans les temps modernes, être le centre et le symbole de la résistance berbère. Quoi qu'il en soit, elle débuta par un succès : Hasan et son armée qui marchaient contre l'Aourâs, où dominaient les Djeraouas, la tribu de la Kâhinah, éprouvèrent un sanglant échec à la Meskiana, dans la province de Constantine, et furent repoussés l'épée dans



Tlemcen. — Le Mihrab de la Grande Mosquée.

les reins jusque Gabès, laissant de nombreux prisonniers entre les mains des Berbères. Hasan s'enfuit jusqu'en Cyrénaïque, le Maghreb et l'Ifriqyah étaient encore une fois libres.

Une fois encore, les embarras du Khalife l'obligèrent à retarder sa revanche. Pendant que Hasan attendait en Cyrénaïque l'occasion de reconquérir l'Ifriqyah, la Kâhinah, s'il faut en croire la tradition, donnait l'ordre de ruiner le pays, de couper les arbres, d'abattre les villes et de ravager les jardins de façon à détourner les Arabes de conquérir une région désolée. Il est douteux qu'une pareille résolution ait été prise, plus douteux encore qu'elle ait été exécutée. Ce serait cependant cette mesure qui aurait aliéné à la Kâhinah les sentiments des populations sédentaires et agricoles, berbères et latino-berbères, et qui aurait facilité à Hasan la nouvelle conquête du pays, lorsque le Khalife Abd el Melik, débarrassé d'une nouvelle révolte (703), put lui envoyer une armée considérable. Il est plus vraisemblable d'admettre que les dissensions naturelles et fatales à la société berbère, jointes à la trahison des Arabes restés dans le pays, facilita la tâche de Hasan. Les défenseurs de l'indépendance furent exterminés, et la tête de la Kâhinah, tuée dans l'Aourâs, fut envoyée au Khalife, tandis que ses fils entraient au service de Hasan. De ce jour commença la vraie conquête de l'Algérie, conquête méthodique, non sans retours de fortune, mais différente des raids exécutés par Abou'l Mohâdjir et 'Oqbah. Les détails ne nous en ont pas été conservés, mais l'on peut croire que ce fut dans cette période que les ports et les villes du Tell, de Constantine à Tlemcen, tombèrent au pouvoir des Arabes. Les corps étaient vaincus, non les consciences : après avoir abjuré douze fois l'islam, les Berbères choisirent le domaine religieux pour la défense de leur indépendance.

A Hasan avait succédé Mousa ben Nosair qui, après avoir pénétré jusqu'à l'Atlantique et soumis le pays, trouva dans la conquête de l'Espagne (709) le moyen d'assurer celle de l'Algérie et du Maghreb. Ce furent des Berbères qui composèrent presque toute l'armée de Tarik, le vainqueur de Roderic : c'est en dirigeant contre l'Europe occidentale des milliers et des milliers de Berbères à peine convertis, que Mousa débarrassa le Maghreb et l'Ifriqyah d'éléments de troubles, devenus de l'autre côté de la Méditerranée les agents de ses conquêtes. Cependant la doctrine qui devait soustraire pour un temps l'Afrique du Nord au joug arabe avait commencé d'y pénétrer. Tandis que les Musulmans s'étaient partagés en Orient entre partisans des premiers Khalifes et de leurs successeurs Omayades et partisans des droits de 'Ali, cousin et gendre du Prophète, d'autres, également ennemis des deux factions, prétendaient ramener l'islamisme dans les voies tracées par le Prophète, exclure les ambitieux qui aspiraient à sa succession, faire du Qoran la loi unique, établir l'égalité absolue entre tous les Musulmans, quelle que fût leur origine : ils décidèrent que tout croyant, soit Arabe, soit étranger, pourvu qu'il fût vertueux, pouvait être choisi comme l'imâm suprême, et que tout péché grave devait être assimilé à l'infidélité. Après avoir commis d'horribles ravages dans l'Iraq, vaincus et décimés par les divers prétendants, fractionnés eux-mêmes en diverses sectes dont les plus célèbres en Occident furent les Abadhites et les Sofrites, les Kharedjites — nom donné à ces non-conformistes — portèrent en Afrique leurs idées de nivellement : elles furent bien

accueillies des Berbères exposés, convertis ou non, à l'avidité et à l'orgueil de leurs gouverneurs arabes. Ils embrassèrent avec ardeur ces doctrines qui rappelaient celles des Circoncellions, et qui étaient contre les conquérants une forme d'opposition fournie par les conquérants eux-mêmes. Bientôt, de violentes exactions commises par le gouverneur 'Obaïd Allah amenèrent un soulèvement des Berbères du Maghreb (740). Des milliers de Kharedjites, la tête rasée, marchant derrière le Qoran porté à la pointe des lances, s'emparèrent, sous la conduite d'un ancien porteur d'eau de Tanger, Maïsara, de presque tout le Maroc actuel. Mais comme toujours, l'esprit d'indiscipline ne tarda pas à se montrer chez les Berbères Kharedjites comme il s'était manifesté chez les Berbères païens ou chrétiens. Maïsara fut tué par les siens; son successeur, Khâled ben Hamid, vainquit une armée arabe et tout le nord de l'Afrique s'insurgea. Une seconde armée, commandée par un nouveau gouverneur, Kolthoum, fut exterminée avec son chef à Baqdourah (742); à peine si quelques débris purent passer en Espagne. L'Algérie actuelle tomba aux mains des non-conformistes et ceux-ci allèrent attaquer Hanzhalah, successeur de Kolthoum, jusque dans l'Ifriqyah. Vaincus dans deux journées où succombèrent leurs chefs, ils rétrogradèrent, mais les troubles qui accompagnèrent la transmission du Khalifat des Omayades aux Abbasides ne permirent pas de pousser plus loin le succès.

En même temps l'Ifriqyah était en proie à la guerre civile; elle ne se termina que par la défaite des gouverneurs qui avaient cherché à se rendre indépendants. Ces luttes permirent aux Kharedjites sofrites d'établir leur domination à Tlemcen, où ils eurent pour imâm Abou Qorrah, pendant qu'une autre secte Kharedjite, les Abadhites, prospérait dans le Djebel Nefousa en Tripolitaine, avec Abou'l Khattâb pour imâm. La défaite de ce dernier à Taourgha par le gouverneur abbaside Ibn el Ach'ath (761) eut pour contre-coup la fondation d'une ville et d'un État en Algérie : Abd er Rahman ben Rostem, d'origine persane, quitta Qaïrouân dont la garde lui avait été confiée et, se dirigeant vers l'Ouest, il alla fonder au pied du Djebel Djozzoul, une nouvelle Tiharet (la Tagdemt actuelle) à quelque distance de la Tingartia romaine (la Tiharet actuelle). Les miracles qui avaient signalé la fondation de Qairouân se répétèrent pour celle de la nouvelle capitale qui devint le centre des Abadhites comme Tlemcen était celui des Sofrites. Réunis à ceux du Djebel Nefousa, les Kharedjites de ces deux États vinrent assiéger à Tobnah Omar ibn Hezarmard, gouverneur de l'Ifriqyah pour le khalife El Mansour; échappé au premier danger, ce général succomba en défendant Qaïrouan (771). Les Berbères restaient encore une fois maîtres du Maghreb et de l'Ifriqyah. Ce fut pour peu de temps : la bataille de Djenbi gagnée par le successeur d'Omar, Yazid ben Hâtem el Mohallebi (772), lui rendit la possession de cette dernière province; mais Abd er Rahman demeura paisible maître de Tiharet, et son successeur, 'Abd el Ouahhâb conclut la paix avec Raouah qui remplaça Yazid (747). A cette époque, l'imâm abadhite de Tiharet gouvernait un État qui comprenait, outre cette ville et ses environs, l'Oued Rir', Ouargla, le Nefzaoua, Gabès, Djerba, le Djebel Nefousa, Tripoli et Sort. Mais la division ne tarda pas à s'établir; des schismes, bientôt suivis de guerres civiles, désolèrent la communauté abadhite : le fils d'Abd el Ouahhâb, Mimoun, fut assassiné, du vivant de son père, par les dissidents Nakkârites. La décadence était complète lorsqu'il se produisit un événement qui mit fin à la domination Kharedjite en Algérie et dans le Nord de l'Afrique.

Les Alides, qui avaient considéré les Omayades, puis les Abbassides comme des usurpateurs, avaient échoué dans leurs tentatives de soulèvement en Orient; ils furent plus heureux en Occident : l'un d'eux, Edris ben 'Abdallah, échappé aux poursuites de Haroun er Rachid, arriva heureusement dans le Maghreb el Aqsa (le Maroc actuel) où il fut accueilli et reconnu pour chef par la tribu des Aouraba, où son fils bâtit la ville de Fas. Dès que son pouvoir fut affermi, il attaqua les Kharedjites de l'Ouest, les Sofrites, et mit fin à leur domination en s'emparant de Tlemcen (790). Pendant ce temps, les Kharedjites de Tiharet étaient affaiblis par leurs guerres contre les Motazélites et les Ouasélites du Haut Chélif, si bien qu'ils ne purent offrir de résistance sérieuse quand un nouveau prétendant, se disant, comme les Édrisites, issu d'Ali, vint, après des aventures romanesques, établir pour quelque temps sa domination sur le nord de l'Afrique. Ce furent encore des Berbères qui furent les instruments de sa fortune. Le missionnaire chiite (partisan d'Ali) Abou 'Abd Allah ed Dâ'i s'établit chez les Ketâmah, près de Sétif, et là, prêcha les doctrines alides et la révolte contre les Aghlabites, qui, de gouverneurs abbasides, étaient devenus les souverains presque indépendants de l'Ifriqyah et du Maghreb central. Le succès dépassa l'attente du missionnaire, et les Berbères, stimulés par l'attrait de la révolte et du pillage qu'on leur faisait entrevoir, suivirent docilement le mission-



Tlemcen. — Intérieur de la grande Mosquée.

naire. Après des combats de fortunes diverses, celui-ci, maître de la province actuelle de Constantine, s'avança en Tunisie d'où il n'eut pas de peine à chasser le dernier prince aghlabite, Ziadet Allah, qui s'enfuit en Orient. Pendant ce temps, le Mahdi Obeid Allah, que le *da'i* (missionnaire) 'Abd Allah faisait reconnaître comme khalife aux populations berbères de l'Algérie, avait quitté l'Orient pour le Maghreb, où avant lui et avant Edris, s'était déjà réfugié un troisième fondateur d'empire, 'Abd er Rahman l'Omayade, l'ancêtre des khalifes d'Espagne. Mais au lieu de rejoindre son lieutenant qui opérait dans le massif montagneux au nord de Sétif, Obeid Allah se dirigea vers le Sud et, arrivé à Sidjilmasa, dans le Tafilelt actuel, il fut arrêté et emprisonné par le dernier souverain de la dynastie ouasilienne des Midrarites, Elisâ, sur les avis donnés par le Khalife abbaside de Baghdâd. Le da'i s'empressa d'aller le délivrer, et, au commencement de 910, 'Obeïd Allah se voyait reconnu comme souverain temporel et spirituel par l'Ifriqyah, une partie du Maghreb central et la Sicile. Les Berbères Ketâmah formaient le noyau de son armée. Profitant de ses succès, le Mahdi résolut d'anéantir l'État kharedjite de Tiharet; son général, Arouba ben Yousof, s'empara de cette ville, déporta quelques tribus abadhites dans l'île de Djerba où elles ont conservé de nos jours leur dialecte berbère et leur hérésie, tandis que la plus grande partie émigrait dans le Sud et s'établissait à Ouargla, Sedrata et dans les autres villes du désert au sud de l'O. Rir'. Les Benou Khâzer de Tlemcen disputèrent aux Fatimites la possession du Maghreb central, mais ces derniers l'emportèrent, poussèrent leurs conquêtes dans l'Ouest, et non seulement occupèrent Tlemcen, mais firent du souverain édrisite de Fas leur vassal. Dans une de ces campagnes, l'héritier présomptif du Mahdi, Abou'l Qâsem fonda la ville de Msila (924). En même temps, le chef de la grande tribu des Senhadja du Maghreb central, Ziri, fit sa soumission aux Fatimites, administra, sous leur suzeraineté, un territoire presque aussi étendu que le département actuel d'Alger, et y fonda, non loin de Médéa, une capitale à laquelle il donna le nom d'Achir.

La dynastie des Fatimites (de Fatima, fille du Prophète et femme d'Ali) semblait devoir régner sans difficultés quand elle faillit être détruite par un retour offensif de ces Kharedjites qu'elle avait vaincus à Tiharet. C'était, non plus les Abadhites, mais la fraction la plus avancée et la plus violente de la secte, celle des Nekkarites, qui entrait en scène. Elle ne faisait aucune différence entre ceux qui ne partageaient pas ses doctrines : musulman, infidèle, même Kharedjite Abadhite; tout était permis contre ses adversaires. Le fils d'un marchand des Beni Ifren, Abou Yézid, « l'homme à l'âne », né au Soudan où son père faisait le commerce, se mit à la tête des masses qu'il avait poussées à la révolte; disgracié de la nature, mais éloquent et convaincu, il exerça d'abord son apostolat sous

[illegible] d'un maître d'école et, le moment venu, les tribus de l'Aourâs, avec l'appui secret des Omayades d'Espagne qui se sentaient menacés par les Fatimites, se soulevèrent à sa voix (942), [illegible]parèrent de presque tout le département actuel de Constantine et pénétrèrent en Ifriqya. Qaïrouân tomba entre leurs mains et bientôt il ne resta plus au successeur de Obeïd Allah que sa capitale, Mahadia, construite par le fondateur de la nouvelle dynastie qui aurait, dit-on, prévu ces événements. Abou Yézid vint l'y assiéger (945). Mais son armée, composée d'éléments hétérogènes et grossie de bandes qui étaient venues pour piller plutôt que pour combattre, fut incapable de prendre d'assaut la ville où se défendait désespérément le khalife El Qaim. Les plus ardents des Nekkarites avaient du reste été mécontents de voir Abou Yézid quitter sa robe de laine et son bâton d'apôtre pour les vêtements somptueux des Fatimites et échanger l'âne qui lui servait de monture et à qui il devait son surnom, pour un cheval somptueusement harnaché. La cohue qu'il avait réunie autour de Mahadia se désagrégea : il fallut lever le siège, Abou Yézid presque abandonné des siens, reprit ses anciennes allures et les Nekkarites remportèrent des victoires passagères sur les généraux fatimites. Bientôt le khalife Ismaïl el Mansour, redevenu maître de la Tunisie, poursuivit Abou Yézid en Algérie où il vit se rallier à lui ceux qui avaient pris parti contre le réformateur, entre autres le souverain de Tlemcen, Mohammed el Khazer, allié des Omayades d'Espagne. Quant à l'homme à l'âne, traqué sur tous les points, mais redoutable encore, il finit par être gravement blessé dans sa retraite du Djebel-Kianah, au sud de Sétif, et par être pris vivant. Il mourut peu après : son corps empaillé et sa tête furent exposés à Mahadia aux injures d'une populace qui avait tremblé devant lui (957) : ce fut la fin des Nekkarites; ses fils, qui avaient menacé Biskra et Tobna, furent refoulés dans le désert. Dès lors, les doctrines kharedjites cessèrent de jouer un rôle en Algérie où elles ne furent plus représentées que dans l'extrême Sud par des communautés qui s'établirent plus tard dans le Mzab.

Tandis que les Fatimites replaçaient sous leur autorité la partie orientale de ce pays, l'Ouest et le Centre relevaient des Omayades d'Espagne avec un prince vassal à Tlemcen et un gouverneur à Tiharet. Abou Yézid lui-même, tout Kharedjite qu'il était, avait recherché l'appui des khalifes de Cordoue et, pendant quelque temps, ceux-ci, déjà maîtres du Maroc, dominèrent dans la plus grande partie de l'Algérie. Le Fatimite el Mansour voulut rétablir les limites de l'empire de son aïeul; Tiharet fut promptement reconquise; le souverain de Tlemcen accepta de lui le titre de gouverneur du Maghreb central, c'est-à-dire de la plus grande partie du département actuel d'Oran, tandis que le chef des Sanhadjas, resté fidèle aux Fatimites dans les moments les plus critiques, Ziri ben Menad, administrait tout le pays répondant au département d'Alger, où son fils Bologguin, suivant la tradition, fondait en même temps les villes d'Alger, de Médéa et de Miliana. Les Omayades d'Espagne ne se résignèrent pas facilement à la perte de leur suprématie sur le nord de l'Afrique, de là une guerre qui éclata entre eux et le khalife El Moïzz, successeur d'El Mansour. L'expédition commandée par Djaouher, le général de ce dernier, ne fut qu'une suite de succès : toute résistance fut vaincue; les partisans douteux, comme les B. Ifren, furent traités en ennemis; les armées fatimites, reprenant la marche traditionnelle de Oqbah, pénétrèrent jusqu'à l'Atlantique; Sidjilmasa et Fas furent prises et le Rif reconnut la suprématie des Fatimites : ceux-ci possédaient donc tout le nord de l'Afrique, des Syrtes à l'Océan et de la Méditerranée au désert.

L'Occident conquis, ce fut l'Orient qui attira El Moïzz; avant lui, d'autres souverains de l'Ifriqyah, Aghlabites ou Fatimites, avaient tenté de conquérir l'Égypte : ils avaient échoué. Ce fut encore Djaouher qui fut chargé de cette entreprise, et il la mena à bien (969). Ce moment fut décisif pour l'histoire de la dynastie de Obeïd Allah; le centre de son empire se déplaça; El Moïzz résolut de quitter l'Occident pour s'établir au Qaire, la capitale récemment fondée par Djaouher. Pour maintenir sa suprématie, sinon son autorité sur l'Algérie et la Tunisie, il en confia le gouvernement héréditaire à son fidèle Bologguin qui venait de réprimer dans le Maghreb central de nouvelles attaques des partisans des Omayades. Ce fut le triomphe des Sanhadjas sur les Zenatas; ce triomphe fut encore accru par une expédition heureuse de Bologguin contre le Maghreb extrême retombé sous le joug de l'Espagne (979). Peu à peu, cependant, les efforts des successeurs de cet émir tendirent à relâcher les liens qui les unissaient aux Khalifes fatimistes du Qaire. Ils avaient à lutter contre les Maghraouas de l'Ouest qui, chassés du Maghreb et de Fas par les Omayades d'Espagne, s'étaient jetés sur le Maghreb central et là s'étaient réconciliés avec leurs anciens ennemis. Leur chef, Ziri, périt sous les murs d'Achir (1001); Hammad, l'oncle du souverain Sanhadja, Badis, refoula les Maghraouas et bâtit au nord de Msila une ville qui reçut le nom de Qalâ'ah des Beni Hammad;

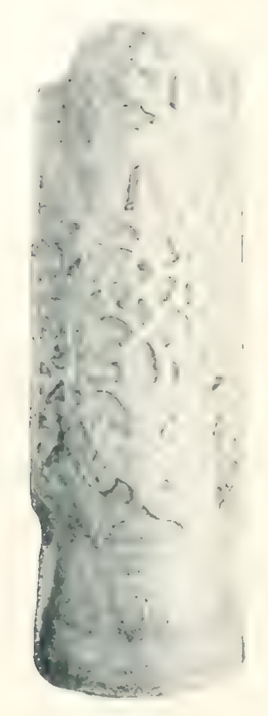
s'étant brouillé avec son neveu, il proclama son indépendance après divers combats contre Badis et le successeur de ce dernier, El Moïzz. Il se trouva le maître reconnu d'un État qui comprenait le Zab, le Hodna, les hauts plateaux du département d'Alger et le Sersou jusqu'à Tiharet.

A ce moment se produisit un événement qui modifia complètement l'état de l'Algérie et arrêta, sauf sur un point, le développement des royaumes qui se créaient et la formation d'États nouveaux. Les révolutions qui viennent d'être sommairement indiquées avaient pour base l'élément religieux : le kharedjisme (abadhite, sofrite ou nekkarite) et le chiisme (édrisite ou fatimite) avaient servi de drapeaux contre l'orthodoxie des Khalifes de Cordoue et de Baghdad; peu à peu, enrôlés sous ces divers étendards, les Berbères avaient reconquis à la fois l'indépendance et la prépondérance sur l'élément arabe; les royaumes de Qaïrouan, de la Qala'ah, de Tiharet, de Tlemcen étaient autant d'États berbères qui pouvaient accomplir leur évolution particulière; ils étaient assez forts pour résister aux Khalifes bien déchus de Cordoue et de Baghdad et même aux incursions qui devaient aux siècles suivants, sortir du Sahara occidental et du Maroc et triompher sans peine de royaumes épuisés par la plus terrible invasion que l'Algérie ait eue à subir.

Les liens qui unissaient les émirs senhadjas ou zirites de Qaïrouan à l'empire fatimite s'étaient relâchés; un seul se maintenait encore, le lien religieux. La doctrine fatimite était encore reconnue nominalement. Une querelle qui éclata entre El Moïzz et El Yazouri, vizir du Khalife fatimite du Qaire, amena la rupture. Le premier abjura le dogme chiite, arbora l'étendard noir des Abbasides et reconnut pour chef spirituel le khalife de Baghdad dont l'autorité purement nominale ne pouvait être une gêne pour lui. Trop faible pour organiser une expédition régulière contre lui, El Yazouri trouva le moyen de se venger en lançant sur l'Ifriqyah les hordes arabes des Beni Hilal (Solaïm, Doraïd, Riah) qui avaient été cantonnées dans la Haute-Égypte pour les empêcher de se joindre de nouveau aux Qarmates, ennemis des khalifes du Qaire et de Baghdad. Le vizir égyptien se débarrassait ainsi d'hôtes incommodes, soit qu'ils fussent détruits par les Senhadjas et les autres Berbères, soit qu'ils anéantissent des vassaux infidèles. La bataille de Haïderan (1055), perdue par les forces coalisées des souverains de Qaïrouan, de la Qala'ah et de Tripoli réunis contre l'ennemi commun, livra l'Ifriqyah et le Maghreb aux nomades qui se répandirent sur ces territoires fertiles comme des sauterelles affamées. Pour éviter une ruine complète, El Moïzz dut subir toutes leurs conditions; en même temps l'anarchie qui fut la suite de cette invasion favorisa l'apparition de divers petits tyrans qui prirent à leur solde les nomades peu soucieux des traités. La Tunisie et la Tripolitaine étaient aux mains des Solaïm, des Riah', des Djochem et des Zoghbah; les Athbedj et les Maakil s'avancèrent vers l'Ouest. Si sous Bologuin le royaume des Beni Hammad parvint à se maintenir comme un îlot dans le flot de l'invasion, ce prince ne put empêcher les Athbedj de conquérir le Zab et les Maakil de progresser vers l'Ouest en triomphant des Zénatas de Tlemcen. Leurs luttes furent célébrées dans des chants épiques, déjà signalés par Ibn Khaldoun et qui sont parvenus jusqu'à nous.


Tlemcen. — Mosquée de Sidi-Bou Medine.

Une invasion venue de l'Ouest put



[illegible]

seule arrêter celle de l'Est. Ici encore nous remarquons une modification. Jusqu'alors, sauf en ce qui concerne les Nekkarites intransigeants, les fondateurs de dynasties revendiquaient une illustre origine; Edris de Fas, 'Obeïd Allah de Mahadia prétendaient se rattacher à la famille de 'Ali; les ancêtres de Ziri et de Bologguin, ceux de Hammad avaient été les chefs des Senhadjah : 'Abd er Rahmân ben Rostem, l'imâm de Tiharet, se disait issu d'une noble famille persane. Désormais, les fondateurs d'empire seront de simples marabouts, prétendant réformer les mœurs et la doctrine, mais faisant prévaloir le mérite individuel sur la noblesse de race. Au milieu du xɪᵉ siècle de notre ère, un cheikh des Lamtouna, dans le Sahara occidental, avait attiré un réformateur du nom de Yasin pour rétablir l'observation des prescriptions religieuses chez les tribus berbères d'origine senhadja, errant en nomades entre le Sénégal, le Niger et l'Océan, en même temps qu'il portait la guerre sainte au Soudan. Vainqueur des noirs, il tourna ses armes contre le Maroc actuel, et s'il périt en combattant les Berghouata, le chef militaire qu'il avait donné aux siens, Abou Bekr ben 'Omar, continua son entreprise. Après avoir abandonné à son cousin Yousof ben Tachfin le soin de guerroyer dans le Nord, il dut lui céder définitivement l'autorité qu'il lui avait confiée temporairement et s'en retourna combattre dans le Soudan où il trouva la mort devant une forteresse des noirs. Resté seul maître, Yousof ben Tachfin conquit rapidement le Maghreb el Aqsa, et fonda la ville de Maroc qui donna son nom à l'empire de l'Ouest; en dix ans, il arriva à la Molouia après avoir détruit les petits États qui se partageaient le pays. Pendant ce temps, les Arabes continuaient leurs progrès dans l'est de l'Algérie et prêtaient le concours de leurs armes aux souverains en guerre : En Nâser de la Qala'ah et Temim de Qaïrouan. Le premier, malgré des succès remportés sur les Hilaliens et les Zenatas, voyant ses États ravagés par les nomades et sa capitale menacée, résolut de choisir une résidence plus aisée à défendre et placée dans une situation plus favorable. Il se décida à évacuer la Qala'ah, et à fonder une ville au pied du Gouraya, près de l'embouchure de la Soummam. Il la nomma En Naseriah, mais l'histoire a maintenu le nom de Bougie qui était celui des Berbères sur le territoire desquels la ville fut fondée (1067). La nouvelle capitale ne tarda pas à prospérer grâce au commerce et à l'agriculture; des relations s'établirent avec tous les pays commerçants du nord de la Méditerranée : En Nâser, qui était en correspondance avec le pape Grégoire VII au sujet des chrétiens indigènes qui existaient encore dans ses États, put voir la splendeur de son œuvre continuée par son fils El Mansour. A cette époque, les Athbedj s'établissaient dans le Zab et sur les pentes inférieures de l'Aouras, les Zoghba dans le Hodna, près de l'ancienne Qala'ah. Dans l'Ouest, Yousof ben Tachfin avait conquis Tlemcen (Agadir), bâti Tagrart (la Tlemcen actuelle) et les armes des Lamtouna et des Hammadites, tous deux Senhadja d'origine, se trouvèrent en présence. Les succès de Yousof et de ses généraux lui livrèrent les pays jusqu'à Alger, mais El Mansour de Bougie reprit la partie orientale de leurs conquêtes jusqu'à Tlemcen. Après avoir conquis l'Espagne musulmane et arrêté les progrès des chrétiens, Yousof mourut âgé de près de cent ans (1106) ayant conservé jusqu'au dernier moment, comme Massinissa, ses mœurs simples, son ardeur et sa vigueur.

Après lui, sa dynastie décrut rapidement. Ce n'était pas impunément que les grossiers Lamtouna, les Senhadja au *litham* (voilés comme les Touaregs d'aujourd'hui) avaient été mis en contact avec une civilisation supérieure. Comme les Vandales, ils se laissèrent promptement amollir et une nouvelle race, les Masmouda de l'Atlas, ne tarda pas à les supplanter. Ibn Toumert, le Mahdi qui souleva ces Berbères, prit comme chef militaire un Koumia, né dans le département actuel d'Oran, non loin de Nedromah, 'Abd el Moumen qui, à la mort d'Ibn Toumert, réunit en sa personne l'autorité spirituelle et temporelle et prit le titre de Khalife. Profitant des embarras de 'Ali ben Yousof retenu en Espagne par la guerre sainte, il s'empara rapidement du Maroc et de l'ouest de l'Algérie où l'appelaient des populations berbères, les B. Ouemannou, menacées d'être dépossédées par d'autres Berbères Zenatas refoulés du Sud au Nord par les Arabes Maakil qui progressaient dans le Sahara. Les envahisseurs firent leur soumission à 'Abd el Moumen qui demeura seul maître de la région : à cette même époque, le successeur de l'émir almoravide Ali, Tachfin périt en essayant de s'enfuir d'Oran où il était bloqué (1145).

Tlemcen, puis Fas et Maroc prises, l'empire almohade se substitua à l'empire almoravide, sans cependant s'étendre autant que celui-ci du côté du Soudan. Pendant ce temps, profitant des troubles causés par les guerres civiles entre Hammadites de Bougie et Zeïrites de Qaïrouan, les chrétiens de Sicile, que les Normands avaient arrachés à la domination musulmane reprenaient l'offensive; la flotte de Roger II, le protecteur du célèbre géographe El Edrisi, détruisit Djidjelli, Brechk et Ténès, puis s'empara de toute la côte orientale depuis Sousse jusqu'à Tripoli. C'était la fin de la dynastie zirite dont le dernier représentant, El Hasan, fut interné à Alger par son cousin Yahya, le roi hammadite de Bougie. Dans ces conditions, l'Algérie centrale et orientale offrait une proie facile aux Almohades : Alger et Bougie furent soumises sans combat (1152); la Qala'a des B. Hammad, qui avait tenté vainement de résister, fut détruite, ses défenseurs massacrés et sa population dispersée. En face des Almohades, il ne restait plus que les Arabes hilâliens : après une bataille de quatre jours près de Sétif, ils furent mis en déroute, poursuivis jusqu'à Tébessa, et durent faire leur soumission. La conquête des ports de l'Ifriqyah occupés par les Siciliens compléta l'empire de 'Abd el Moumen et la paix paraissait assurée pour longtemps lorsqu'elle fut troublée, sous Abou Yousof El Mansour, par les Benou Ghanya, Ali et Yahya, descendants d'une famille alliée aux Almoravides et dominant aux Baléares. Le premier ne tarda pas, avec le concours des Arabes hilâliens, à s'emparer de l'Algérie centrale, depuis Bougie jusqu'à Miliana (1185), mais cette conquête fut presque aussitôt perdue que faite et la guerre eut pour théâtre la Tunisie et la Tripolitaine. La mort d'Ali n'arrêta pas les hostilités; son frère Yahya le remplaça : Biskra, Tiharet, plus tard Alger où il fit mettre en croix Mendil, chef d'une petite dynastie maghraoua, Bougie furent successivement ravagées par lui grâce à l'anarchie causée par les luttes des prétendants au trône des Almohades. L'empire de ces derniers ne tarda pas à se diviser; dans l'Est, le gouverneur de l'Ifriqyah, Abou Zakarya le Hafside, proclama son indépendance et ne tarda pas à occuper toute l'Algérie orientale, tandis qu'à l'Ouest, la grande famille berbère des Abd el Ouad, refoulée vers le Nord par l'émigration des Hilâliens dans le Sahara s'établissait à Tlemcen où elle devait fonder un royaume illustre. De 1236 date l'avènement de Yaghmorasen qui fut le vrai fondateur de cette dynastie. A la même époque, une tribu sœur de celle des Abd el Ouad, refoulée comme elle vers le Nord par les nomades hilâliens, s'établissait sur la Molouia et ne tardait pas à supplanter les Almohades avec 'Othman le Borgne qui s'établit à Fas. Le souverain hafside de Tunis, Abou Zakarya qui possédait la moitié orientale de l'Algérie voulut y ajouter l'autre; il parvint à rendre Tlemcen tributaire, mais pour peu de temps. La mort du Khalife Es Sa'id, tué sous les murs de cette ville (1248),



Biskra.



Minaret de Mansourah.



Inscription du Minaret de la grande mosquée de la rue de la Marine à Alger [illegible]

fut le signal de la destruction de l'empire almohade sur les ruines duquel s'établirent définitivement les royaumes des Mérinides au Maroc, des Abd el Ouadites à Tlemcen, tandis que l'est de l'Algérie appartenait aux Hafsides de Tunis, branche cadette des Almohades, dont les membres se constituèrent parfois des royaumes éphémères à Constantine, à Bougie et à Bône. L'histoire du XIVe siècle est celle de la lutte de ces trois grands États qui cherchèrent à s'absorber mutuellement, tâche au-dessus de leurs forces, malgré les succès momentanés obtenus par tel ou tel prince. La lutte la plus vive éclata entre les Mérinides et les Abd el Ouadites leurs voisins : ceux-ci eurent généralement le désavantage, même au temps de Yaghmorasen dont la constance réparait ces désastres. Dans l'Est, la province de Constantine fut constamment désolée par les agitateurs qui se révoltaient contre la puissance hafside, lorsqu'ils n'étaient pas tenus en respect par un prince énergique. Alors, non content de faire régner l'ordre dans ses États, il s'efforçait de les accroître à l'Ouest. Les Abd el Ouadites s'étaient à peine rendus maîtres de tout le Maghreb central (département d'Alger) qu'ils furent assiégés dans Tlemcen (1299-1307) par le Mérinide Abou Ya'qoub : la ville fut étroitement bloquée par l'armée assiégeante qui bâtit à l'Ouest une nouvelle ville, El Mansourah, dont on voit encore une partie de l'enceinte et la moitié du minaret.

L'émir abd el ouadite Othmân mourut la cinquième année du siège, qui continua sous son fils Abou Zeyân : la détresse et la famine étaient à leur comble : les princesses de la famille royale avaient demandé au roi de les faire mourir pour ne pas tomber vivantes aux mains des Marocains, l'exécution allait avoir lieu quand un miracle sauva Tlemcen : l'émir mérinide fut assassiné par un de ses esclaves, et son successeur, Abou Thabet, à qui le trône était disputé, s'empressa de conclure la paix avec Abou Zeyân et de revenir dans l'Ouest. En même temps, l'est de l'Algérie était en proie aux guerres du roi de Bougie contre Alger qui s'était rendue indépendante sous Ibn Allan et qui tomba au pouvoir d'Abou Hammou, successeur d'Abou Zeyân. Sous ce prince, Tlemcen se releva rapidement ; toutefois les efforts des Abd el Ouadites pour se rendre maîtres de Constantine et de Bougie échouèrent, quoique Tunis tombât quelque temps en leur pouvoir. Mais les Mérinides de Fas, dont les Hafsides avaient invoqué l'appui, vinrent de nouveau assiéger Tlemcen (1335-1337). En même temps qu'il relevait Mansourah, le souverain mérinide Abou-'l-Hasan fondait à El Eubbad, près du tombeau du célèbre Abou Midian (Bou Medine), une médersah qui subsiste encore. Au bout de deux ans, la ville fut emportée d'assaut ; son roi, Abou Tachfin Ier, se fit tuer avec la plus grande partie des siens : toute l'Algérie centrale et occidentale tomba aux mains des Mérinides ; elle n'y resta pas longtemps. A peine Abou 'l Hasan avait-il conquis Bougie (1347), Constantine et Tunis que, vaincu par les Arabes à Qaïrouân (1348), il dut revenir dans l'Ouest où son fils Abou Saïd s'était emparé du pouvoir tandis qu'Abou Saïd Othman rétablissait le royaume de Tlemcen. Sa défaite par Abou 'Inân, qui rétablit la domination mérinide dans le Maghreb et l'Ifriqyah, n'empêcha pas un de ses parents, Abou Hammou II, de relever le drapeau de l'indépendance pendant la minorité du Mérinide Es Saïd (1359). Malgré des alternatives de succès et de revers, le règne d'Abou Hammou

fut des plus brillants. Il suffit de rappeler qu'à cette époque florissait le plus grand historien musulman, Abd er Rahman ibn Khaldoun, dont le frère Yahya fut aussi un écrivain de mérite; le prince lui-même composa un traité sur la conduite des rois. Les guerres qui reprirent entre le royaume de Tlemcen et les Mérinides affaiblirent considérablement le premier de ces royaumes, et les succès passagers qui donnèrent quelque temps aux Zeyanites la possession du Maghreb central ne retardèrent pas la décadence. Après Abou Hammou, assassiné par son fils Abou Tachfin II, le royaume de Tlemcen ne fut plus qu'un appoint des Mérinides et des Hafsides dans leurs luttes qui remplirent la fin du XIV[e] et tout le XV[e] siècle. Cet état de choses facilita l'établissement des chrétiens sur la côte d'Afrique : Ceuta tomba au pouvoir des Portugais (1415), et après la chute de Grenade (1492), la Castille et l'Aragon réunis en un seul État se lancèrent à la conquête du Maghreb central; pendant que le Portugal dirigeait son effort contre le Maroc. Mers el Kebir (1505), puis Oran (1509) et Bougie (1509) furent prises par les Espagnols. Alger, Dellys, Tenes, Tlemcen même firent leur soumission et il semblait que l'islam allait être dépossédé de l'Afrique du Nord quand l'Espagne trouva sur sa route deux aventuriers, Aroudj et Khair eddin (Barberousse) : appuyés par la Turquie, ils inaugurent une ère nouvelle où vont sombrer, non seulement le royaume de Tlemcen, mais encore tous les petits États qui s'étaient constitués en Algérie à la faveur des guerres du XV[e] siècle.

René BASSET,
Correspondant de l'Institut,
Directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger.



Inscription sur bois de cèdre
découverte récemment à Nedromah par M. Basset.



Plan d'Alger en 1570.

L'ALGÉRIE TURQUE



[illegible] Barberousse [illegible] de Théodore de Bry [illegible]

Au commencement du XVIe siècle, Alger, surnommée Djezaïr Beni Mezrenna, d'une tribu des environs, n'avait qu'une importance secondaire, à côté des grandes cités berbères, sièges des royautés hafside, mérinite et zeïanite. Cependant, par sa situation exceptionnelle, au fond d'une baie facile, étagée sur le flanc d'une colline, déjà riche par ses relations commerciales avec les indigènes, pouvant se donner carrière dans une mer sillonnée de riches bâtiments de commerce, elle devait tenter un chef audacieux et intelligent; cet homme se rencontra dans la personne de Baba Aroudj, autrement dit Barberousse.

D'origine obscure, puisqu'il était, en dépit de la légende, le fils d'un potier de l'île de Mytilène, il s'adonna très jeune à la piraterie. Les combats qu'il soutint contre les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, combats où son frère Elyas trouva la mort, tandis qu'il sut échapper aux plus grands dangers, le firent redouter des navigateurs, et le rendirent populaire parmi les pirates musulmans qui vinrent se grouper autour de lui. Ceux-ci, anciens Maures chassés d'Andalousie, où ils avaient souffert la persé-



Faubourg Bab Azoun

cution religieuse, n'avaient d'autre pensée que de se venger sur les chrétiens de la perte de leur patrie.

Les Espagnols venaient de prendre Oran (1509), et portant plus loin leurs armes occupaient Bougie et recevaient la soumission de Dellys, Ténès et Alger.

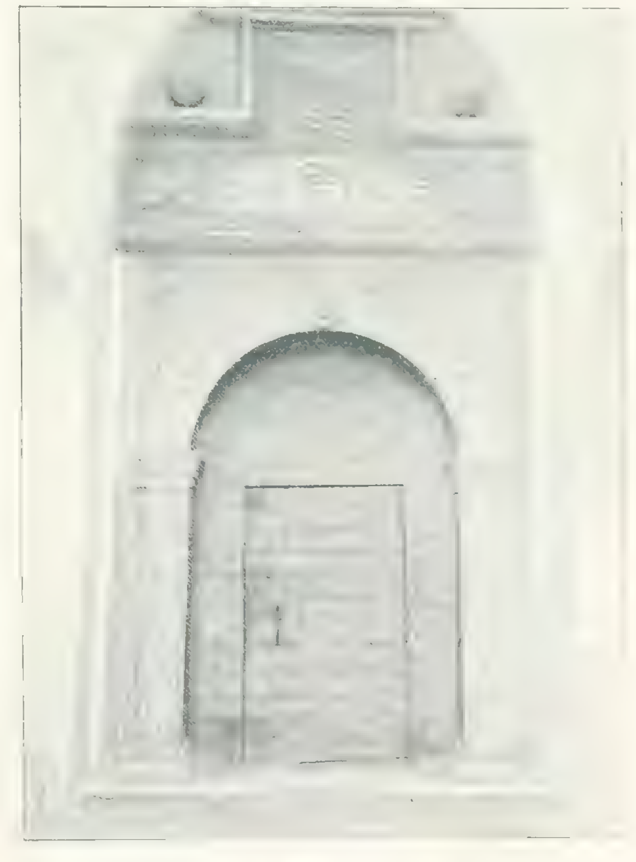
Aroudj, que ses croisières dans la Méditerranée avaient amené à Djerba, dont il avait fait son port de refuge, songea, de concert avec son frère Kheïr Eddine, à les attaquer à Bougie; mais gravement blessé, il dut se retirer à Djidjelli et attendre une occasion plus favorable d'entrer en lice. Elle lui fut offerte par Alger, dont les habitants, qui se livraient également à la piraterie, cherchaient à se débarrasser du voisinage gênant des Espagnols fortifiés dans un îlot, le Peñon, en face de leur ville. Aroudj accourut, mais, s'il ne put réduire cette citadelle, il prit sa revanche sur la ville, dont il s'empara après avoir étranglé le faible souverain Salim Ibnou El Cadi dont la descendance ne serait pas encore éteinte à Alger.

Le crime s'installait ainsi sur le trône des pachas d'Alger; bien peu en descendront qui ne rougiront ses marches de leur sang!

Mais la gloire manquait encore à cet empire naissant; l'aveugle entêtement d'un grand roi, Charles-Quint, la lui donna, et complète. Le 20 octobre 1541, le plus formidable armement que ce siècle eût vu, l'invincible armada, pénétra dans la rade d'Alger. La flotte comptait 516 voiles, dont 65 grandes galères, et portait 24000 soldats, 12000 marins, tandis qu'aux côtés de l'Empereur s'étaient rangés 150 chevaliers de l'Ordre de Malte, et les représentants de la plupart des familles nobles d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie.

Après quelques succès contre les défenses Sud de la ville, Charles-Quint établit son quartier général sur la colline dite « Koudiat Essaboune » à l'ouest d'Alger. Déjà, il réglait le cérémonial de son entrée en ville, quand un événement que Doria avait prévu, la tempête, survint dans la nuit du 24. Elle éclata terrible et engloutit la moitié de cette flotte superbe laissant à peine à Charles-Quint le temps d'embarquer les débris de son armée.

Ce désastre devait avoir des conséquences incalculables, car les nations chrétiennes hésitèrent



[illegible]



Bab El Bahar et les mosquées Djama Djedid et Djama Kebir

dès lors à recommencer une entreprise où le grand Empereur avait si mal réussi; quant aux Algériens, leur assurance et leur audace n'eurent plus de bornes. Ils bravèrent l'Europe entière, leurs galères rendirent la Méditerranée si dangereuse que les navigateurs ne purent voyager qu'en escadres. Les Reïs passèrent le détroit de Gibraltar, et croisèrent dans l'Océan.

La tentative de Charles-Quint eut un autre résultat, celui de leur révéler le point faible de leur défense à l'Ouest. L'empereur y avait élevé à la hâte quelques retranchements, les Algériens les remplacèrent par un fort qu'ils nommèrent « bordj sultan Kalasi » et que l'on appela ensuite « bordj El Taous » « bordj Mouley Hassan »; et nous-mêmes : « Fort l'Empereur ». Avec le fort de l'Étoile, situé à quelques centaines de mètres plus bas, il couvrait tout ce côté de la ville, celui par où Alger avait failli être pris en 1541, et par où il fut effectivement occupé par nous en 1830.



de la Tertoura blanche.

Une ancienne gravure d'un dessin fait peu après notre entrée à Alger nous représente fidèlement les abords de la ville qui regardent le fort l'Empereur. La porte qui est pratiquée dans l'épaisseur des murailles est Bab-Djedid. Au fond, à droite, on aperçoit le fort Bab-Azoun. Ces documents précieux sont malheureusement bien rares; c'est à ce titre que nous reproduisons un plan de 1570-1572, qui, à part, quelques exagérations, donne une idée suffisante de la topographie d'Alger et de ses environs, au début de l'occupation turque.

Au sud, la ville s'arrêtait au ravin que nous appelons aujourd'hui boulevard Gambetta, à l'extrémité duquel nous avons créé un magnifique square, dit de la République, et édifié le théâtre.

Sur cette face s'ouvrait la porte Bab-Azoun, celle dont une gravure nous a conservé le souvenir. De chaque côté étaient scellés des crochets de fer nommés « Djenguel » ganches, sur lesquels on précipitait les condamnés qu'on laissait périr lentement au milieu de souffrances atroces. Les efforts de Charles-Quint vinrent se briser contre ces murailles, et un chevalier de l'Ordre de Saint-Jean, le porte-étendard Savignac, enfonça son poignard dans la porte en guise de défi, trait d'héroïsme qui fut renouvelé le 4 juillet 1830 par un sapeur, contre la porte du fort Bab-Azoun, nommé alors « bordj ras Tafoura ». Ce soldat intrépide s'avança à découvert, et tenta à coups de hache de faire sauter les étais de la lourde porte.



Rempart Sud et porte Bab Azoun

Un janissaire l'abattit d'un coup de feu. Son costume étrange, son haut bonnet à poil, son tablier de cuir blanc, et sa grande barbe intriguèrent tellement les Turcs qu'ils sortirent du fort et vinrent contempler son cadavre. Longtemps après ils racontaient cet événement qui les avait tant surpris.

Sur le front de mer, les défenses étaient formidables, et des batteries dites : Toppanet El Assel, à l'angle S.-E., puis Toppanet El Meurstan, le bordj bab El Behar, la Toppanet Kâa Es Sour, celle de Djama El Kébir, le fort des Andalous et la Toppanet Hammam Malah qui fut agrandie et porta le nom de bordj Ez-Zoubia, flanquaient les maisons qui, par elles-mêmes déjà étaient un obstacle infranchissable à un débarquement. Ces constructions baignaient dans la mer, à tel point qu'il m'a été raconté par un indigène digne de foi, fils d'un fonctionnaire du Beylik, qu'un certain jour les vagues s'élevèrent à une telle hauteur qu'elles projetèrent une barque désemparée contre une fenêtre de l'appartement où il se trouvait. La fenêtre fut enfoncée, et la barque pénétra dans la pièce brisant tout sur son passage; peu s'en fallut qu'une de ses parentes ne fût tuée.



Mauresque, costume d'intérieur.

Dans l'ancienne vue de la mosquée de la Pêcherie qui est reproduite ici, la porte étroite qui donne sur ce rivage était appelée : Bab El Behar. Elle était fréquentée par les pêcheurs et propriétaires de petites embarcations que le soir on tirait sur le bord. L'ouverture plus grande qui est à gauche donnait dans l'ancien arsenal. Cet arsenal figure sur le plan de 1570-1572, tandis que ce document ne donne pas la mosquée de la Pêcherie, qui, en effet, ne fut construite qu'en 1660. En dernier lieu, cet arsenal ne servait que de magasin, car les travaux importants de constructions maritimes se faisaient tous à Bab Djezira.

Bab Djezira appelée aussi Bab El Djihad, et par nous Porte de France, avait donné son nom au quartier que nous appelons aujourd'hui l'Amirauté, et qui contenait tous les services de la Marine. C'était le passage le plus fréquenté de la ville. Que de fois elle s'ouvrit devant de longues files



M[illegible]

d'esclaves chrétiens que les corsaires débarquaient près du môle! Ils gravissaient lentement la jetée de Kheir Eddine, tandis que les Algériens accourus en foule acclamaient, comme à un triomphe antique, les Réïs qui amenaient dans leur ville un si riche butin.



Rempart nord et porte Bab El Oued

Pauvres créatures humaines qui pleuraient leur liberté perdue, leur patrie lointaine; servitude si lourde qu'elle entraînait parfois l'apostasie! On les conduisait dans des bagnes, dont quelques-uns appartenaient à de riches particuliers et les autres au Beylik. La vente publique avait lieu peu de jours après au Badestan : la place Mahon actuelle. Page bien triste de cette histoire! Et qui pourrait, sans mélancolie, songer à ces temps affreux, aux souffrances de ces victimes, à leurs cris de désespoir dans cette enceinte, alors qu'aujourd'hui les riches étrangers viennent demander à Alger le repos et le plaisir?

Il eût suffi d'une entente entre les nations chrétiennes pour mettre un terme à cette barbarie; mais la rivalité des maisons de France et d'Espagne, puis les intrigues de l'Angleterre paralysèrent toute tentative de ce genre. Que dis-je! Les corsaires algériens inspirèrent aux nations chrétiennes une terreur telle, que celles-ci s'humilièrent jusqu'à leur payer un tribut annuel. Les petites nations étaient imposées pour des redevances des plus onéreuses; je citerai quelques chiffres.



M[illegible] M[illegible] Morto.

Le Danemark expédiait tous les ans à Alger : 500 quintaux de poudre, 8000 boulets de 12 et 24, 25 grosses cordes, 10 câbles, 270 quintaux de petites cordes, des mâts de perroquet, des planches en bois de sapin et en noyer.

L'Espagne doit se soumettre à des exigences encore plus dures, elle envoie à Alger : 500 000 sultanis d'or, 2000 quintaux de poudre, 2 mortiers de 200 et 2 mortiers de 150, 400 bombes, 25 canons de cuivre, 25 en fer, 100 mâts, 50 bâtons de beaupré, des cordages, des câbles, des boulets ramés, des planches, de la toile à voile, 1000 barils de goudron, de la poix.

La Suède fournissait le fer; enfin la Sardaigne, Naples et Sicile, la Hollande, le Portugal, Hambourg, l'Amérique même, dans les derniers temps, s'étaient engagés à expédier à Alger tout ce qu'il fallait pour construire et armer les flottes et les forts.

La chrétienté donnait des verges pour se faire battre!

La France ne payait pas de tribut, mais elle offrait des présents aux fêtes religieuses. Sa situation fut toujours privilégiée : les Algériens, qui vénéraient la mémoire de Kheïr Eddine à l'égal d'un saint, se rappelaient qu'il avait été l'allié fidèle de François Ier, et que ses flottes s'étaient mêlées aux nôtres. Cette entente, il est vrai, fut troublée plus d'une fois, nos vaisseaux bombardèrent Alger; néanmoins, nous voyons, à l'époque de la campagne d'Égypte par Bonaparte, le Dey Mustapha ne pas obéir aux injonctions de la Porte et nous témoigner une neutralité bienveillante. Bien plus, Alger envoya

du blé durant la disette qui sévit en France sous le Directoire, et le gouvernement algérien fut de ce fait notre créancier d'une somme de sept millions sans intérêt, créance, qui on le sait, fut la cause première de l'expédition de 1830.

A notre arrivée à Alger en 1830, nous avons trouvé le gouvernement installé à la Casbah. il n'y était que depuis 1817; jusque-là, les chefs de la régence résidaient à la Djenina, vaste construction sans style particulier, et que notre gravure reproduit exactement, bien qu'il faille reporter cet immeuble un peu plus à droite; la mosquée de la Pêcherie pouvant servir de point de repère.



Mosquée Ketchawa, Cathédrale actuelle.

On ne doit pas oublier non plus qu'à Alger il n'existait pas de place publique. Devant la Djenina il y avait un espace libre assez restreint, qui servait de dégagement; mais toute la partie qui forme aujourd'hui la place du Gouvernement, était sillonnée de rues, dont quelques-unes importantes et renfermant des Souqs. Dans ce palais, qui n'était pas fortifié, les Deys étaient trop exposés à un coup de force, et quand le cri de révolte « Yestemeïz » ou « Yestamam » retentissait dans les casernes de janissaires et dans les rues, le malheureux pacha ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait; quelques-uns résignés, comme Omar Pacha, attendaient la mort sans chercher à fuir, d'autres essayaient, mais en vain, de gagner l'asile inviolé d'un sanctuaire religieux; mais devancés par les conjurés, ils tombaient bientôt sous leurs coups. Ainsi périt près de Sidi Ouali Dada, Mustapha Pacha, le même qui a donné son nom à la ville qui s'est élevée avec tant de rapidité aux portes d'Alger.

Ali Pacha, surnommé Bou-Medfa, pour avoir tiré le canon sur les janissaires, comme je vais le dire, songea en montant au pouvoir, en octobre 1817, à se soustraire à la triste fin de ses trois prédécesseurs. Peu après son avènement, il s'enferma à la Casbah avec 2000 Zouaoua, non sans y avoir fait transporter le trésor public durant la nuit. Puis braquant les canons de sa nouvelle résidence sur les terrasses des casernes de la milice, il les fit tirer au lever du jour, et les projectiles en sifflant donnèrent à entendre aux janissaires que leur domination avait pris fin. Quelques exécutions complétèrent ce coup d'État.

De ce palais, d'où il ne sortait qu'aux grandes fêtes religieuses, pour aller prier à la mosquée, le Dey gouvernait l'Algérie entière. Il nommait les beys des trois provinces : le bey de Titteri (Médéa), celui de l'Est (Constantine), et celui de l'Ouest qui résida d'abord à Mazouna, puis à Mascara et enfin à Oran, après le départ des Espagnols.

A Alger, il exerçait le pouvoir par l'intermédiaire de cinq grands fonctionnaires ou Kerassa, c'étaient :

Le Khaznadji, qui avait la garde du trésor public, et administrait directement la ville d'Alger; et, en général, expédiait toutes les affaires qui n'exigeaient pas l'intervention du Dey;

L'Agha des Arabes, qui gouvernait les Arabes de l'intérieur, et commandait la colonne qui sortait tous les ans d'Alger pour percevoir les impôts à l'intérieur du pays;

Le Khodjet-El-Kheïl qui gérait les biens du Beylik, et avait la charge de toutes les bêtes de somme appartenant à l'État; de là son nom;

L'Oukil-El-Hardj bab Djezira, qui avait dans ses attributions tout ce qui concernait la marine;

Et enfin le Beït-El-Maldji, qui était le représentant du fisc.

Les beys des provinces avaient auprès d'eux un Khalifa Kébir, nommé par le Dey, un Khalifa El Koursi, des secrétaires et des caïds. A Alger, un homme de confiance les représentait auprès du Dey, et les tenait au courant des événements.

Tous les six mois, les Khalifa Kébir allaient à Alger, mais tous les trois ans chaque bey était tenu de se rendre en personne auprès du Dey pour le « Denouche » ou tribut qui était très important. Il gagnait Alger par étapes, et attendait à une journée de marche de la ville à un lieu dit « Haouch-El-Bey » l'arrivée du délégué du pacha qui devait l'escorter ensuite. A partir de ce moment jusqu'à Aïn Rebat, où il s'arrêtait à nouveau, le bey jetait des pièces d'argent aux Arabes accourus sur son passage. En pénétrant le lendemain dans les murs d'Alger, il semait des pièces d'or aux cris de la foule : « Tezerbia Sid El Bey! » « La distribution du Bey! » Le fort Bab-Azoun et deux petites barques armées dites « Frigtat El Assa » tiraient le canon. Son séjour à Alger était court et déterminé par les usages. Il quittait cette ville ne sachant s'il avait su plaire, ou si son arrêt de mort était prononcé. Allait-il, dans son lointain apanage, retrouver pour trois ans la paix et les honneurs, ou bien des assassins lancés à sa poursuite, devaient-ils, au détour d'un chemin, le jeter à bas de sa monture, et lui couper la gorge? Son angoisse ne cessait que lorsqu'il avait franchi les limites de son territoire.

Le crime, tel était, en effet, un des procédés habituels de ce gouvernement inaccessible à la pitié et qui ne voulait dominer que par la terreur. Les Turcs ont pu, il est vrai, obtenir la soumission des tribus arabes au prix des plus sanglantes répressions. Ne comparaient-ils pas les Arabes à des étourneaux que l'on se plait à abattre par centaines? Ils ont pu assurer la rentrée de l'impôt, établir l'ordre enfin. Mais en dépit de trois cents ans d'occupation, malgré la conformité de croyances religieuses, quels souvenirs ont-ils laissés en Algérie? Tous ceux qui les ont connus, et que j'ai pu interroger autrefois, n'ont jamais eu que des paroles de malédiction pour ces hommes qui ont répandu plus de sang musulman que les armées chrétiennes. Histoire à méditer par les générations actuelles : notre joug leur paraîtra léger.

G. DELPHIN,
Directeur de la Médersa d'Alger.



Djenina


المبشر
هيئة
الكرة السماوية
واسماء النيرات
المشهورة
نصف الكرة الشمالي
نصف الكرة الجنوبي
HÉMISPHÈRE BORÉAL
HÉMISPHÈRE AUSTRAL
اولا
ثانيا
فوائد كثيرة لا تحصى
ونحن نقتصر منها على
البعض من القريب
ولقد جعلنا في السماء بروجا وزيناها للناظرين
وهو الذي جعل لكم النجوم لتهتدوا بها في ظلمات البر والبحر
Carte du Ciel
Réimprimée par les soins du Gouvernement



[Phot. Neurdein frères.]

Prise de Constantine, tableau d'Horace Vernet.

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

L'EXPÉDITION D'ALGER

La France avait avec la Régence d'Alger un règlement de comptes assez délicat. Le dey, à diverses reprises, nous avait fourni des provisions de blé et d'orge, notamment de 1793 à 1796 et pour l'expédition de Bonaparte en Égypte; il l'avait fait par l'intermédiaire des juifs Busnach et Bakri. Le compte, objet de nombreuses contestations, avait été arrêté le 28 octobre 1819 à la somme de sept millions; mais les Busnach et Bakri avaient en France des créanciers qui firent opposition au payement des sommes que l'État français reconnaissait leur devoir. Le dey, qui s'était substitué à eux, ne voulut rien entendre à cette procédure et réclama énergiquement le payement intégral à notre gouvernement. Il y avait aussi d'autres difficultés relatives à nos établissements de Bône et de La Calle, ainsi qu'à des violences exercées par des corsaires algériens contre des bâtiments français. Le dey Hussein croyait que notre consul, Deval, mettait une certaine mauvaise volonté au règlement de ces affaires, et, la veille de la fête du Beïram, le 30 avril 1827, il frappa de son éventail le consul et lui donna ordre de se retirer.

C'était un outrage public à notre représentant et, toute réparation ayant été refusée par le dey, il fut décidé qu'une division navale, sous les ordres du capitaine de vaisseau Collet, bloquerait le littoral de la Régence.

Le blocus dura plus de deux ans; il nous coûtait cher et était inefficace; mais le gouvernement français ne voulait pas la guerre et cherchait par une politique conciliante à amener le dey à nous



Bataille d'Isly, tableau d'Horace Vernet.

donner une apparente satisfaction. La conciliation passe pour faiblesse dans l'esprit des non-civilisés : tout fut inutile. Au mois de juillet 1829, de la Bretonnière, commandant le vaisseau *la Provence*, était encore envoyé à Alger pour négocier avec Hussein ; il ne put rien obtenir, et quand son navire, sous pavillon parlementaire, mit à la voile pour partir, il reçut les bordées de coups de canon de tous les forts de la ville.

C'était un nouvel affront, qui ne pouvait rester sans vengeance. On reprit le projet, présenté dès 1827 par le ministre de Clermont-Tonnerre, d'une grande expédition contre Alger. Le ministre de la marine, baron d'Haussez, après avoir consulté les amiraux qui déclaraient la réussite impossible, fit entendre au Conseil des ministres les capitaines de frégate Gay de Taradel et Dupetit-Thouars, qui prouvèrent le contraire. L'expédition fut décidée, et, avec une activité merveilleuse, avec une prévoyance rare, tout fut préparé pour le mois de mai 1830. Le 25 de ce mois, une flotte immense de 600 voiles et de 7 petits vapeurs était prête à porter en Afrique une armée de 35 000 hommes. Le général de Bourmont, ministre de la guerre, commandait en chef l'expédition ; l'amiral Duperré commandait la flotte. Et la France entière, la France du Midi surtout, mettait dans cette entreprise toute son âme.

La flotte mit à la voile le 25 mai, mais après s'être rapproché des côtes d'Afrique, l'amiral, que l'état de la mer inquiétait, ordonna de virer de bord et l'on alla pendant huit jours chercher un refuge dans la rade de Palma (île Majorque). Le 10 juin, on en repartit, et le 14 la flotte défila devant le golfe d'Alger et alla s'embosser un peu à l'ouest, dans la baie de Sidi-Ferruch, point marqué d'avance pour le débarquement. Il s'opéra le lendemain sans que l'ennemi fît grande résistance ; il préférait nous laisser descendre à terre pour avoir raison de nous d'un seul coup. Le 16, cette opération, très longue à cause de l'énorme matériel qui suivait l'armée, fut interrompue par un ouragan qui inspira les plus vives inquiétudes pour les vaisseaux et rappela aux plus fermes le souvenir du désastre de Charles-Quint. Le 19, les Turcs et les Arabes, au nombre de plus de cinquante mille, se jetèrent sur notre camp, près de Staouéli, mais ils furent défaits complètement et portèrent jusque dans la ville d'Alger un sentiment de crainte jusqu'alors inconnu.

L'armée arrivait bientôt au pied des pentes de la Bou-Zaréa, mais il lui fallut attendre quelque temps l'arrivée des pièces de siège et des munitions pour marcher sur la capitale de la Régence. Chaque jour, des escarmouches la tenaient en haleine, à Sidi-Khralef, à Fontaine-et-Chapelle ; et ce ne fut que le 27 juin que les trois divisions (Berthezène, Des Cars, Loverdo) escaladèrent les pentes ravinées qui dominent Alger. Le 30, on était devant le Fort-l'Empereur, la défense principale de cette ville, et l'on dressait les batteries de siège. Le 4 juillet, l'attaque commençait très vive ; mais à dix heures une détonation puissante ébranla le sol, et, au milieu d'un nuage de débris, on vit qu'une partie du Fort-l'Empereur avait sauté. Alger était maintenant, sans résistance possible, sous notre canon, et le dey, après quelques tergiversations, capitula. Le lendemain, l'armée entrait victorieuse dans la place ; c'en était fait du gouvernement des Turcs, qui, depuis plus de trois siècles, pesait sur ces rivages.

OCCUPATION RESTREINTE

Le général de Bourmont envoya prendre possession par mer d'Oran et de Bône, qu'il fit bientôt abandonner et qui furent repris un peu plus tard. Il poussa même une pointe jusqu'à Blida, au pied du

Petit Atlas. Au retour, il reçut le bâton de maréchal de France, mais la Révolution de juillet ayant chassé Charles X, il fut remplacé par le général Clauzel.

Clauzel, qui débarqua à Alger le 2 septembre, était un général du premier empire, qui, depuis 1815, avait vécu en Amérique comme colon. Du premier coup il vit dans l'Algérie un pays qu'il fallait non seulement soumettre, mais encore une terre qu'il fallait coloniser, et, après avoir solennellement inauguré la Ferme-Modèle, près de l'Harrach, en octobre 1830, il conduisit une colonne à Médéa, dans le Titteri, par le col fameux du Ténia. Reprenant une idée de Bourmont, il avait commencé l'organisation du corps des zouaves.

Clauzel était un guerrier avisé, un administrateur plein d'initiative, un des hommes qui pouvaient rendre le plus de services dans un pays neuf; mais son indépendance froissa le ministère. Il avait, de lui-même, engagé des négociations avec des princes tunisiens, à qui il voulait, comme à des vassaux, confier les provinces de Constantine et d'Oran, réservant à la France une action directe sur la province d'Alger et surtout sur la Mitidja. C'était une sorte de protectorat qu'il voulait inaugurer, et l'on sait aujourd'hui que c'est une des meilleures manières de gouverner les musulmans. Mais on ne lui pardonna point d'avoir agi sans ordres et on le rappela au commencement de l'année 1831.

Des hommes incapables comme Berthezène (février-décembre 1831), cruels par système comme Rovigo (décembre 1831-mars 1833), affaiblis par l'âge comme Drouet d'Erlon (juillet 1834-juillet 1835) se succédèrent au commandement de l'armée d'Afrique. En face d'eux, derrière les Turcs que l'on avait combattus d'abord, ils voyaient se dresser des populations mal connues, arabes ou kabyles, toujours prêtes à lutter contre l'envahisseur, contre l'infidèle, et ils se perdaient au milieu des complications de leur tâche, sans voir l'avenir. En France, le gouvernement, qui redoutait l'Angleterre, semblait embarrassé de sa conquête et disposé à l'abandonner. Un seul commandant en chef, Voirol, qui ne fut qu'intérimaire (avril 1833-juillet 1834), mérita des éloges par sa sollicitude pour les audacieux colons qui abordaient en Afrique et par la sagesse de son administration.

Pendant ces hésitations, la province d'Oran, où nous ne pouvions rien faire, car nous demeurions enfermés dans les murs de la ville, était livrée à l'anarchie. Les tribus des Hachem et des Beni-Amer, lasses de cet état de choses, choisirent pour chef un jeune homme de vingt-deux ans, Abd-el-Kader. Il était le fils d'un marabout vénéré, Mahieddin, et avait fait le pèlerinage de la Mecque, ce qui ajoutait à sa sainteté héréditaire; soldat d'une incomparable bravoure et merveilleux cavalier, politique habile et ferme, marabout éloquent, il prit un grand empire sur les indigènes, de la région de Mascara d'abord, de toute l'Oranie ensuite. Comme nous le laissions faire, lui donnant même des facilités pour abattre les chefs arabes ses rivaux, il devint bientôt le « commandeur des croyants », l'émir. Le général Desmichels, qui commandait à Oran, traitait avec lui comme avec une puissance, lui accordait toute sorte d'avantages et le grandissait ainsi aux yeux de ses coreligionaires et au regard de la France. Trézel, qui remplaça Desmichels et qui avait compris les dangers d'une telle politique, tenta de détruire la puissance du jeune ambitieux, mais, s'étant aventuré dans l'intérieur avec des forces insuffisantes, il fut obligé de battre en retraite et éprouva un douloureux échec à la Makta (26 juin 1835). Le nom d'Abd-el-Kader retentit en Afrique comme celui du maître de l'heure, qui devait jeter les Roumis à la mer.



Défense de Mazagran. — D'après la lithographie éditée par la Maison Lemercier.

OCCUPATION ÉTENDUE

Une telle situation ne pouvait durer. Le gouvernement français avait déjà auparavant affirmé sa volonté de garder l'Algérie, en nommant Drouet d'Erlon, non plus commandant en chef de l'armée d'occupation, mais gouverneur général des possessions de l'Afrique du Nord. Il ne suffisait pas d'un titre; il fallait, pour conquérir et gouverner le pays, un homme d'action et de vues élevées.

une seconde fois, on fit appel à l'habile et énergique Clauzel (août 1835). Il battit Abd-el-Kader en plusieurs rencontres, le força à quitter Mascara, sa capitale, qui fut livrée aux flammes, et à chercher un refuge dans le Sud. Puis l'armée alla débloquer Tlemcen, où les Turcs et les Kouloughis étaient depuis longtemps assiégés par l'émir, et on y établit une garnison composée de Turcs, de Kouloughis et de Français sous le commandement de Cavaignac. L'échec de la Makta était glorieusement vengé.

Clauzel voulait l'occupation de l'Algérie entière, et, après avoir chassé Abd-el-Kader, il voulait aller combattre le bey Ahmed, souverain indépendant dans la province de Constantine. Laissant le commandement des troupes au général d'Arlanges, dans un camp établi à l'embouchure de la Tafna, il alla à Paris pour préparer cette autre expédition. M. Thiers, président du conseil des ministres, entra facilement dans ses vues et promit de lui donner les moyens de mettre ses plans à exécution. Mais peu après le ministère Thiers n'était plus et celui qui le remplaça ne voulut point faire les frais de l'expédition projetée. Clauzel s'opiniâtra dans ses desseins; il croyait d'ailleurs, sur les dires du jeune Yousouf, qu'il avait créé bey de Constantine, qu'il n'y aurait à faire qu'une simple démonstration pour que cette ville ouvrît ses portes. Il partit de Bône avec peu de monde, moins de 7000 hommes, comme pour une promenade militaire, vit son armée éprouvée par un mauvais temps persistant, trouva Constantine formidablement défendue, et dut battre en retraite sous la pluie, après avoir vainement essayé de prendre la place de vive force (novembre 1836). Il avait été malheureux; il fut remplacé par le général Damrémont (février 1837).

Pendant que nous portions la guerre dans l'est de l'Algérie, Abd-el-Kader cherchait à reprendre le dessus dans l'ouest. Après le départ de Clauzel, il avait comme bloqué le général d'Arlanges dans son camp de la Tafna, et il fallut envoyer de France trois régiments commandés par le général Bugeaud. Celui-ci réussit rapidement à rompre le cercle d'Arabes qui entourait nos soldats et, le 7 juillet 1836, il infligea un sérieux échec à l'émir, à la bataille de la Sikka. Il ravitailla Tlemcen, mais il ne put poursuivre ses succès et fut rappelé en France, où les événements d'Espagne faisaient concevoir quelques craintes. On le renvoya en Afrique, au commencement de l'année suivante, avec la mission, à ce qu'il semble, de faire la paix avec l'émir; il signa le désastreux traité de la Tafna (31 mai 1837), dont les graves conséquences furent signalées par le gouverneur Damrémont. Elles n'avaient sans doute pas échappé à Bugeaud lui-même, qui avait d'ailleurs de pleins pouvoirs; mais on voulait avoir les mains libres pour venger l'échec subi à Constantine, pour faire une campagne décisive contre cette forteresse d'Ahmed-bey.

La seconde expédition de Constantine fut préparée avec plus de soin que la première. L'armée comptait plus de 12000 hommes: un immense matériel de siège la suivait; le camp établi à Guelma l'année précédente offrait une halte précieuse; enfin l'on était parti de Bône, en septembre, c'est-à-dire avant qu'on eût à redouter les grandes pluies d'automne qui avaient été si fatales à la première expédition. On arriva le 6 octobre devant Constantine, hérissée de défenses et dont la population se montrait résolue à périr plutôt que de se rendre. Sur les hauteurs qui entourent la ville, principalement sur le Coudiat-Aty, furent établies de nombreuses batteries et l'on commença à canonner les murs. Le 12, la brèche paraissait praticable, et le général Damrémont, qui avait ordonné l'assaut pour le lendemain, visitait une dernière fois les travaux. Un boulet l'étendit raide mort et le général Valée prit le commandement. Le 13, à la pointe du jour, les colonnes d'assaut, commandées par Lamoricière, Combes et Corbin, s'avancèrent sur la brèche qui faisait face au Coudiat. La grêle des balles ne put arrêter leur élan, et, décimées, elles arrivèrent au sommet du mur écroulé. Pendant deux heures, ce fut une lutte acharnée et sanglante, derrière les portes, dans les ruelles, dans les maisons, tandis qu'une partie de la population cherchait à fuir par les précipices que domine la Kasba; mais les cordes, le long desquelles descendait cette foule, se rompirent sous le poids, et des centaines de vieillards, de femmes et d'enfants tombèrent meurtris dans le ravin. Le lieutenant d'Ahmed-bey, le vaillant Ben-Aïssa, et les notables demandèrent à capituler, et le drapeau tricolore flotta sur les murs de la cité réputée imprenable et jonchée de cadavres.

L'heureux vainqueur de Constantine, Valée, fut nommé maréchal de France, puis gouverneur général de l'Algérie. Jusqu'alors l'occupation du pays avait été limitée à quelques villes du littoral : Bône, Bougie, Alger, Mostaganem, Arzew et Oran. Des places de l'intérieur, que nous avions un moment tenues sous notre domina-



[illegible]
Tableau d'Horace Vernet.



Combat de Sidi Brahim, tableau de A. Chigot.

tion, comme Médéa et Tlemcen, avaient été livrées à l'émir Abd-el-Kader. La prise de Constantine étendit notablement notre sphère d'influence; on fonda Philippeville, qui devait être, dans la rade de Stora, le port de notre nouvelle conquête; on occupa toute la ligne qui unit ces deux points, puis Sétif sur les Plateaux et Djemila dans la Petite Kabylie. Blida aussi, qu'on avait jusqu'alors res. pectée, fut occupée par nos soldats. Pour montrer la pleine soumission du pays, des troupes parties de Sétif, sous le commandement du maréchal Valée et du duc d'Orléans, traversèrent le défilé des Biban ou des Portes de Fer et se joignirent près de Bouïra aux troupes venues d'Alger (fin octobre 1839). C'était la meilleure preuve que toute l'Algérie, à l'est d'Alger, reconnaissait notre autorité.

Abd-el-Kader, qui, à la faveur d'une longue paix, avait rétabli ses forces, organisé une armée régulière et des forts approvisionnés, Abd-el-Kader, qui avait vu grandir son prestige, n'attendait qu'une occasion pour entrer en campagne. Il prétendit que l'expédition des Biban était une infraction au traité de la Tafna et lança ses cavaliers, avec les Kabyles et les Hadjoutes, sur la plaine de la Mitidja, qui était presque sans défense. Les fermes européennes furent pillées et incendiées, les colons massacrés ou obligés de fuir; les camps isolés furent retirés et dans Alger même on ne fut pas sans crainte. Mais bientôt on revint au sang-froid nécessaire; le maréchal Valée battit les réguliers d'Abd-el-Kader à la Chiffa et reprit Médéa (18 mai 1840). Il s'était aussi emparé de Miliana et de Cherchell, et le théâtre de la guerre dans la province d'Alger fut ainsi reporté loin de nos établissements.

BUGEAUD ET ABD-EL-KADER

A la fin de l'année 1840, Bugeaud fut nommé gouverneur général de l'Algérie; ce n'est qu'avec quelques précautions oratoires que le ministre de la guerre annonça cette nomination. L'homme était assez peu sympathique : l'opposition se plaisait à voir en lui le geôlier de la duchesse de Berry, à Blaye, rappelait qu'il avait tué le député Dulong dans un duel à la suite duquel il n'avait montré aucune affection humaine; il était militariste et abhorrait la presse. Les Algériens se souvenaient qu'il n'avait point poursuivi ses succès après la bataille de la Sikka, qu'il avait signé le désastreux traité de la Tafna, et qu'enfin il avait beaucoup médit de l'Algérie et des colons.

Mais Bugeaud, d'autre part, avait des qualités éminentes. C'était un des meilleurs tacticiens de notre armée; c'était aussi un administrateur énergique, sachant prendre les initiatives et les responsabilités, et, à force d'entêtement, imposant souvent sa volonté aux ministres. Il avait un grand ascendant sur Louis-Philippe et obtenait par là ce qui aurait été refusé à d'autres gouverneurs, soit comme troupes, soit comme crédits. Enfin, il était populaire dans l'armée pour sa rondeur joviale, son endurance

à la fatigue, sa simplicité, le soin qu'il prenait de partager les travaux et les souffrances du soldat.

Bugeaud commença par visiter en mars 1841 les provinces d'Alger et de Constantine. Il put constater que la Mitidja, traversée encore quelquefois par des bandes de pillards et d'Hadjoutes, était en réalité terre conquise, que la province de Constantine s'était presque entière résignée à notre domination, que ce n'était que dans l'ouest que notre autorité était nulle ou précaire. Médéa, Miliana, Cherchell étaient des points isolés, sans action alentour, que des colonnes devaient de temps à autre ravitailler, traçant au milieu des flots de population indigène un sillage bien vite effacé. Point de communications, si ce n'est par mer, entre la province d'Alger et celle d'Oran, et dans cette dernière, si nous occupions Mostaganem, Arzew, Oran, l'émir avait repris Mascara et Tlemcen et nous menaçait sans cesse. Il avait établi ses places fortes, ses arsenaux, ses prisons à la limite des Plateaux, à Boghar, Taza, Takdempt, Saïda, Sebdou et de là pouvait, à son gré, envahir nos territoires ou s'enfuir loin de nous, dans les profondeurs du sud.



Prise de Mascara. — D'après l'image populaire de Pellerin d'Épinal.

Le premier soin de Bugeaud fut de supprimer les postes secondaires, les garnisons éparpillées, pour concentrer toutes ses forces sur les positions les plus importantes d'où l'on pouvait agir au loin. Sa seconde préoccupation fut de rendre nos colonnes aussi mobiles que les Arabes eux-mêmes et par suite capables de poursuivre les ennemis en leurs derniers refuges. Il réduisit au minimum les gros convois d'artillerie et du train des équipages qui jusqu'alors avaient alourdi nos marches, réquisitionna les voitures, charrettes, mulets, ânes des indigènes et des colons pour former nos convois de ravitaillement, fit porter les vivres de campagne par les chevaux de la cavalerie, habitua les soldats à découvrir les silos, à moudre eux-mêmes le blé qu'ils pouvaient trouver, et enfin débarrassa l'armée des *impedimenta* qui jusqu'alors l'avaient empêchée d'agir au loin.

La campagne de printemps de 1841 commença par le ravitaillement de Médéa et de Miliana, et, à peu de distance de cette dernière ville, Bugeaud remporta une brillante victoire sur l'émir (le 4 mai). Puis s'embarquant pour Mostaganem, il partit de cette ville le 18 mai et alla détruire Takdempt, au sud de Tiaret, la nouvelle résidence de l'émir. En même temps, une autre colonne, conduite par Baraguey-d'Hilliers, pénétrait dans la haute vallée du Chélif et détruisait Boghar et Taza, deux autres forteresses d'Abd-el-Kader.

La campagne d'automne ne fut pas moins féconde en résultats. Le 16 octobre, Bugeaud détruisait, au sud de Mascara, la guetna de Mahieddin, la zaouïa du père d'Abd-el-Kader et où l'émir lui-même allait souvent se reposer de ses soucis et de ses fatigues. Le 22 octobre, les murs de Saïda étaient aussi renversés.

La destruction de Sebdou, la seule ville forte qui restât à l'émir, fut l'objet d'une campagne commencée dès le mois de janvier 1842. Mais le premier effort devait porter sur cette grande ville de Tlemcen que Bugeaud avait abandonnée par le traité de la Tafna. Notre armée y entra presque sans coup férir; elle enleva de même Sebdou (9 février) et soumit plusieurs tribus. Dans ce printemps de 1842, Bugeaud combattit plusieurs tribus kabyles qui s'étaient soulevées avec Ben-Salem, lieutenant d'Abd-el-Kader, s'occupa du ravitaillement de Médéa et de Miliana et poussa même une pointe dans la vallée du Chélif. Mais ce n'est qu'à l'automne qu'il put agir sérieusement dans cette dernière région, par laquelle il voulait assurer des communications permanentes entre les provinces d'Alger et d'Oran. En décembre, avec Lamoricière, Changarnier, le duc d'Aumale, il attaqua les indigènes du massif de l'Ouarnsenis et en amena un certain nombre à se soumettre.

Cependant, l'année 1843 vit reparaître Abd-el-Kader, que nos troupes avaient vainement poursuivi; il fut bientôt obligé de fuir. Bugeaud, pour rendre désormais impossible tout retour offensif de l'émir, décida de lancer à sa poursuite les colonnes commandées par d'Aumale et Lamoricière, et d'aller en personne établir deux postes stratégiques, l'un sur le Chélif, surveillant la vallée du fleuve et l'Ouarn-

[illegible] l'autre sur le bord de la mer et communiquant facilement avec le premier. Parti d'Alger, le 17 mars, il ravitailla Miliana, puis, le 26, jeta à El Esnam les fondations d'un camp qui devait devenir Orléansville; de là il alla occuper Ténès et fit ouvrir la route reliant ces deux points. La partie du programme qu'il devait exécuter lui-même était remplie. Peu après, au commencement de mai, et tandis qu'il tenait encore la campagne, il apprit que la smala d'Abd-el-Kader, errante depuis la prise de ses forteresses, se trouvait dans la région parcourue par le Haut Chélif. Il y dirigea le duc d'Aumale, de Boghar, et Lamoricière, de Tiaret. Fatalement, à un moment donné, l'une ou l'autre de ces colonnes devait rencontrer la smala; cette fortune échut au duc d'Aumale. Parti de Boghar avec 1500 fantassins, 600 cavaliers réguliers et un goum de 300 chevaux, il marcha rapidement vers Goudjila; la smala laissait des traces d'un passage récent. Le 16 mai, après une course accablante de 30 lieues en trente-six heures, il se trouva à midi en face d'un immense déploiement de tentes près de la source de Taguin. L'infanterie n'avait pu suivre et se trouvait à plus de trois lieues en arrière; le duc d'Aumale n'hésita pas cependant à attaquer. Avec les admirables colonels de cavalerie qu'étaient Yousouf et Morris, il se jeta sur l'immense campement qui comprenait 50 000 personnes, des troupeaux innombrables et était défendu par plusieurs centaines de réguliers de l'émir. Alors ce fut dans cette cohue un inexprimable désordre. Ne pouvant prendre cette multitude, notre cavalerie en détacha une grosse masse et resta maîtresse du terrain, gardant 4000 prisonniers, le trésor de l'émir, ses tentes, ses drapeaux et les familles de plusieurs de ses grands chefs. La mère et la femme d'Abd-el-Kader avaient failli être prises. Cette brillante victoire valut au duc d'Aumale le grade de lieutenant général et à Bugeaud celui de maréchal de France.

Abd-el-Kader, après la prise de sa smala, tenta de nouveau la fortune des armes; mais ses ressources s'épuisaient; les Arabes les plus dévoués et qui avaient tout donné pour lui étaient découragés; surtout il rencontrait de toutes parts nos colonnes vigilantes et infatigables, prêtes à le recevoir. A la fin, il se jeta sur les terres du Maroc, espérant, comme il arriva, entraîner les Marocains dans la guerre contre nous. Le maréchal Bugeaud, qui opérait en Kabylie au printemps de 1844, dut bientôt se porter sur la frontière de l'Ouest. Après des négociations que l'orgueil et la mauvaise foi des Marocains forcèrent à rompre, le maréchal entra sur les terres du Maroc, tandis qu'une escadre française, sous les ordres du prince de Joinville, allait bombarder Tanger et prendre Mogador. Le 13 août, l'armée de Bugeaud était à peu de distance de l'armée marocaine, séparée de celle-ci par la rivière l'Isly, affluent de la Tafna. Le maréchal n'avait avec lui que 6000 hommes, tandis que, dans le camp marocain, commandé par le fils même du sultan, il y avait plus de 65 000 combattants parmi lesquels 6000 cavaliers réguliers de la garde. Cependant, en parcourant le soir, les tentes illuminées et les groupes joyeux, Bugeaud promettait la victoire pour le lendemain et expliquait son plan. Il avait donné à sa petite troupe la forme d'une *hure de sanglier*. La défense de droite, disait-il, ce devait être Lamoricière, la défense de gauche Bedeau; le museau c'était Pélissier, et lui-même devait se tenir entre les deux oreilles. Il disait allégrement qu'on entrerait dans la cohue de l'armée marocaine comme un couteau dans du beurre. Et tout se passa comme il l'avait annoncé. Le 14, au matin, nos troupes franchirent la rivière sans trop de pertes, gravirent la colline où était le centre du camp marocain, repoussèrent à la baïonnette toutes les charges des milliers de cavaliers qui tournoyaient autour d'elles, puis, derrière notre cavalerie lancée alors en avant, enlevèrent le camp marocain avec son artillerie. Les ennemis avaient laissé sur le champ de bataille ou entre nos mains quinze cents des leurs, sans compter les morts et les blessés que leurs camarades avaient emportés. On avait



[illegible]



Touggourth

pris un millier de tentes, une centaine de canons, une quantité d'armes de toute sorte et un immense butin. Pour une si grande victoire nous n'avions eu que 250 tués ou blessés. Ce succès eut un retentissement énorme par toute l'Europe et força le Maroc à implorer la paix. Bugeaud fut créé duc d'Isly.

Le maréchal, voyant la sécurité assurée pour quelque temps, alla passer plusieurs mois en France. Partout où on le vit, on lui fit des ovations et des fêtes. L'homme peu sympathique d'autrefois était devenu le héros populaire : il personnifiait aux yeux de la nation notre vaillante armée d'Afrique. La conquête de l'Algérie était loin cependant d'être achevée. Abd-el-Kader, quoique très affaibli, demeurait au Maroc, encore redoutable. D'autre part, les confréries religieuses ou associations de *khouan* travaillaient l'esprit des populations, y enflammaient la haine de l'infidèle. Dès le mois de janvier 1845, on sut que des émissaires d'Abd-el-Kader s'étaient répandus dans les tribus de la province d'Oran. Le 30 de ce mois, une soixantaine de *Derkaoua* (confrérie de mendiants fanatiques) chantant des hymnes et portant des armes cachées, tentèrent de surprendre le poste de Sidi-Bel-Abbès. Enfin un marabout obscur, Bou-Maza, l'homme à la chèvre, soulevait les rudes et superstitieuses tribus du Dahra. Mais Abd-el-Kader, qui avait tenté une pointe dans la région de Sebdou et de Tlemcen, dut fuir devant les colonnes Cavaignac et Géry. Bou-Maza fut battu à Aïn-Meran par le colonel Saint-Arnaud, le 14 avril, et, le 28 du même mois, repoussé honteusement dans une attaque qu'il avait osé faire contre Orléansville. Ces échecs ne détruisaient pas cependant le prestige de ce marabout qui se prétendait invincible et se disait le maître de l'heure. Le feu de la révolte avait gagné toute la vallée du Chélif et le massif de l'Ouarnsenis. Bugeaud y dut venir, avec les généraux Bourjolly et Reveu, au commencement du mois de mai ; il soumit nombre de tribus rebelles dans de petits combats, tandis que Saint-Arnaud battait de nouveau Bou-Maza et le forçait à se réfugier dans l'Ouarnsenis. Le gouverneur rentra à Alger, laissant quelques troupes au général Reveu et au colonel Pélissier pour compléter la pacification du pays. C'est à cette époque que se produisit le malheureux événement des grottes des Ouled Riah, dans le Dahra, où 500 hommes, femmes et enfants, ne voulant pas se rendre, furent asphyxiés par le feu qu'on avait mis à l'entrée des grottes pour les en faire sortir. Pélissier était moins coupable qu'on ne le dit alors, mais ce drame retentit péniblement dans toute l'Europe. Pendant ce temps, le gouverneur était allé soumettre quelques tribus kabyles.

La sécurité paraissant rétablie, Bugeaud partit pour la France le 4 septembre ; il allait bientôt être rappelé par de graves événements. Bou-Maza (en même temps que d'autres chérifs, qui paraissaient aussi sous le nom de Bou Maza, à tel point qu'on en vint à croire que ce nom n'était qu'un mythe, « un étendard immatériel et invisible ») recommença à agiter les tribus, notamment celle très puissante des Flitta. En même temps, Abd-el-Kader recevait des renforts ; nombre d'hommes de nos tribus algériennes allant chaque jour le rejoindre sur le territoire marocain, il y eut bientôt d'innombrables tentes dans son camp sur la Moulouïa. Comme le sultan, malgré la promesse qu'il nous avait faite, ne tentait rien contre lui, comme les tribus au milieu desquelles il se trouvait se montraient dévouées à sa cause, il résolut de laisser là sa deïra (synonyme de smala), de tenter de nouveau la fortune des armes, et il franchit la frontière. Nous avions de ce côté un petit poste chargé de le surveiller, Djemaa Ghazaouat ou Nemours, avec une garnison de près de 500 hommes. Le lieutenant-colonel de Montagnac qui la commandait, avait reçu du général Cavaignac, alors en campagne dans la région de Tlemcen, l'ordre formel de ne pas s'éloigner de la place ; il crut cependant devoir marcher au secours de la tribu des Souhalia, qu'on disait menacée par l'émir et tomba dans un guet-apens. Sa petite colonne fut entièrement détruite dans divers combats auprès ou dans le marabout de Sidi-Brahim. Montagnac et 302 de ses hommes furent tués, 96 qui presque tous étaient blessés furent faits prisonniers ; 12 seulement purent regagner Nemours dans une sortie héroïque du marabout tentée par le capitaine Géraud qui succomba avec presque tout son monde (23-26 septembre 1845).

Lamoricière, gouverneur par intérim, prévint Bugeaud de ce triste événement et de suite partit pour

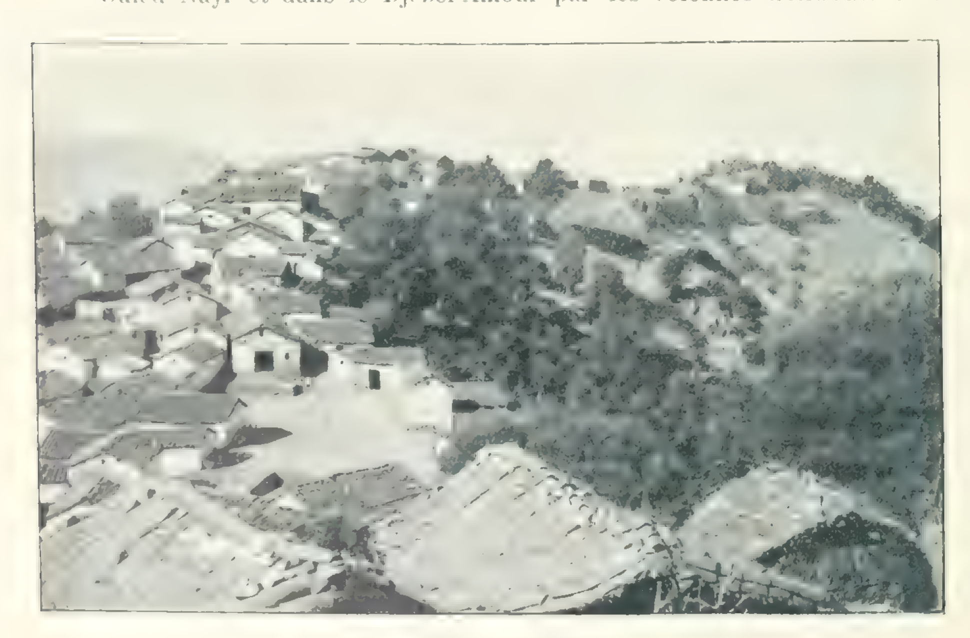
Oran avec des renforts. Il y apprit un nouveau désastre, qui, au point de vue de l'effet moral, était plus fâcheux que celui de Sidi-Brahim. Deux cents hommes, sortis des hôpitaux, qu'on envoyait pour renforcer le petit poste d'Aïn-Temouchent, s'étaient rendus aux Arabes sans combat. La confiance des indigènes s'exaltait de ce fait sans précédent et le vent de la révolte soufflait de plus en plus sur les tribus de l'ouest. Les généraux Lamoricière, Cavaignac, Korte, parvinrent cependant à en maintenir quelques-unes dans le devoir et à infliger des échecs sensibles à celles qui s'insurgeaient.

Abd-el-Kader cependant paraissait disposé à se porter vers l'est par les plateaux. Lamoricière, pour le surveiller, se posta à Sidi-Bel-Abbès. Bugeaud, qui venait d'arriver, organisait la campagne pour empêcher l'émir de pénétrer sur les territoires qui nous étaient soumis, pour tâcher de l'atteindre s'il était possible. « Cette campagne, dit Trochu, n'a pas été la plus profonde en périlleux et brillants combats, mais la plus étendue, la plus active et la plus efficace de toutes celles qui ont rempli et honoré son gouvernement de l'Algérie. Dix-huit colonnes mobiles furent mises en mouvement. Celle que commandait le maréchal en personne ne comptait pas plus de 2500 baïonnettes et 400 sabres. Des marches, des contremarches, des fatigues écrasantes, des efforts inouïs furent imposés à tous; mais pas une, à proprement parler, ne combattit sérieusement l'ennemi, qui, ne s'étant organisé nulle part, demeurait insaisissable, on pourrait dire invisible. La petite cavalerie du maréchal rencontra seulement à Temda celle d'Abd-el-Kader, qui ne fit pas grande contenance et s'en alla, de très bonne heure, paraissant obéir à un mot d'ordre de dispersion (23 décembre). Finalement, lorsque les dix-huit colonnes épuisées étaient au loin, celle du maréchal entre Médéa et Boghar, on apprit soudainement qu'Abd el-Kader, les tournant toutes, avec 2000 cavaliers du sud, avait pénétré par la vallée de l'Isser jusque chez les Kachna dont il avait tué les chefs nos agents et pillé les tentes. »

Ce mouvement d'Abd-el-Kader à la fin de janvier 1846 changea la direction de toutes nos colonnes en mouvement: tandis que celles de la vallée inférieure du Chélif, de l'Ouarnsenis, du Dahra poursuivaient les derniers partisans de Bou-Maza, celles plus à l'est se portaient vers la Kabylie. Gentil, le 9 février, enleva le camp de Ben-Salem, sur le Sebaou, et quelques jours après on sut qu'Abd-el-Kader s'y était trouvé, avait couru de grands dangers personnels et avait dû fuir rapidement vers le Djurjura. Le 16 du même mois, le maréchal et Bedeau venant de la vallée supérieure du Chélif mettaient leurs colonnes en contact avec celle de Gentil, et châtiaient quelques tribus kabyles; mais ils ne purent atteindre Abd-el-Kader.

Le maréchal, passant ainsi près d'Alger, y vint prendre huit jours de repos. « Quand il y rentra avec une capote usée jusqu'à la corde, entouré d'un état-major dont les habits étaient en lambeaux, marchant à la tête d'une colonne de soldats bronzés, amaigris, à figures résolues et portant fièrement leurs guenilles, l'enthousiasme de la population fut au comble. »

Le maréchal repartit d'Alger, le 5 mars; il avait appris que l'émir avait réuni les délégués des tribus kabyles à Bordj Boghni, chez les Guechtoula, et essayé de les entraîner contre nous. Une démonstration était de nature à arrêter les intentions belliqueuses qu'elles pourraient avoir. C'est ce qui arriva quand parut la colonne. L'émir dut s'enfuir le 7 mars, fut battu par Camou, à Gouiga, au sud des Zahrez, le 13, et y perdit beaucoup de monde, ses tentes, ses bagages. Il avait pu s'échapper encore; poursuivi chez les Ouled Nayl et dans le Djebel-Amour par les colonnes d'Arbouville et Yousouf, il se tint à grande distance d'elles, fut chassé de chez les Ouled-Sidi Cheikh par la colonne Renault et enfin, pendant l'été, regagna sa deïra au Maroc. En même temps, l'insurrection du Dahra avait été presque étouffée, et Bou-Maza blessé avait dû s'enfuir sur les sommets les plus inaccessibles de l'Ouarnsenis.



[illegible]

La campagne de 1845-1846 marque la fin de la guerre de l'indépendance algérienne. Nous avions réduit Abd-el-Kader aux dernières ressources: nous avions ruiné le prestige de Bou-Maza et de ses imitateurs: nous avions montré aux indigènes que nous étions capables de les atteindre partout, que vouloir lutter encore était de

leur part un acte de folie. Et la guerre avait été reportée si loin de nos établissements coloniaux que le bruit des armes n'avait plus troublé nos colons et que souvent ils n'avaient connu les faits militaires que par les journaux de la métropole. Il n'y avait plus qu'à attendre du temps la défaite dernière d'Abd-el-Kader et de Bou Maza, qui tentaient d'unir leurs efforts.

Bugeaud avait conscience d'avoir achevé son œuvre en Afrique; il était prêt, comme il était convenu depuis longtemps avec Louis-Philippe, à céder la place de gouverneur général au duc d'Aumale, second fils du roi. Mais avant de quitter ce pays, il voulait frapper un dernier coup. Nous n'avions eu jusqu'alors avec les Kabyles que des rapports intermittents; nous occupions les villes de Dellys et de Bougie sur le littoral; nous avions soumis les tribus de la vallée de l'Isser et de celle du Sebaou; il aurait voulu étendre notre autorité sur celles de la grande chaîne du Djurjura et de la vallée de la Soummam. Il se mit en campagne, presque malgré le ministère, fit une démonstration sur le versant sud du Djurjura et parcourut triomphalement, après quelques combats, le territoire des Beni-Abbès et la vallée de la Soummam jusqu'à Bougie. Peu de temps après, d'Alger, il faisait ses adieux à l'armée et à la population d'Afrique et cédait la place au duc d'Aumale.



Kabyle

La courte administration de ce dernier (septembre 1847-mars 1848) n'est marquée que par un fait saillant, la reddition d'Abd-el-Kader. Depuis qu'il avait regagné sa deïra, celle-ci menait une vie précaire. Le sultan, à qui nous demandions de tenir sa promesse contre l'émir et que d'ailleurs l'ambition de ce dernier inquiétait personnellement, lui tendait des embûches. Les tribus voyant la faiblesse et le dénûment du vaincu lui étaient moins dévouées que jadis. Ab-del-Kader fut même sur le point d'être attaqué par une armée marocaine, et, prenant les devants, il la battit et la dispersa. Mais dès lors le sultan du Maroc n'hésita plus; il donna l'ordre de poursuivre partout l'émir et celui-ci se vit forcé de faire passer la partie non combattante de sa deïra sur le territoire français, où il savait qu'elle serait respectée. Pour lui, il était disposé à se jeter dans le sud avec une poignée de cavaliers fidèles et à continuer la guerre contre nous quand l'occasion lui semblerait redevenir propice. Avec ce qui lui restait de sa deïra, il franchit la Moulouïa, le 21 décembre 1847, sous le feu des Marocains, que ses derniers partisans repoussèrent après une lutte héroïque, et il chercha à gagner le col de Kerbous. Il le trouva gardé par nos troupes, et, voyant qu'il ne lui restait nul espoir de se sauver, il entra en négociations avec Lamoricière. Près du marabout de Sidi-Brahim, le 23, il se constitua prisonnier, demandant d'être envoyé à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre, car il voulait aller finir ses jours à La Mecque. On le lui promit et il fut transféré en France, où de graves événements et des considérations d'ordre public allaient le faire détenir pendant quelques années, avant de le laisser partir pour Damas. Le rôle politique de l'émir était fini et les Arabes eux-mêmes l'oublièrent assez rapidement; aujourd'hui, il n'est presque aucun d'eux qui se souvienne de celui qui pendant douze années personnifia l'indépendance de l'Algérie. Bou-Maza s'était rendu au général Saint-Arnaud, dès le commencement de la même année.

SOUMISSION DU SUD ET DE LA KABYLIE

L'Algérie était domptée. La province de Constantine avait été facilement soumise par de petites expéditions qui avaient passé inaperçues, quand l'attention se portait surtout sur la lutte épique avec Abd-el-Kader. Nous avions même abordé le vrai Sahara. Le drapeau tricolore flottait à Biskra depuis 1844 et une colonne commandée par le général Marey était allée, cette même année, installer Ahmed-ben-Salem comme notre khalifa à Laghouat. Désormais, il n'y aura plus de guerre de l'indépendance; il pourra seulement se produire quelques révoltes de tribus isolées, quelques émeutes dans les oasis éloignées du Sahara. Celle de Zaatcha, où s'était réfugié l'agitateur Bou-Zian, nous obligea, en 1849, à faire un long siège qui nous coûta 1500 hommes tués ou blessés, sans compter ceux qui moururent du choléra. Le Sahara de la province d'Alger, soulevé en 1851 et 1852 par le chérif Mohammed-ben-Abdallah, ne put être soumis que par une pénible campagne, dont le fait le plus remarquable est le siège de Laghouat par le général Pélissier, siège qui fut comme une autre édition de celui de Zaatcha (4 décembre 1852). L'année



Blidah

suivante, le chef des Ouled-sidi-Cheikh, Si Hamza, que nous avions nommé khalifa du sud, marcha contre les tribus de cette région qui restaient insurgées et, en 1854, fit flotter notre drapeau sur Ouargla, d'où il avait chassé le chérif; à la fin de cette même année, nos troupes entraient à Touggourt, et les régions d'oasis de l'Oued R'ir et du Souf faisaient leur soumission.

Il n'y avait plus, de la frontière tunisienne à celle du Maroc, que certaines tribus kabyles qui fussent indépendantes. On a vu que quelques-unes avaient été pourvues de caïds par notre autorité et nous payaient l'impôt. Mais dans ce pays de montagnes, dont le Djurjura est l'ossature, il y avait toujours des refuges pour tous les insoumis, et l'esprit turbulent et grossier des indigènes se laissait entraîner par toutes les agitations. De prétendus chérifs, Bou-Sif, puis Bou-Barla y maintenaient une effervescence presque continue. En 1849, des colonnes conduites par Blangini, de Salles, Saint-Arnaud, opérèrent contre les Zouaoua, les Guechtoula, les Beni-Mellikeuch; en 1851, il y eut encore des soulèvements chez les Zouaoua, à l'appel de Bou-Barla. Il semblait qu'on aurait dû réduire cette tribu puissante et toujours rebelle, mais au lieu de cela, on envoya Saint-Arnaud avec une forte colonne dans le triangle montagneux compris entre Philippeville, Mila et Djidjelli. Il fit une campagne de 90 jours, eut des engagements avec des gens qui ne savaient pas ce qu'on leur voulait, et perdit bon nombre d'hommes par suite des fatigues excessives et des maladies. Il parut que le seul résultat appréciable de cette expédition était de faire avoir le grade de général de division à Saint-Arnaud, dont le prince-président voulait faire un ministre de la guerre pour le jour du coup d'État.

Les gouverneurs généraux de l'Algérie s'étaient succédé rapidement, depuis le départ du duc d'Aumale. Ce furent d'abord Changarnier, par intérim (mars 1848), puis Cavaignac (mars-mai 1848), Changarnier (mai-juin 1848), Marey-Monge, par intérim (juin-septembre 1848); Charon (septembre 1848-octobre 1850); d'Hautpoul (octobre 1850-décembre 1851); enfin Randon (décembre 1851-juin 1858). Ce dernier devait mettre le sceau à la conquête de l'Algérie par la soumission des Kabyles du Djurjura. Au cœur de ces rudes montagnes, il restait quelques tribus, avec lesquelles nous étions parfois en relations, mais que nous n'avions pas encore assujetties à notre autorité, ni à l'impôt. De leur territoire sortaient souvent des hommes qui allaient jeter l'esprit de révolte chez nos tribus; les insoumis de ces dernières trouvaient aussi un refuge dans les villages perchés sur les hauteurs. En 1857, les Beni-Iraten, les Beni-Menguellet, les Beni-Yenni se soulevèrent à la voix de Lalla-Fathma, prophétesse des Beni-Yenni. Randon, avec plus de 30 000 hommes, résolut de soumettre ces tribus; tandis que des corps d'observation étaient établis à Dra-el-Mizan, chez les Beni-Abbès, à Beni-Mansour, au col de Chellata, cernant le massif du Djurjura, le maréchal entra au cœur même du pays, écrasa d'abord les Beni-Iraten, puis les Beni-Menguellet au combat sanglant d'Icheriden, le 24 juin, enfin les Beni-Yenni dans l'affaire du 11 juillet, où fut prise Lalla-Fathma. Au milieu de ces monts, sur un plateau qui domine des centaines de villages, il bâtit une citadelle, le Fort-Napoléon, aujourd'hui Fort-National. Elle fut reliée à Tizi-Ouzou par une route en lacet, qui compléta le réseau des voies d'accès facile par lesquelles nous tenons le pays; la dernière résistance des Kabyles était brisée.

RÉVOLTE DES OULED-SIDI-CHEIKH

Nous ne parlerons pas ici des successeurs de Randon, ministres de l'Algérie, tels que le prince Napoléon (26 septembre 1858-février 1859), et Chasseloup-Laubat (mars 1859-10 décembre 1860), ou gouverneurs généraux comme Pélissier (décembre 1860-mai 1864), Mac-Mahon (juillet 1864-juillet 1870). Entre 1857, date de la soumission de la Kabylie, et 1871, époque de la grande insurrection, il n'y a à mentionner comme événement militaire de quelque importance que la révolte de 1864.

On sait que le chef des Ouled-sidi-Cheikh, Si-Hamza, avait été notre auxiliaire pour la soumission du sud de la province d'Alger, et que nous l'avions nommé notre khalifa dans ces régions, lui donnant un commandement des plus étendus. Il était peut-être imprudent de grandir ainsi une des familles les plus puissantes de l'Algérie par le prestige de la naissance et l'ascendant religieux. Tout alla bien cependant

tant que vécurent Si-Hamza et son fils aîné et successeur Bou-Beker. Mais le second fils de Si-Hamza, Si-Sliman, jeune homme plein d'orgueil, qui devint bach-agha en 1863, se montra vexé de l'attitude de quelques officiers à son égard : cédant aux suggestions de son oncle Si-Lala, il fit défection au mois de février 1864. Le commandant supérieur de Tiaret, l'énergique lieutenant-colonel Beauprêtre, marcha vers lui pour arrêter le mouvement à sa naissance, mais il fut trahi par le goum des Harrar, qui livrèrent l'entrée de son camp, et il fut massacré, avec la compagnie d'infanterie qui lui servait d'escorte, à Aïn Bou-Beker. Blessé à mort, il avait eu la force de casser la tête d'un coup de pistolet à Si-Sliman qui le regardait mourir. Mais l'esprit d'insurrection, comme une traînée de poudre, avait gagné toutes les tribus du sud-ouest, clientes dévouées des Ouled-sidi-Cheikh : même elle s'était propagée dans le Tell, où la belliqueuse tribu des Flitta était soulevée par le marabout Si-Lazreg, depuis longtemps en relations avec les Ouled-sidi-Cheikh. Il faut ajouter que l'Algérie était alors très dépourvue de troupes, les corps qui y servent ordinairement se trouvant au Mexique ou en Cochinchine. Le général Deligny, envoyé dans le sud avec des forces insuffisantes, dut rétrograder jusqu'à Géryville ; le caravansérail de la Rahouïa, sur la route d'Orléansville à Mostaganem, fut brûlé par les Flitta avec tous ses défenseurs. Les rebelles assiégèrent aussi les villages d'Ammi-Moussa et de Zemmora, et envoyèrent leurs coureurs jusque près de Relizane. Pélissier mourut à ce moment, et le général Martimprey, qui prit le commandement par intérim, montra une grande activité. Quatre colonnes opérèrent contre les Flitta et les forcèrent à déposer les armes ; Si-Lazreg avait péri dans un des premiers combats. Les généraux Yousouf et Liébert avaient razzié les tribus rebelles du sud de la province d'Alger et contenu les autres dans le devoir ; mais le général Jollivet, moins heureux dans la province d'Oran, avait éprouvé un échec à El-Beïda et n'avait pu empêcher Si-Lala de remonter la Mekerra et de venir porter le pillage et l'incendie jusqu'aux portes de Sidi-bel-Abbès. L'insurrection commença à devenir moins redoutable quand Si-Mohammed, frère et successeur de Si-Sliman, eut été tué dans un engagement contre le général Deligny, le 4 février 1865. Mais les Ouled-sidi-Cheikh, retirés dans les profondeurs du sud, ne posèrent pas les armes. Pendant les années suivantes, ce fut entre eux et nous ou nos tribus alliées un échange incessant de petits combats, de courses, de razzias. En 1869, ils osèrent s'avancer jusqu'à Taguin ; en 1870, au mois de janvier, ils razzièrent les Hamyan, et chaque fois ils trouvèrent, quand nous les poursuivîmes, un refuge au Maroc, où les puissantes tribus des Beni-Guil, des Ouled-Djerir et des Doui-Menia faisaient cause commune avec eux. Wimpffen obtint, non sans peine, de les poursuivre jusque-là, avec une petite colonne de 3000 hommes. Ayant sous ses ordres les généraux Chanzy et de Colomb, il passa à Aïn-ben-Khelil, au sud des Chotts, entra le 1er avril sur le territoire marocain, et arriva, le 15, à Bahariat, en face de l'Oued-Guir, où l'ennemi avait concentré des forces importantes. Il le battit après un combat acharné, soumit les Doui-Menia et enleva, le 25, l'oasis d'Aïn-Chaïr, où s'étaient réfugiés les Beni-Guil. Les deux tribus s'engagèrent à ne plus soutenir les Ouled-sidi-Cheikh. Quant à ceux-ci, ils avaient fui plus loin dans le désert, où on ne put les poursuivre, et ce n'est qu'en 1884, comme nous le verrons plus loin, qu'ils viendront se soumettre.

L'INSURRECTION DE 1871

L'insurrection de 1871 fut la conséquence de nos défaites de 1870. Cette France, que les indigènes regardaient comme invincible, ils voyaient qu'elle pouvait être vaincue ; dans les douars et sous les tentes, on colportait en les exagérant les nouvelles de nos désastres ; on disait avec une joie profonde nos armées prisonnières ou détruites, nos forteresses et nos canons, avec une partie de notre territoire au pouvoir de l'ennemi. Dans leur pensée, c'était l'heure de la chûte pour le grand empire des Roumis, l'heure marquée par Allah pour la délivrance des fidèles. La captivité de l'empereur et le renversement de sa dynastie, l'avènement de la République, le désarroi administratif, nos bureaux arabes hésitants, nos officiers démoralisés par la défaite, l'agitation de la population civile, l'absence d'autorité presque partout leur paraissaient aussi des signes de notre prochaine décadence. Nous n'étions plus pour eux qu'une nation de *mercantis*. Les décrets du 24 octobre sur le régime civil, sur la naturalisation en bloc des indigènes juifs les agitèrent. Pour les uns, le fait d'admettre les juifs dans notre armée était une preuve de l'extrême faiblesse à laquelle nous étions réduits ; d'autres s'indignaient que cette race méprisée pût être appelée à fournir des administrateurs et des juges ; beaucoup enfin redoutaient qu'après avoir naturalisé les juifs, nous fussions amenés à naturaliser les musulmans et à leur enlever leur statut personnel. Ajoutons enfin qu'en Tunisie et dans le sud de la province de Constantine, quelques-uns de nos anciens ennemis ourdissaient des intrigues auxquelles se mêla, malgré son père, le fils d'Abd el-Kader, et que des espions prussiens entretenaient cette agitation.

Il y eut bientôt des manifestations de cet état d'âme de nos sujets musulmans. Le 23 janvier, les spahis de Moudjebeur, qu'on avait mobilisés, refusèrent d'obéir à leurs officiers. Sur la frontière tunisienne, particulièrement travaillée par les meneurs, les mutineries furent plus graves : les spahis de Tarf, de Bou-Hadjar et d'Aïn-Guettar se joignirent aux membres de la famille Resgui qui étaient nos ennemis, aux mécontents des tribus de la région de Souk-Ahras, et, le 26 janvier, au nombre de plus de 600, attaquèrent cette place qui se défendit vigoureusement. Ils massacrèrent plusieurs Européens dans les fermes



Mostaganem.

isolées, et le 30 livrèrent même à nos soldats une bataille rangée, à Aïn Sennour; ils furent dispersés. Le 14 février, la tribu des Ouled Aidoun attaqua le petit poste d'El Milia, et le bloqua pendant quatorze jours. Sur beaucoup de points on assassinait nos colons et nos ouvriers, ou on tirait des coups de fusil de loin sur nos soldats. L'insurrection était dans les esprits; pour qu'elle éclatât, il ne lui manquait plus qu'un chef : ce fut Mokrani.

Mokrani, bach-agha de la Medjana, personnage d'une grande famille qui avait l'hérédité du pouvoir en cette région depuis des siècles, s'était montré dévoué à la France et d'un loyalisme parfait jusque-là. Il avait été comblé d'honneurs par l'empire et par l'administration militaire; on l'avait vu souvent aux réceptions des Tuileries. Quand, après l'enquête agricole du comte Le Hon, le Corps législatif décida en principe l'établissement du régime civil, il envoya sa démission de bach-agha au gouverneur général Mac-Mahon. Sur les instances de celui-ci, sans retirer sa démission, Mokrani promit de rester à son poste tant qu'il n'aurait à obéir qu'à des chefs militaires. L'avènement du régime civil et les décrets du 24 octobre l'effrayèrent; il avait en même temps des ennuis pécuniaires, car, en 1867, pendant la famine il avait beaucoup emprunté pour secourir les indigènes de son territoire; on lui avait promis qu'il serait remboursé, mais le gouvernement n'en avait rien fait, et, les banques poursuivant maintenant le recouvrement de leurs créances, il dut donner hypothèque générale sur ses biens. Il s'irrita vivement, quand Crémieux, le 14 janvier, adressa une proclamation aux indigènes, et, à la notification qui lui en fut faite, il répondit par écrit : « Je n'obéirai jamais à un juif. Si une partie de votre territoire est entre les mains d'un juif, c'est fini. Je veux bien me mettre au-dessous d'un sabre, dût-il me trancher la tête, mais au-dessous d'un juif, jamais! jamais! » Quelques maladresses de l'administration, tant militaire que civile, les bruits perfides que ses ennemis, les Abdessellem, faisaient courir sur son compte et que la population française accueillait trop facilement et propageait, enfin l'état d'esprit des indigènes dont il était environné l'entraînèrent. Le 27 février, il envoya de nouveau sa démission, la réitéra le 9 mars, et, le 14 au soir, il tint à la Medjana une sorte de conseil de guerre avec ses vassaux et sa famille. Il y exposa que la situation était devenue pour lui intolérable, qu'il valait mieux faire parler la poudre et amener ainsi les Français à certaines concessions. Tout le monde fut de cet avis, beaucoup espérant même qu'on irait plus loin et qu'on expulserait cette fois les Roumis. Le lendemain, il renvoya au capitaine Olivier, à Bordj-Bou-Areridj, son mandat de février et le prévint « de se tenir sur ses gardes, car il allait le combattre ».

Le 16 mars, Mokrani, à la tête de plus de 8000 hommes, parut devant Bordj-Bou-Areridj. Le village fut saccagé; mais les habitants eurent le temps de se renfermer dans le bordj qui est à 300 mètres et où il y avait quelques soldats et miliciens. Les indigènes firent contre le réduit une attaque furieuse, où ils perdirent beaucoup de monde, puis creusèrent des galeries et des mines pour y arriver sous terre. Pendant dix jours, ils bloquèrent la place, la privant d'eau, obligeant les quelques défenseurs armés à une vigilance incessante; mais ils s'enfuirent quand arriva enfin de Sétif une petite colonne commandée



Laghouat.

par le colonel Bonvalet. Quelques jours après, le général Saussier venait d'Alger prendre la direction de la campagne.

Dans cette première période de l'insurrection, qui va jusqu'au 8 avril, Mokrani était encore mal décidé; il nous ménageait ostensiblement et paraissait désireux d'entrer en négociations; mais ensuite la face des choses changea. Le bach-agha, pour soulever les masses, avait besoin du concours du marabout vénéré de Seddouk, Cheikh-el-Haddad, chef de la puissante confrérie des Rahmanya. Ce vieillard était de mœurs pacifiques, mais son fils, l'ambitieux Azziz, l'entraîna à faire cause commune avec Mokrani. Le 8 avril Cheikh el-Haddad proclama le *djehad*, la guerre sainte et, la Kabylie entière se levant à sa voix, l'insurrection devint terrible et s'étendit de la mer au Sahara. Alors la Khouannerie bat son plein, tandis que nous manquons de troupes. Fort-National, Dellys, Tizi-Ouzou, Dra-el-Mizan, Beni-Mansour, Bougie, Djidjelli, Mila, sont investies par les masses descendues des montagnes. Les indigènes se font tuer à l'assaut des murailles, établissent des approches, creusent des mines, organisent des sièges, montrant un acharnement et une entente de la guerre qu'on ne leur avait jamais vus. Même ils menacent Aumale, Sétif, Batna. D'autres mettent Palestro à feu et à sang et tentent de pénétrer dans la riche Mitidja. Une petite colonne de mobiles et de miliciens, sous le colonel Fourchaut, les arrête au combat de l'Alma et les met en fuite, le 22 avril. Dans la région de la Medjana et sur les Plateaux, deux colonnes qu'on est parvenu à former poursuivent les contingents de Mokrani, et celui-ci est tué d'une balle qui lui traverse le cou, le 5 mai, près de l'Oued-Soufflat.

L'insurrection n'était pas morte pour cela; Bou-Mezrag, frère de Mokrani, en prend la direction. La révolte a même gagné une des tribus à l'ouest d'Alger, les Beni-Menacer, qui bloquent Cherchell, et, dans l'est, elle redouble d'intensité. Mais nous avons maintenant des troupes; six colonnes, sous le commandement supérieur du général Saussier, écrasent partout les insurgés et, le 13 juillet, Cheik-el-Haddad, découragé, se constitue prisonnier. Il fallut plus de cinq mois encore et des centaines de petits combats pour en finir avec les rebelles qui s'étaient réfugiés dans le sud et résistaient dans le Hodna, le Bou-Taleb, Touggourt et El-Goléa. Ce n'est qu'en janvier 1872 que la colonne Delacroix, près de Ouargla, dispersait les derniers débris de l'insurrection et s'emparait de Bou-Mezrag, grièvement blessé.

Cette insurrection de 1871, commencée par des hommes de grande tente et dans un but politique, et qui n'était devenue très grave que parce que l'appel à la guerre sainte y avait entraîné les masses fanatisées des montagnes kabyles, fut sévèrement châtiée. Les tribus qui y avaient pris part durent payer une forte indemnité de guerre et virent la meilleure partie de leurs terres séquestrée. Mais elle montra aux indigènes que leurs tentatives contre nous ne faisaient qu'aggraver leur misère sans espoir de succès et elle ouvrit un vaste champ à l'œuvre de la colonisation.

REPRISE D'ARMES DES OULED-SIDI-CHEIKH

Depuis 1871, il n'y a plus eu d'insurrection dans le vrai sens du mot. Il n'y a eu que quelques prises d'armes, causées par des mécontentements personnels, par des querelles locales, et les hostilités se sont maintenues dans un rayon restreint; ce n'étaient que des émeutes facilement réprimées. Telles furent les révoltes d'El-Amri en 1876 et de l'Aurès en 1879, dirigées bien plutôt contre certains chefs indigènes que contre l'autorité française.

Bien plus grave fut la lutte que nous eûmes à soutenir contre les Ouled-Sidi-Cheikh; mais ce n'était point là un mouvement général des indigènes, ni même une nouvelle insurrection, mais simplement la continuation plus ou moins intermittente des hostilités commencées en 1864 et qui n'avaient depuis lors jamais cessé complètement.

Cette famille puissante des Ouled-Sidi-Cheikh, dont relèvent presque toutes les tribus du Sud-Oranais, et qui joint la noblesse militaire à la noblesse religieuse, dut demeurer inactive pendant les années 1870 et 1871. Les Marocains se souvenaient de la leçon qui leur avait été infligée par les troupes de Wimpffen.



Fort National. (Vue générale.)

Quelques fractions même des Ouled-Sidi-Cheikh et des tribus qui étaient dans leur clientèle avaient demandé à rentrer sur notre territoire; mais d'autres étaient demeurées au désert et ne voulaient point se soumettre. Par leurs relations avec les tribus du Tell, par les parentés qu'ils ont un peu partout, ces agitateurs exerçaient à notre encontre une action très préjudiciable. Les indigènes, dans leur style imagé, comparent cette famille à un superbe palmier dont les racines et le tronc sont fixés au désert, mais dont les rameaux magnifiques s'étendent majestueusement sur le Tell. Heureusement pour nous, il y avait entre les membres les plus influents des haines profondes et des rivalités d'ambition qui paralysaient leurs forces, et tandis que les uns se montraient nos ennemis irréconciliables, d'autres étaient disposés à se rapprocher de nous, pourvu qu'on reconnût leurs services et qu'on leur fît des situations. Par suite, il n'y eut pas de guerre suivie entre les Ouled-Sidi-Cheikh et la France, jusqu'en 1880, mais une agitation continue dans le sud et des coups de main dont étaient victimes nos ksouriens et nos tribus soumises.

Un marabout, Bou-Amama, exploita ce mécontentement et dès 1875 se livra à des prédications qu'on ne sut pas réprimer par des mesures énergiques. Ce n'était pas, ainsi qu'on l'a dit quelquefois, un personnage tout à fait obscur. D'abord il est d'une branche de la famille des Ouled-Sidi-Cheikh et il avait un grand prestige dans les ksour de Moghar. Puis son influence s'étendit peu à peu, parce qu'il se donnait comme un réformateur de la religion, comme reprenant la vraie tradition de son ancêtre Sidi-Cheikh.

En 1880 les cadeaux affluaient à sa zaouïa, des visiteurs de tout pays, le regardant comme le défenseur des opprimés, venaient réclamer son intervention; il était l'arbitre de tout ce qui se passait dans un vaste rayon et on l'appelait « le sultan de l'Oued-Namous ». Toutes ses menées étaient connues de l'administration française, des gouverneurs généraux Chanzy (10 juin 1873-18 février 1879) et Grévy (15 mars 1879-26 novembre 1881), mais on tergiversait.

En avril 1881, le lieutenant Weinbrenner et deux spahis de son escorte, qui avaient voulu arrêter deux mokaddem de Bou-Amama, furent assassinés au douar Djeramena, entre Frenda et Géryville. Aussitôt les nomades du sud-ouest, Cherfa, Ouled-Sidi-Tadj, Ouled-Ziad, Rezaïna, puis les Trafi et les Laghouat-Ksel se mirent en insurrection. Elle venait en même temps que les agressions des Khroumirs en Tunisie, que le massacre de la mission Flatters au Sahara, et cette coïncidence montrait qu'il y avait comme un mot d'ordre partout répandu, une entente du monde musulman contre nous. Le colonel Innocenti, envoyé contre les contingents de Bou-Amama, fut attaqué à Chellala, le 14 mai, fit des pertes sensibles et dut abandonner son convoi. Ce succès enhardit le marabout; il courut audacieusement jusqu'à l'extrémité nord des Plateaux, brûla les chantiers de Kralfalla, près Saïda, et massacra de nombreux ouvriers espagnols employés à l'exploitation de l'alfa; au retour, chargé de butin, il franchit le Chott Chergui, presque en vue de la colonne Mallaret, qui gardait le poste du Kheider.

Alors on conduisit la guerre avec plus de vigueur; le chemin de fer d'Arzew à Saïda fut, avec une rapidité merveilleuse, prolongé d'abord jusqu'au Kheider, puis jusqu'à Mecheria. Des colonnes, dont la plus forte était celle de Négrier, allèrent détruire la koubba d'El-Abiod-Sidi-Cheikh, la maison de Bou-Amama à Moghar et enlevèrent les ksour où s'étaient réfugiés les rebelles. Elles poussèrent très loin dans le sud, jusqu'à 140 kilomètres au delà de Figuig, et atteignirent plusieurs fois les contingents de Bou-Amama auxquels des pertes sérieuses furent infligées; mais le Figuig ne fut pas attaqué, malgré les dispositions hostiles de ses habitants. A la fin de 1881, un grand nombre de tentes insurgées avaient demandé l'aman et Bou-Amama dut s'enfuir au Gourara, presque abandonné par tous les siens.

A la fin de 1882, l'annexion du M'zab enleva aux ennemis que nous avions dans l'extrême sud un marché précieux, où ils s'approvisionnaient d'armes et de poudre; puis les négociations engagées par

le général Thomassin ramenèrent à nous les principaux personnages de la famille des Ouled-Sidi-Cheikh. Si-Hamza fit sa soumission au mois de mai 1883; Si Sliman au mois d'avril 1884. Depuis ils nous sont demeurés fidèles et ont même employé leur influence à nous créer un parti favorable dans les oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt.



Philippeville (Vue générale).

NOTRE EXPANSION AU SAHARA

La conséquence, la suite nécessaire de la conquête de l'Algérie, c'est la soumission des régions d'oasis éparses dans le Sahara et des tribus qui nomadisent dans les vaste espaces désertiques.

En effet, tant que cette soumission ne sera pas effectuée, nous ne serons pas maîtres de la route qui unit les deux grands tronçons de notre empire colonial africain, l'Algérie-Tunisie et le Soudan. D'autre part les nomades sahariens, s'ils demeurent indépendants, peuvent à tout moment tenter un coup de main sur les tribus soumises de notre sud, et, dans les oasis, les mécontents, les insurgés, les agitateurs trouvent un sûr refuge.

La sécurité du Sahara algérien est au prix de la soumission de toutes les populations sahariennes.

Cette nécessité a été comprise depuis déjà longtemps. Au lendemain du massacre de la mission Flatters, comploté entre les Touareg et les gens d'In-Salah, le gouvernement s'est préoccupé d'étendre notre action au sud. La prise de possession du M'zab, qui était demeuré comme une enclave autonome de l'Algérie, a été le premier pas dans cette voie, et Ghardaïa a remplacé Laghouat comme citadelle avancée vers le Sahara. Puis El Goléa a été occupé d'une manière plus effective, et enfin, des forts (Fort Mac-Mahon, Fort Lallemand, Fort Miribel) où sont cantonnées des troupes spéciales, ont permis de faire la police au loin. C'étaient comme des ports dans l'océan de rochers et de sables qu'est le désert, d'où partaient de petites colonnes d'exploration, où elles revenaient se ravitailler et se reposer après la course.

Grâce à eux on a pu prendre une connaissance exacte de vastes étendues de pays jusqu'alors inabordé, on a pu entrer en relations avec les sédentaires des oasis et les grands nomades, préparer peu à peu la conquête nécessaire du Tidikelt, du Touat et du Gourara. On sait avec quel bonheur cette dernière opération vient de s'effectuer. Le 28 décembre dernier, la mission d'exploration scientifique, conduite par M. Flamand, se trouvait en face de 1200 hommes armés, dans une attitude hostile, près d'Igosten. Le chef de l'escorte, le capitaine Pein, comprit que l'heure n'était pas aux négociations et que la retraite eût été le massacre de la colonne. Malgré l'immense infériorité numérique, après un combat sanglant, il mit en fuite les indigènes et, le soir, il entra dans In-Salah, jusqu'alors inviolée, la forteresse de l'Islam où se tramaient toujours les complots contre la France. La marche en avant était engagée; la prise d'Igli, l'occupation du Touat ont été menées rapidement, et, aujourd'hui, entre l'Afrique du Nord et le Soudan il n'y a plus d'indépendants que les Touareg. Nous en aurons raison quelque jour par la conciliation ou par la force.

Il serait injuste de ne pas rappeler que cette situation prépondérante de la France au Sahara est due à la sage politique suivie par les gouverneurs généraux Tirman, Cambon et Laferrière.

Il pourra y avoir encore dans l'avenir des troubles passagers et des agitations locales chez nos sujets musulmans; ils n'ont pas encore perdu l'espoir de voir apparaître parmi eux le « Maître de l'heure » qui nous chassera, et ils prêteront peut-être encore l'oreille aux prophètes menteurs; mais une insurrection générale n'est plus possible. Les tribus puissantes ont été désagrégées; les grandes familles se ruinent par les prodigalités, parce qu'elles ne veulent pas se plier à l'évolution économique qui s'opère dans le pays, et elles perdent peu à peu leur influence. La société indigène, comme le disait un gouverneur



Tlemcen.

général à la tribune du parlement, n'est plus qu'une poussière d'hommes. Mais cette race, qui ne peut plus nous combattre sur les champs de bataille, peut concourir avec nous à la richesse, à la prospérité de ce pays. Elle est en ce moment à une heure de transition et elle traverse une crise douloureuse. Mais, la crise passée, elle s'engagera insensiblement dans la voie du travail qui assure le bien-être. Nous sommes impatients outre mesure quand nous déclarons qu'elle est irrémédiablement perdue et vouée à la misère.

Depuis vingt ans que je l'observe, je constate que des progrès réels ont été accomplis par elle, soit dans l'étude de notre langue, soit dans l'apprentissage économique. La diffusion de l'instruction, l'exemple de nos colons, des lois de protection et de répression appropriées à l'état social des indigènes peuvent beaucoup pour mener à bien cette œuvre de civilisation qui est digne de la France.

ÉDOUARD CAT.

L'OCCUPATION DU TOUAT

AU sud de nos possessions méditerranéennes d'Algérie-Tunisie s'étendent, à travers le Sahara septentrional, deux grands bassins d'atterrissements, recouverts d'alluvions tertiaires et quaternaires, et séparés l'un de l'autre par une vaste auréole de plateaux ou hammadas : ce sont le bassin du Melrir ou de l'Igharghar à l'est, celui du Gourara ou de l'Oued-Saoura à l'ouest; le premier s'incline du sud au nord, le second a sa pente générale du nord au sud. Le fond de ces bassins est occupé par deux groupes d'oasis : d'une part, la série des oasis d'Ouargla, de l'Oued-Rir (Touggourt), des Zibans (Biskra) et du Djérid tunisien, dans le bassin du Melrir; d'autre part, le chapelet des oasis du Gourara, du Touat propre et du Tidikelt, dans le bassin de l'Oued-Saoura. L'archipel touatien n'est pas, à proprement parler, une succession d'oasis, mais comprend des séries d'oasis, séparées par de grands espaces déserts, qui s'échelonnent depuis le Tinerkouk jusqu'à In-Salah. Le Touat peut donc être défini un ensemble d'oasis situées entre le plateau du Tademayt, les dunes de l'Erg occidental, les dunes d'Iguidi et le plateau du Mouydir. Quoique à une latitude plus méridionale que l'Oued-Rir, il en forme le pendant au point de vue géographique et se trouve, comme l'Oued-Rir, dans la dépendance actuelle de l'Algérie.

La description d'In-Salah et des oasis du Touat a été faite trop souvent pour qu'il soit utile de la recommencer; on sait aussi que le Touat est un des centres de population sédentaire les plus importants que renferme le Sahara; c'est un véritable carrefour de routes et un lieu de ravitaillement, « une

protégée et une table ouverte pour les Touareg ». Depuis longtemps, la nécessité s'imposait de nettoyer ce foyer de dangereuses intrigues, où fut résolu le massacre de la mission Flatters, où tous les fanatiques et les mécontents trouvaient asile et qui était véritablement l'âme de la résistance à l'action française dans le Sahara : « Tournez bride, capitaine, écrivait Masqueray dans la brillante description qu'il a donnée de l'oasis; maintenant que vous avez vu de loin les têtes des palmiers de la bourgade maudite, reprenez la route du nord, on n'entre pas encore, on entre moins que jamais à In-Salah. »

Tandis que nous sommes depuis longtemps les maîtres dans les oasis de l'est, nous n'avons pas, par suite d'hésitations inexplicables, pénétré jusqu'ici dans celles du sud-ouest. C'est que, il faut bien en convenir, la pénétration saharienne présente d'indéniables difficultés. Dans les régions polaires, dans les déserts d'Australie, les difficultés viennent seulement de la nature, non des hommes. Ailleurs, dans les îles de l'Océanie par exemple, on a affaire à des populations féroces, mais, du pont des navires de guerre, on peut balayer tout leur domaine. Ici, les difficultés viennent à la fois de la nature et des hommes.

Le peu d'efficacité de nos efforts tient aussi à une erreur de méthode. Il faut, suivant les régions où doit s'étendre notre influence et notre domination, employer pour la pénétration les moyens les mieux appropriés : nous sommes pleins d'admiration pour un de Brazza ou un Binger soumettant, par la douceur et sans tirer un coup de fusil, de grands royaumes nègres; mais les explorateurs qui vont à une mort inutile et certaine, à une sorte de suicide, ne rendent aucun service, ni à leur pays, ni à la science. M. Foureau et M. Flamand l'ont compris; l'exploration polaire de Nansen fut plus utile que celle d'Andrée, la mission Rolland plus fructueuse que la mission Flatters. Les résistances que nous rencontrons au Sahara ne peuvent être brisées que par la force; mais il suffit d'efforts très minimes, car, selon le mot de M. Schirmer, Touareg et Ksouriens ne sont forts que de notre apparente faiblesse.

La mission Foureau-Lamy, la mission Flamand-Pein ont prouvé la justesse de vues de ceux qui avaient toujours affirmé qu'une petite colonne de troupes françaises, bien organisée et placée sous le commandement d'officiers ayant pratiqué le désert, pourrait s'avancer au Sahara sans danger et imposer partout sa volonté. Ainsi des questions pendantes depuis 1890, voire même depuis 1864, se sont trouvées résolues en quelques mois : c'est qu'une méthode nouvelle et vraiment rationnelle a été employée pour arriver à leur solution.

En 1898, M. Laferrière a pris possession du gouvernement général de l'Algérie. La présence à ses côtés de M. le capitaine Levé, officier familier avec les problèmes sahariens et apportant à préparer leur solution l'activité la plus énergique, était un indice certain que la pénétration saharienne entrait dans une phase nouvelle. M. Laferrière a manifesté, en maintes circonstances, l'intérêt qu'il porte aux questions de l'Extrême-Sud, et sa ferme résolution d'en finir avec les difficultés que nous rencontrions au Sud-Oranais et au Touat. Dès ses débuts, il s'est signalé par une politique équitable, ferme et avisée et en même temps par des réformes judicieuses et fécondes; à ces bienfaits précieux il a ajouté, par l'occupation du Touat, un bienfait nouveau et d'ordre supérieur : il a ainsi dès à présent inscrit son nom parmi ceux des meilleurs serviteurs de la France.

La mission Flamand, organisée, comme la mission Foureau-Lamy, par le ministère de l'Instruction publique, avait pour objet l'étude géologique des plateaux du Tademayt et du Mouydir, ainsi que de la dépression de l'Oued-Massin et du Tidikelt qui les sépare.

M. Flamand, professeur à l'École des Sciences d'Alger, s'est fait une place éminente dans les études de géologie saharienne; rien de ce qui intéresse la connaissance scientifique de l'Extrême-Sud, productions minérales, extension des gommiers, inscriptions rupestres, ne le laisse indifférent. C'est en 1892 qu'il a commencé à voyager dans l'Atlas saharien et les régions limitrophes; en 1896, chargé d'une mission par M. J. Cambon, il accomplit un voyage dans l'Oued-Meguiden dont les résultats scientifiques ont été des plus importants, et pour lequel la Société de géographie de Paris lui a décerné le prix Duveyrier. Dans son exploration de 1899, M. Flamand était accompagné de M. Joly, professeur à la médersa d'Alger, que ses séjours prolongés dans le sud et surtout sa connaissance de la langue arabe rendaient précieux.

La mission était escortée d'un goum de 100 cavaliers Chaanba, montés à méhara, et d'une vingtaine d'indigènes accompagnant le naïb des Kadrïa d'Ouargla, que M. Cambon avait déjà précédemment envoyé à In-Salah. Cette petite escorte était placée sous les ordres du capitaine Pein. Le nom que porte le capitaine Pein a été illustré dans le Sahara algérien; son père, premier comman-



Entrée de l'oasis des Ouled Saïd.

dant supérieur de Bou-Saada, officier énergique et audacieux, savait manier la plume aussi bien que l'épée, ainsi qu'en témoignent ses *Lettres familières sur l'Algérie*.

Chef du poste d'Ouargla, le capitaine Pein s'était distingué à la poursuite d'un rezzou dans la région de Ghadamès; c'est à lui qu'échut la difficile mission de ravitailler, dans un pays inconnu, la mission Foureau-Lamy. Il accomplit cette tâche avec un succès qui lui fait le plus grand honneur, et M. Foureau, dans ses lettres, a rendu hommage à plusieurs reprises aux services considérables rendus par le capitaine Pein; à ces titres vient s'ajouter maintenant celui d'être le premier Français qui soit entré dans In-Salah.

La mission Flamand, partie d'Ouargla le 28 novembre 1899, arriva le 27 décembre dans la région d'Iguesten. Elle fut attaquée le lendemain au point du jour par une troupe de 1200 hommes venus d'In-Salah et des ksours voisins, et ayant à leur tête les chefs du sof anti-français des Badjouda. Le capitaine Pein, malgré le faible effectif dont il disposait, repoussa les agresseurs, qui eurent 50 tués ou blessés et laissèrent plus de 60 prisonniers, parmi lesquels Badjouda. Les portes du Ksar-el-Kébir lui furent ouvertes. C'était un grand et brillant succès. A la nouvelle du combat, le capitaine Pein avait été rejoint par le capitaine Germain, commandant les spahis sahariens, qui avait reçu l'ordre de se maintenir en contact avec la mission, de manière à pouvoir lui porter secours en cas de besoin. Le 5 janvier 1900, un nouveau combat, livré près du petit ksour de Deghamcha, amena la soumission de la population de tout le groupe d'In-Salah. Le maintien de l'occupation de cette oasis fut décidé, et le 18 janvier arrivaient des forces de soutien, envoyées d'El-Goléa sous les ordres du commandant Baumgarten.

Ainsi que nous l'écrivions à cette date[1], l'occupation d'In-Salah, qu'on le voulût ou non, entraînait forcément et à bref délai celle de tout le groupe des oasis du sud-ouest. Cependant on perdit un temps précieux, et c'est seulement au mois de mars qu'on se décida à effectuer cette prise de possession.

Une colonne commandée par le lieutenant-colonel d'Eu fut mise en route pour achever l'occupation du Tidikelt, pendant qu'une seconde colonne s'avançait de Duveyrier vers Igli sous les ordres du colonel Bertrand. La première de ces colonnes eut à soutenir, le 19 mars, un combat acharné et sanglant, à la suite duquel elle s'empara des oasis d'Inrar, situées à environ 50 kilomètres à l'ouest d'In-Salah. Le chef El Driss ben Naïmi, qui avait pris le titre de « pacha de Timmi », et n'avait pas cessé d'être, depuis la prise d'In-Salah, l'agent le plus actif de l'hostilité contre la France, avait rassemblé des contingents tirés du Touat, de l'Aoulef, de Sali, et évalués à 5000 hommes environ. La kasba du ksar Lekhal, où un grand nombre de combattants s'étaient réfugiés, fut bombardée et s'écroula en partie sur ses défenseurs; parmi les prisonniers se trouvait Ben Naïmi. Le combat d'Inrar fut suivi de la soumission des oasis de l'Akabli et de l'Aoulef, les plus occidentales du Tidikelt.

D'autre part, la colonne Bertrand, forte de 2000 hommes, partie de Duveyrier le 25 mars, occupait Igli sans coup férir le 5 avril. Ce ksar très misérable n'a pas d'importance en lui-même, mais il en a beaucoup par la position qu'il occupe : en nous y établissant, nous avons coupé le dernier pédoncule qui aurait pu rattacher au Maroc les oasis du sud-ouest.

On ne pouvait guère espérer occuper le fossé, c'est-à-dire l'Oued-Saoura, sans être obligé de s'assurer en même temps du talus qui le borde, c'est-à-dire la région des Ouled-Djerir et des Douï-Menia. C'est même ce motif qui avait fait hésiter bien des fois à occuper Igli. Aussi nos troupes ont-elles eu à subir diverses attaques de la part de ces tribus. Il n'y a qu'à user vis-à-vis d'elles du

1. [illegible], 15 janvier 1900.

droit de suite que nous confère le traité de 1845, comme nous l'avons fait à plusieurs reprises, avec de Colomb en 1855-1857, avec de Wimpffen en 1870.

L'occupation du Tidikelt effectuée, celle du Gourara et du Touat propre a suivi sans difficultés. Pour le Gourara, des forces parties d'El Goléa et de Géryville ont, les premières par l'Oued-Meguiden, les secondes par l'Erg, convergé sur Tabelkoza et Timmimoun. Au Touat, le général Servière, commandant la division d'Alger, accompagné d'un simple goum sous les ordres du capitaine Pein, a occupé sans coup férir Adrar, le principal centre du Timmi, dont le pacha avait commandé les indigènes défaits par nous au combat d'Inrar.

« L'Algérie n'est pas achevée, a écrit Rohlfs, il est absolument nécessaire que le système de l'Oued Saoura, et par suite, le Gourara, le Touat et In-Salah soient attirés dans la sphère d'action de la France ; il est tout à fait étonnant qu'on ne l'ait pas reconnu après le massacre de la mission Flatters. » Désormais, grâce à la prise d'In-Salah par le capitaine Pein, l'Algérie est achevée ; le vain fantôme qui nous faisait reculer s'est évanoui devant l'épée de ce brave. C'est la véritable raison d'être de la reconnaissance due à ceux qui, à Paris, à Alger et dans l'Extrême-Sud, ont enfin osé rompre le charme qui semblait depuis si longtemps ensorceler notre politique saharienne. « Le Touat, a dit M. Laferrière, est tombé entre nos mains comme un fruit trop mûr se détache de l'arbre ; il a suffi pour cela d'un peu de poussière soulevée sur sa route par la mission Flamand. »

Par le retentissement qu'elle aura parmi les populations sahariennes, par le point d'appui qu'elle donne à notre politique, la prise de possession des oasis du sud-ouest est un événement décisif. Les conditions de la pénétration saharienne s'en trouvent complètement modifiées à notre très grand avantage. L'exploration du massif de l'Ahaggar, l'étude d'un plan d'action combiné entre le Touat et Tombouctou, auxquelles on n'osait songer il y a quelques mois, deviennent désormais désirables et relativement faciles. Selon le mot de M. Jules Cambon, ce qui a été commencé à Tombouctou devait être achevé à In-Salah. Nous tenons maintenant les deux clefs du Sahara occidental.

Le Sahara français, même en ne tenant compte que de la superficie actuellement occupée, ne peut plus désormais être considéré au point de vue géographique comme une simple annexe de l'Algérie-Tunisie, qu'il dépasse en superficie. Au point de vue politique, il conviendrait aussi de donner à nos confins militaires sahariens une organisation spéciale, de manière que la pénétration obéisse à une impulsion unique et à des méthodes semblables, dans les trois provinces algériennes et en Tunisie d'abord, puis au nord et au sud du Sahara, à In-Salah et à Tombouctou.

AUGUSTIN BERNARD.
Directeur des questions diplomatiques et coloniales.



Timmimoun.



(Phot. Neurdein frères.)

Caravane du Cadi Sidi Mohamed Ben-Hadj Ben-Ganah.

LA COLONISATION

Lorsque la guerre s'empare d'un pays nouveau livré à la barbarie, c'est la colonisation seule qui peut l'occuper, le peupler et le vivifier. Le colonisateur, en effet, libère le conquérant.

En Algérie, colons et soldats ont, au début, participé dans une action commune à l'œuvre de prise de possession et de mise en valeur du pays.

Le maréchal Bugeaud disait en s'adressant aux habitants d'Alger : « Je serai ardent colonisateur, car j'attache moins de gloire à vaincre dans les combats qu'à fonder quelque chose de durable et d'utile en Afrique. »

Longtemps en France la colonisation de l'Algérie rencontra une vive opposition. Les objurgations de ceux qui réclamaient, obstinément, l'évacuation puisaient leur force et leur valeur dans les multiples difficultés que nous avions à vaincre et dont on ne voyait pas la fin.

Qu'était-ce, en effet, que l'Algérie à cette époque ? Un pays que la France, suivant l'expression d'un parlementaire célèbre, « avait trouvé sans routes, sans ponts, sans chaussées, où partout le sol était à l'état non pas primitif, mais détérioré, mais défertilisé par le long séjour des barbares ».

Le fléau des invasions qui, à travers les âges, dévastèrent l'Afrique, et les mœurs destructives des derniers occupants, avaient complètement détruit l'œuvre si forte, si brillante de la civilisation romaine.

Les quatre cents cités dont parle saint Augustin avaient disparu. De toutes ces larges voies de communication allant de Carthage à Tanger et de la Méditerranée au désert, de toutes ces villes splendides, dotées d'admirables monuments, de tous ces ouvrages de génie créés pour l'aménagement

des eaux, il ne restait plus que des vestiges et des ruines éparses attestant encore la grandeur de la colonisation romaine.

Lorsque notre armée foula le sol de l'Algérie, le marais verdâtre couvrait les plaines. Les miasmes pestilentiels répandaient, aux approches, la fièvre et la mort. D'épaisses broussailles peuplées de bêtes fauves s'étendaient à perte de vue sur les coteaux. Elles arrêtaient la marche des expéditions militaires; par contre, elles masquaient les contingents mobiles, insaisissables d'Abd-el-Kader qui harcelaient les colonnes, fondaient sur les convois et les massacraient.

Ces calamités n'étaient pas les seules à redouter. Le choléra exerçait ses ravages, la dysenterie décimait les nouveaux arrivants, le climat déprimait les plus robustes. La mortalité était effroyable et il fallait toujours combler les nombreux vides produits par la maladie, le fer ou le feu des batailles.

La conquête exigeait des dépenses d'autant plus lourdes que la France n'était pas en état de fournir directement la plus grosse part des approvisionnements considérables nécessaires à l'armée. Elle était obligée de les faire venir, à grands frais, de Tunis, d'Italie, d'Espagne, de l'Égypte et même de la Russie.

Les sacrifices en hommes dépassaient toutes les prévisions, car la guerre grondait partout. Lorsqu'on la considérait comme terminée, elle se rallumait de plus belle, gagnant de tribu en tribu, comme une traînée de flammes. La cause de l'Islam animait ses défenseurs. Plus elle était atteinte, plus leur fanatisme se révoltait contre nous. Au lieu de les décourager, les défaites redoublaient leurs forces. « Ce sont des épreuves, leur disait Abd-el-Kader, elles sont attachées au destin de tout bon musulman qui s'engage à mourir pour sa foi. »

Toutes les fâcheuses nouvelles d'Afrique se colportaient en France avec les exagérations inévitables.

C'est dans ce berceau agité et entouré de fées malfaisantes que naquit la colonisation.

Depuis le maréchal Bugeaud qui fut le créateur de la colonisation officielle, tous les gouverneurs, militaires et civils, ont reconnu la nécessité de l'intervention directe de l'État pour favoriser l'émigration en Algérie et la prise de possession du sol.

Il n'y a point de grande colonisation possible sans le secours du Gouvernement. Celle qui serait livrée aux erreurs ou aux caprices de l'intérêt privé échouerait ou deviendrait une source de difficultés.

Pendant la conquête et durant la période qui précéda la pacification complète de la colonie, on fit appel à l'élément européen; il s'agissait d'établir des garnisons civiles en territoire indigène. Plus tard la question du peuplement prit un caractère national. Un intérêt supérieur exigeait, en effet, l'augmentation de la population d'origine française, car il fallait contre-balancer l'élément étranger, dont l'afflux constant est un grave sujet de préoccupation et exercer une influence décisive sur l'élément indigène, qui ne cesse de s'accroître.

Pour encourager l'émigration des familles de la métropole, l'administration algérienne ne dispose pas de moyens variés. Jusqu'ici elle n'a pu attirer l'émigrant que par l'appât d'une concession de terre à titre gratuit, sous certaines conditions, ou par des ventes d'immeubles domaniaux à bon marché et avec facilité de paiement.

De là, le besoin de créer des villages où les colons pourront trouver les approvisionnements les plus nécessaires, les soins médicaux, l'instruction pour leurs enfants. S'ils allaient s'établir isolément, ils seraient exposés aux entreprises des voleurs et à de graves dangers en cas d'insurrection.

Les adversaires de la colonisation officielle prétendent que ce système est onéreux et ne peut produire de résultats satisfaisants.

D'après eux, un village de 30 feux ayant coûté 300 000 francs par exemple, ferait ressortir à 10 000 francs l'installation de chaque famille, ce qui serait excessif; mais ils négligent de dire que la route d'accès du village ne sert pas exclusivement à ces familles; que les indigènes de la contrée en profitent pour écouler leurs produits; que les travaux de l'État ont donné une plus-value aux terres voisines du centre; que des colons, sans le secours de l'administration, ont été s'y installer, et qu'enfin là où il existait un territoire inculte, presque désert, des fermes ont été créées, des cultures européennes ont remplacé des jachères séculaires au profit du développement de la richesse générale de la colonie.

Ce sont là des avantages matériels dont on ne peut nier l'importance. D'autre part, l'installation d'un groupe de population européenne en pays arabe donne plus à réfléchir aux partisans des rébellions que la meilleure garde de police. Elle fait plus encore. Nos cultivateurs montrent aux indigènes



Phot. Neurdein

Gourbi de Kanes

nos méthodes, nos instruments agricoles. Ils leur assurent des salaires par l'emploi de leurs bras; ils font naître ainsi des intérêts communs qui concourent à l'œuvre de rapprochement des deux races et de consolidation de notre domination.

La création d'un village comprend deux opérations :

1° *Les travaux préparatoires* : formation des centres, choix de l'assiette des villages, allotissement des territoires, exécution des travaux d'installation tels que chemins d'accès, rues, places, boulevards, alimentation en eau potable, écoles, mairies, chapelles, plantations, assainissement;

2° *La prise de possession du sol* : attribution gratuite ou vente des terres aux familles destinées à former la population du centre.



Biskra — Campement de nomades

Les terres sont réparties suivant leur qualité et l'étendue du territoire à coloniser, en concessions agricoles ou en lots de ferme.

La contenance des concessions est variable; à l'origine elles n'avaient qu'une dizaine d'hectares; actuellement elles atteignent près de 40 hectares. La superficie des lots de ferme va de 50 à 100 hectares.

Boufarick a été un des premiers villages créés au cœur de « l'infernale Mi-



Ferme avec gourbi, au début

tidja ». Sur ce point, la mort eut des proies faciles; celles qui échappaient à la malaria tombaient sous les balles des Arabes.

Mais les habitants s'élevèrent à la hauteur des vicissitudes qui les accablaient et triomphèrent des éléments coalisés contre eux.

Après avoir été pendant longtemps un charnier éclairé par les flammes de l'incendie, Boufarick est aujourd'hui un des centres agricoles les plus importants de l'Algérie. Descartes est un village créé tout récemment dans l'arrondissement de Tlemcen sur la ligne ferrée de Tabia à Tlemcen; son territoire est de 5215 hectares divisé en 120 concessions agricoles de 35 à 40 hectares; il comprend, en outre, 20 concessions industrielles pour des familles d'artisans exerçant un métier utile à la collectivité. Ce centre est assuré d'un bel avenir. L'empressement des immigrants à s'y rendre a facilité ses débuts. Les maisons s'élèvent de toutes parts, bien que le tirage au sort des concessions date d'un an à peine.

La superficie concédée ou vendue aux colons du Tell, qui était de 815 000 hectares en 1872, est aujourd'hui de 1 580 000 hectares. Le nombre des centres s'est élevé, dans la même période, de 240 à 605, sans compter l'agrandissement de 66 centres anciens: en dehors de ces centres, on compte 8229 domaines ruraux séparés.



La même devenue une grande ferme.

Si la fondation de villages ne rencontra pas d'objections sérieuses, il n'en est pas de même du mode d'attribution des terres. La vente à bureau ouvert, la concession avec la résidence obligatoire ou la substitution, l'attribution avec clauses résolutoires, les ventes aux enchères, les entreprises de colonisation par des sociétés de spéculation ou de peuplement sont autant de systèmes qu'on a successivement préconisés, expérimentés, critiqués, supprimés ou modifiés suivant les résultats produits par leur application. Dans ces dernières années, le système qui a prévalu est celui de la concession gratuite avec résidence personnelle sans faculté de substitution, clause empruntée à la loi américaine sur le Homestead.

La concession laisse au Gouverneur le choix des familles. En échange de la terre, elles sont astreintes uniquement à la résidence. Si elles ne se conforment pas à cette obligation, leur déchéance est poursuivie. Si elles jugent l'entreprise au-dessus de leurs forces, elles peuvent renoncer purement et simplement à leur attribution. Lorsqu'elles ont apporté des améliorations utiles et permanentes et que néanmoins leur éviction est prononcée pour défaut de résidence, la concession est vendue par voie administrative, et le montant des dépenses effectuées leur est intégralement remboursé sur le prix de l'adjudication, déduction faite des créances privilégiées, s'il en existe. Tout cela sans difficultés de part et d'autre.



Attelage pour le transport des produits de la ferme aux chais.

Enfin il ne faut pas oublier qu'un village de colonisation met cinq ans en



Battage du blé aux Zibans

moyenne pour traverser la période difficile des débuts. La colonisation algérienne est le fruit de laborieux et coûteux efforts. Son histoire n'est qu'une longue suite d'expériences plus ou moins heureuses, mais qui contiennent des enseignements dont il importe de s'inspirer pour la continuation de cette œuvre indispensable pour maintenir à travers les temps, suivant l'expression de Prévost-Paradol, « le nom, la langue et la légitime considération de la France ».

Les ressources que l'Algérie offre à l'activité des Français sont immenses.

LES CÉRÉALES

Dans l'antiquité, tout le pays qui s'étendait depuis les Syrtes jusqu'aux Colonnes d'Hercule, était un grand producteur de blé. Il était renommé pour l'abondance et la valeur de ses produits.

Cérès reçut le surnom de Lybique et l'Afrique fut son empire.

A l'époque punique, la grande culture était considérée comme une des plus belles occupations. Pline l'Ancien a vanté la fécondité du sol africain comme terre nourricière.

« Il n'y a rien de plus fertile que le froment, c'est une qualité que la nature lui a donnée parce qu'il sert plus que toute autre chose à la nourriture des hommes; car, pourvu que le terrain soit propre, comme, par exemple, les campagnes de Byzacin en Afrique, une seule mesure en rend cent cinquante. Le procurateur de l'empereur Auguste envoya de là à ce prince un peu moins de quatre cents tuyaux provenus d'un seul grain et quoique la chose paraisse incroyable, les lettres écrites à ce sujet existent encore. Le même officier envoya pareillement à Néron trois cent quarante tuyaux sortis d'un même grain. »

A l'époque de la décadence, ce sont les moissonneurs africains, dit Juvénal, qui nourrissent Rome, pendant qu'elle perd son temps au théâtre et au cirque. Lorsque la domination romaine eut complètement disparu de l'Afrique, de nombreuses régions revinrent à l'état désert. La production du blé diminua. Elle était néanmoins encore importante avant l'établissement des corsaires barbaresques.

Pendant la période turque, les nations européennes venaient s'approvisionner à Alger, Oran et Constantine. L'exportation des blés de la Régence était tellement nécessaire à l'alimentation de ces nations que Napoléon Ier déclarait que celui qui tenait l'Afrique pouvait affamer l'Europe.

Jusqu'en 1860, il n'a guère été possible de déterminer l'importance des surfaces emblavées en Algérie. Cette année, elles furent fixées à 1 821 384 hectares ayant donné un rendement de 5 707 243 quintaux métriques. Après les événements insurrectionnels de 1871, la culture des céréales domine de plus en plus dans l'économie rurale de l'Algérie.

En moyenne, la colonie ensemence annuellement 2 788 707 hectares, fournissant une production



Installation viticole.

alimentaire de 15 720 989 quintaux métriques. C'est aux indigènes que revient la plus grosse part de ces produits. Ils cultivent, en orge, en blé dur, blé tendre, bechna, maïs et avoine, 2 558 445 hectares et récoltent 12 260 450 quintaux. La même culture européenne est limitée à 450 262 hectares rapportant 5 460 559 quintaux.

Les orges d'Algérie sont très recherchées par les brasseries du nord de la France.

Comme valeur boulangère, les blés d'Algérie n'ont de rivaux que les blés de Russie. Ils sont supérieurs à tous les autres et peuvent alimenter abondamment la minoterie française.

En céréales, grains et farines, l'Algérie a exporté, en 1898, 1 558 209 quintaux métriques d'une valeur de 31 747 911 francs. Le surplus de la production est absorbé par la consommation locale.

Quelles que soient les nouvelles cultures qui pourront s'introduire dans la colonie, l'Algérie restera toujours la grande province fromentaire réputée pour sa fertilité et sa production.

LA VIGNE

La grande épreuve que le phylloxera fit subir au vignoble français eut un contre-coup heureux en Algérie. Chassés par le terrible puceron, des familles nombreuses de vignerons et d'importants capitaux français émigrèrent en Algérie et donnèrent à la culture de la vigne dans ce pays un développement remarquable. Bien que, depuis vingt ans, le phylloxera ait fait son apparition sur divers points des départements d'Oran et de Constantine, la viticulture algérienne n'a pas ralenti ses efforts.

En 1871, l'Algérie ne comptait que 9 817 hectares de vigne produisant 184 500 hectolitres; dix ans après, en 1881, elle en avait 30 200 donnant 288 000 hectolitres. En 1891, ce vignoble s'était accru de 76 800 hectares et sa production de 5 770 400 hectolitres. Enfin, en 1899, le recensement agricole accusait en Algérie 155 019 hectares couverts de ceps ayant produit 4 520 478 hectolitres.

Sans doute, les premiers colons qui plantèrent de la vigne dans la colonie étaient inexpérimentés. Ils étaient presque dépourvus de matériel. Leur ignorance sur la manière de faire le vin allait de pair.

Peu à peu, le progrès se dessina. Les leçons du passé, les nécessité de la concurrence, l'éducation agricole plus répandue, le développèrent, à partir de 1899, dans les moindres détails de l'entreprise vinicole.

On arriva ainsi à avoir sur la composition du sol les éléments indispensables pour une plantation rationnelle. Les cépages, choisis avec discernement, furent adaptés avec méthode aux terres qui leur conviennent. La vaisselle vinaire, si insuffisante et si grossière au début, fut renouvelée et augmentée et reçut les soins minutieux qu'elle exige. L'emplacement des caves et leur construction devinrent

l'objet des préoccupations du génie civil agricole. Les perfectionnements les plus modernes furent apportés à l'outillage des grands celliers. Enfin le problème de la réfrigération des moûts fut abordé et résolu quelques années après.

Si la vigne représente aujourd'hui en Algérie un capital de plus d'un milliard, il ne faut pas oublier que cette colossale fortune est l'œuvre d'artisans qui, à force de travail, d'énergie et d'intelligence, ont vu le succès répondre à leurs laborieux efforts.

Certains ont commencé par s'installer dans un gourbi élevé en branchages et en diss à l'ombre protectrice d'un olivier. Puis la petite ferme a été bâtie et garnie d'une paire de bœufs, d'un cheval, d'une carriole, d'un foudre usagé quand on ne pouvait pas s'en payer un neuf. Autour d'elle, jusqu'au seuil de l'habitation, la vigne a étendu son sillon. Avec de l'économie, avec le labeur qui répand autour de soi la confiance, avec la foi dans l'avenir, la modeste exploitation agricole n'a plus suffi à l'activité déployée et avide d'étendre les limites du patrimoine créé.

La grande exploitation a réclamé des bâtiments plus vastes, des dépendances en rapport, un cheptel important, une cavalerie nombreuse pour le transport des vendanges à la cuve. Le chai a reçu les derniers perfectionnements de la science vinicole et la grande culture apparaît dans toute sa beauté, comme une parure merveilleuse créée par un habile ouvrier.

A la vue de semblables établissements agricoles fondés, développés et rendus prospères, de jour en jour, on ne peut que rendre hommage aux créateurs de cette immense richesse publique.

LES PRIMEURS

L'Algérie n'exporte pas seulement des céréales, des vins, du bétail, elle expédie encore des quantités importantes de primeurs. Elle envoie en France, comme légumes frais : des pommes de terre, des artichauts, des haricots, des pois, des tomates; comme fruits : des oranges, des citrons, des mandarines, des chinois, des prunes, des amandes.

Toute l'année, sauf pendant le mois de septembre où ce commerce chôme presque entièrement, les Halles de Paris sont approvisionnées en légumes par les jardins maraîchers du Sahel d'Alger, de la région de l'Arba, de la banlieue d'Oran, de Saint-Denis-du-Sig, de Philippeville et de Bône, en fruits par les orangeries, mandarineries et vergers de Blida, de Boufarik, de Bougie, de Philippeville, de Bône, de Misserghin, en raisins par Guyotville, Staouéli, Zéralda, Kouba, Hussein-Dey et Birmandreïs.

Dans ces trois dernières années, les exportations de primeurs de l'Algérie ont atteint les chiffres suivants :

	KILOS
Légumes frais	20.248.967
Pommes de terre	17.192.982
Citrons, oranges et leurs variétés	6.715.109
Mandarines, chinois	5.285.666
Raisins de table	5.426.581
TOTAL	54.867.505

En prenant les prix payés par les expéditeurs à la culture et par les consommateurs aux Halles de Paris, on obtient comme valeur de ces expéditions les sommes ci-après :

PRIMEURS EXPÉDIÉES	QUANTITÉS	PRIX PAYÉS			
		PAR LES EXPÉDITEURS		PAR LES CONSOMMATEURS	
		Par kil.	Prix total.	Par kil.	Prix total.
Légumes frais	20.248.967	».40	8.099.586.80	».80	16.199.173.60
Pommes de terre	17.192.982	».12	2.063.157.84	».16	2.750.877.12
Citrons, oranges et variétés	6.715.109	».15	1.007.266.35	».25	1 678.777.25
Mandarines, chinois, prunes, amandes	5.285.666	».25	1.320 916.50	».70	3.698.566.20
Raisins de table	5.426.581	».30	1.627.974.30	1. »	5.426.581. »
TOTAUX	54.867.505		14.118.901.79		29.753.975.17

En Algérie, un hiver court et tempéré est propice à ces cultures. Pour avoir des profits assurés, il ne suffit pas que la récolte soit abondante, il est indispensable qu'elle arrive à maturité, au moins un grand mois avant l'apparition des primeurs de France. Lorsque celles-ci paraissent sur le marché, où elles prennent la place des qualités supérieures, les expéditeurs algériens peuvent continuer leurs envois à la condition de baisser graduellement leurs prix.

Les froids vifs, la grêle, les pluies tardives, les grands vents sont les ennemis des primeurs.

Cette branche de la production algérienne ne procure pas seulement des ressources aux cultivateurs, à la main-d'œuvre agricole, aux expéditeurs, aux intermédiaires, aux entreprises de transport et aux facteurs. Elle fournit encore des salaires aux femmes, aux jeunes filles, aux enfants employés au triage, au nettoyage, au graissage et à l'emballage des produits à expédier.

Une industrie qui vit également de ce mouvement est celle des emballages et accessoires.

Les raisins, tomates, prunes, oranges, mandarines, chinois sont expédiés en caissettes de 1, 3, 5, 10, 20 et 25 kilogrammes. Les caissiers d'Alger fabriquent en moyenne, par an, plus d'un million de caisses, que les expéditeurs achètent habituellement à raison de 26 francs les 100 kilogrammes.

Les pommes de terre s'envoient partie en barils et partie en paniers. La ville de Marseille fournit les barils, au nombre de 12 à 15000 par an, au prix moyen de 2 fr. 20 par baril. Les maisons d'expédition complètent cet approvisionnement en achetant sur place tous les barils ayant servi au transport, dans la colonie, des plâtres, ciments, sucre, etc. Le chiffre des barils employés annuellement dépasse 25 000.

Le transport des légumes exige plus de 500 000 paniers. Chaque année, pour remplacer les manquants provenant de perte ou d'usure, on en fabrique environ 100 000, qui reviennent en moyenne à 70 centimes pièce. Ces paniers sont confectionnés avec des osiers et des roseaux. Les osiers sont généralement importés de France. Quant aux roseaux, l'Algérie en fournit des quantités considérables. Cette fabrication est exclusivement algérienne.

Enfin, l'emploi des accessoires, tels que papiers de garniture, toiles de couverture, clous, ficelles de lien, étiquettes, marques de l'expéditeur, donne lieu à un commerce assez important.

Comme on le voit, la culture et le commerce des primeurs d'Algérie sont une source de fortune pour ceux qui s'y livrent.

LES INDUSTRIES

L'Algérie est essentiellement un pays de production agricole. Depuis la conquête, aucune mesure n'a été négligée pour faciliter aux Européens l'acquisition de terres indigènes et l'agriculture s'est développée dans la colonie dans des conditions très satisfaisantes.

L'industrie, au contraire, paralysée dans son essor par des difficultés de toute nature, y est restée à l'état embryonnaire. Sans doute, les minerais abondent dans le sous-sol algérien, mais leur traitement par des usines installées sur place n'a pas paru, jusqu'ici, possible, par suite du manque de combustible et de l'insuffisance des débouchés dans le pays.

Quelques industries ont, néanmoins, réussi à s'implanter en Algérie. Dans le nombre, il convient de citer notamment celles qui ont pour objet :

L'alimentation (boulangers, brasseurs, confiseurs, fabricants d'huile, minotiers, etc.)	occupant	10 022	ouvriers.
Les produits chimiques (allumettes, essences, teinturiers, parfumeurs, usines à gaz et à électricité)	—	954	—
Les bâtiments (charpentiers, maçons, plombiers, zingueurs, tailleurs de pierres)		4 276	
L'industrie du bois (menuisiers, ébénistes, scieurs de long, tourneurs, tonneliers, chaisiers, etc.)	—	2 820	—
La carrosserie, le charronnage, la sellerie	—	1 488	—
Les poteries et briqueteries	—	1 500	—
Les cuirs et peaux	—	2 651	—
Les industries extractives (mines, exploitations minéralogiques, carrières de pierre, de plâtre, chaux, fours à plâtre, marbres, phosphate de chaux)		6 099	
Les industries textiles		4 557	

Les tapis et tissus indigènes.	occupant	6 491	ouvriers.
La metallurgie et les constructions mécaniques.		3 207	—
La chapellerie, lingerie, etc.		1 482	
Les bouchons, les tabacs, la vannerie, les filatures, etc.	—	6 325	—

LES INDIGÈNES

On a tout dit sur la mentalité des indigènes, sur leur imprévoyance, leurs aptitudes et leurs défauts. Ce qu'on néglige trop de faire connaître, c'est que l'occupation française dans le nord de l'Afrique, loin de leur être défavorable, a contribué largement à améliorer les conditions de leur existence.

La France a assuré l'exercice de la religion mahométane et, ainsi qu'elle en avait pris l'engagement en 1830, la liberté des habitants, leurs cultes, leurs propriétés, leur commerce, leur industrie ont été respectés.

Au recensement quinquennal de 1872, la population musulmane était de 2 125 052 âmes; en 1876, elle atteignait 2 462 936; en 1882, elle monte à 2 842 497; en 1886, à 3 264 481; en 1891, à 3 559 687, et enfin, au dernier recensement de 1896, à 3 764 600.

Ces chiffres suffisent à montrer que la France n'a pratiqué à l'égard des indigènes, ni la politique de refoulement, ni celle de l'extermination.

Le gouvernement a créé pour eux des sociétés de prévoyance qui leur viennent en aide, quand la sécheresse a sévi ou lorsque la récolte a manqué, au moyen de puits remboursables. On ne peut mieux les inciter à prendre des habitudes d'épargne et de prévoyance. Nos hôpitaux européens ne convenaient pas à leurs mœurs, l'administration algérienne en a créé de spéciaux pour eux, en Kabylie, dans l'Aurès. Elle a institué des missions spéciales qui vont, avec dévouement, dans les douars combattre les maladies endémiques et propager les notions d'hygiène.

Enfin, la création de nombreuses écoles est venue compléter cette œuvre et aider au rapprochement des deux races. 466 classes publiques ou privées sont ouvertes en 1899 et fréquentées par une population de 24 127 élèves, alors qu'en 1882 la population scolaire indigène n'était que de 3172.

Le peuple arabe est pasteur et agriculteur. Dans la culture et dans l'élevage du bétail, il a considérablement augmenté le champ de la production. C'est un fournisseur de blé, de viande, de laine.

La superficie cultivée en céréales (blé dur, blé tendre et orge) par les indigènes est de 2 263 930 hectares ayant produit 10 461 621 quintaux métriques.

CAZENAVE,
Sous-chef du Gouvernement général de la Colonisation.



